



THÈSE

En vue de l'obtention du DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Présentée et soutenue par
SANDRINE LASSERRE

Le 7 décembre 2019

Le malaise au travail: A la recherche du sens perdu.

Ecole doctorale : **CLESCO - Comportement, Langage, Education, Socialisation, Cognition**

Spécialité : **Psychologie**

Unité de recherche :
LCPI - Laboratoire Cliniques Pathologique et Interculturelle

Thèse dirigée par
Sidi ASKOFARE et Patricia ROSSI NEVES

Jury

M. Jacques CABASSUT, Rapporteur
M. David BERNARD, Rapporteur
Mme Brigitte ALMUDEVER, Examinatrice
M. Jean-Luc GASPARD, Examineur
M. Sidi ASKOFARE, Directeur de thèse
Mme Patricia ROSSI-NEVES, Co-directrice de thèse

Université Toulouse 2-Jean Jaurès
Laboratoire de Psychologie Clinique Psychopathologique et
Interculturelle

THÈSE

Pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ

En psychologie clinique

Sandrine LASSERRE

LE MALAISE AU TRAVAIL : A LA RECHERCHE DU SENS PERDU

Présentée et soutenue publiquement

Le 7 décembre 2019

Directeurs de recherche

Sidi ASKOFARÉ, Professeur, Université Toulouse Jean-Jaurès
Patricia ROSSI NEVES, Maître de conférence, Université Toulouse Jean-Jaurès

JURY

David BERNARD, Rapporteur Maître de conférence, Université de Rennes 2
Jacques CABASSUT, Rapporteur Professeur, Université Nice Sophia-Antipolis
Brigitte ALMUDEVER, Professeur, Université Toulouse Jean-Jaurès
GASPARD Jean-Luc, Professeur, Université de Rennes 2

LE MALAISE AU TRAVAIL :
À LA RECHERCHE DU SENS PERDU

RESUME

Après une mise en perspective historique des rapports entre capital et travail, depuis la Révolution jusqu'à nos jours, je propose d'envisager une clinique du sujet dans le contexte du travail. A partir des travaux de Freud et de Lacan, le travail est alors considéré comme l'une des modalités du lien social sensible aux discours et aux idéologies de l'époque et la souffrance est renommée malaise du sujet aux prises avec le lien qui a cours – Capitaliste. Avec Weber et Bentham, le sens de l'emploi du terme « capitalisme » est précisé. Le monde du travail ayant subi de profondes mutations, une focale sur le déploiement du management s'opère. Je présente une approche clinique psychanalytique des causes historiquement repérées et des conséquences subjectives et sociétales des altérations à l'œuvre.

Mots clés :

Souffrance, travail, centralité, malaise, psychanalyse, lien social, protocole, rationalité, néo-management, bureaucratie, productivité, utilitarisme, discours capitaliste, discours de la science.

DISCONTENT AT WORK:

THE PURSUIT OF THE LOST MEANING

SUMMARY

After overviewing the historical background of the relations between capital and labour, from the times of the Revolution up to the present day, I envision a clinical consideration of the subject in a labour related context. In light of the work of Freud and Lacan, labour is then regarded as one of the modalities of social link which is responsive to the discourses and ideologies of an era; and suffering is renamed discontents of the subject dealing with the current link – capitalist. Along with Weber and Bentham, the meaning of the use of the term “capitalism” gets specific. Following the profound mutations that have affected the world of work, the focus is put on the deployment of management. I present a psychoanalytic clinical approach of the historically investigated causes, as well as the subjective and societal consequences of ongoing alterations.

Key words :

Suffering, labour, centrality, discontents, psychoanalysis, social link, protocol, rationality, néo-management, bureaucracy, productivity, utilitarianism, capitalist discourse, science discourse.

Remerciements

Dans un premier temps, j'adresserai toute ma gratitude, vraiment, à Monsieur le Professeur Sidi Askofaré qui s'est proposé pour diriger ce travail quand je me débattais dans la tempête provoquée par le départ foudroyant de mon ancienne directrice de thèse. Ma gratitude va sans dire aussi à Madame Patricia Rossi Neves qui a accepté la co-direction.

Dans un deuxième temps, je remercie encore messieurs Cabassut et Bernard pour avoir consenti à être les rapporteurs de ma thèse ; ce qui m'honore et me ravit. Ma reconnaissance va bien sûr tout autant à Brigitte Almudever et Jacques Prades qui ont accepté d'être membres du jury et donc de s'intéresser à mon travail ; ce qui m'enchant !

Maintenant, je veux donner mes remerciements, beaucoup, à tout ceux qui de près ou de loin m'ont apporté leur aide :

Tout d'abord à Thierry Lamote qui a largement pris part au sauvetage de ma coquille dans la tempête avec sa participation précipitée dans le travail de recherche adressé à la DARES (Direction de l'Animation de la Recherche, des Etudes et des Statistiques du Ministère du Travail), auquel j'ai contribué pendant deux ans et demi, dans le même temps que mon travail de thèse. Thierry a toujours été attentif à mon travail d'écriture, depuis le master 1, et les échanges avec lui sont toujours féconds et réjouissants.

A l'amie Dina, toujours rayon de soleil dans les nuages, qui a aussi mis son grain de sel dans le projet de recherche DARES qui a porté intérêt à mon travail et avec qui les paroles perspicaces en soirée sur les sujets qui m'animent, se tissent gaîment.

A Mireille, femme merveilleuse, qui chaque jour, a suivi pas à pas, au fil des mots, mon cheminement, tantôt enthousiaste, tantôt curieuse de ce qu'elle n'attrapait pas, tantôt soulevant le lièvre que je n'avais pas perçu : joutes magnifiques.

A Claudine, indéfectiblement là, et qui, en plus de sa présence immense, précieuse, discrète, a courageusement accepté de relire ma thèse pour pister les coquilles.

A mes proches, mes amis, qui savent ce que je leur dois.

A Claudine, qui m'a transmis la douceur que je ne connaissais pas et des outils pour la vie...

« Une idéologie est très littéralement ce que son nom indique : elle est la logique d'une idée. Son objet est l'histoire, à quoi « l'idée » est appliquée ; le résultat de cette application n'est pas un ensemble d'énoncés sur quelque chose qui est mais le déploiement d'un processus perpétuellement changeant. »

(Hannah Arendt, Les origines du totalitarisme, Eichman à Jérusalem)

« La consommation consiste en un pur et simple cataclysme anthropologique et je vis existentiellement ce cataclysme. »

(Pier Paolo Pasolini, Le chaos)

« La plupart des intellectuels laïques et démocratiques italiens se donnent de grands airs parce qu'ils se sentent virilement dans l'histoire. Ils acceptent dans un esprit réaliste les transformations qu'elle opère sur les réalités, sur les hommes, car ils croient fermement que cette acceptation réaliste découle de l'usage de la raison. Mais moi, je ne le crois pas. Je ne crois pas en cette histoire et en ce progrès. Il n'est pas vrai que, de toute façon, on avance. Bien souvent l'individu, tout comme les sociétés, régressent ou se détériorent. Dans ce cas, la transformation ne doit pas être acceptée. Il faut avoir la force de la critique totale, du refus, de la dénonciation désespérée et inutile. Si quelqu'un accepte, dans un esprit réaliste, une transformation qui n'est que régression et dégradation, ça veut dire qu'il n'aime pas ceux qui subissent cette dégradation et régression, c'est à dire les hommes en chair et en os qui l'entourent. Si, au contraire, quelqu'un proteste de toutes ses forces, même celles des sentiments, cela veut dire qu'il aime ces hommes là, en chair et en os, un amour que j'ai le malheur d'éprouver. »

(Pier Paolo Pasolini, Les lettres luthériennes)

« Le désir n'est pas un accord préformé avec le chant du monde. »

(Jacques Lacan)

Table des matières

PROLOGUE.....	16
INTRODUCTION.....	18
PARTIE I.....	26
HISTORISATION.....	26
1. Naissance de la modernité occidentale	26
1.1. L'intérêt comme un terreau	26
1.2. Vices privés, vertu collective	26
1.3. Se passer des fins anciennes : l'idée de l'économie.....	27
1.4. Un lien social économique.....	28
2. La « première modernité ».....	29
2.1. 1789 : liberté, propriété	29
2.2. La résistance des mots	31
2.3. 1848.....	32
3. La « seconde modernité ».....	34
3.1. L'industrialisation	34
3.1.1. L'accumulation des biens nourrit le Bien.....	34
3.1.2. Lutttes encore	35
3.1.3. La « propriété sociale ».....	36
3.1.4. Taylor : la science convoquée.....	37
3.1.5. Le travail comme instance de production collective.....	39
3.2. Remise en cause	39
3.2.1. L'école de Manchester.....	39
3.2.2. L'aggiornamento	40
3.2.3. Le Nouveau Libéralisme	42
4. La post-modernité.....	44
4.1. La démocratie en question	45
4.2. Homo œconomicus	46
PARTIE II.....	50
I. « CLINIQUE DU TRAVAIL », TROUVAILLES ET LIMITES D'UN NOUVEAU CHAMP	
DISCIPLINAIRE	50
1. Clinique du travail, clinique de l'activité.....	50
1.1 Introduction.....	50
1.2 La clinique du travail.....	51
1.2.1 De la psychopathologie à la clinique du travail	51
1.2.2 La « psychodynamique du travail »	52

(a) « Sexualité et travail »	53
(b) Souffrance, sublimation, reconnaissance	57
1.2.3. La clinique de l'activité	60
2. Quelques remarques depuis la clinique psychanalytique du sujet	63
2.1 Psychodynamique du travail vs psychanalyse	63
2.2 La question de la « centralité » du travail	65
II. LIEN SOCIAL, SUJET, DISCOURS	70
1. Dénaturé	70
2. Totem et tabou	71
3. Le sujet-trou	76
3.1. Le sujet et son symptôme	77
4. Discours	79
4.1. Le discours du maître (ou structure de l'inconscient)	80
4.2. Le discours universitaire	81
4.3. Le discours de l'hystérique	83
4.4. Le discours de l'analyste	84
4.5. Le discours de la science	85
4.6. Le discours capitaliste	87
5. Un point de bascule : la science moderne	89
6. Le malaise a changé	91
7. Le stade du miroir	91
PARTIE III	94
I. CLINIQUE DU SUJET DANS LE CONTEXTE DU TRAVAIL : PROBLÉMATIQUE ET	
ARTICULATION CONCEPTUELLE	94
1. Le travail comme modalité de lien social	94
1.1 Introduction	94
1.2 De quelques conditions du lien social et du sens dans le cadre du travail	95
1.2.2 Symptôme	96
1.2.3 Lien social	97
2. « L'esprit du capitalisme » (Weber)	100
2.1 De l'alibi à la conversion	100
2.1.1. La Réforme	100
2.1.2. L'intérêt	101
2.1.3. L'utilité	102
2.2. Bentham's theory of fictions	104
2.2.1. Le langage : un instrument à perfectionner	105
2.2.2. La théorie des fictions	107
2.3. L'imaginaire social véhiculé	110

2.3.1. Selon quelle fiction ?	112
2.3.2. Selon quel discours ?	115
3. Mai 68 : un virage se prend	118
II. CLINIQUE DU SUJET DANS LE CONTEXTE DU TRAVAIL, ANALYSE ET MISE EN	
PERSPECTIVE DES ENTRETIENS CLINIQUES.....	123
1. Hypothèses de travail	123
2. Analyse des entretiens.....	124
2.1 Bureaucratie vs réseau	124
2.2 Intériorisation des contraintes fonctionnelles : Autonomie ou bien plutôt hétéronomie ?.....	130
2.3 Érosion du tiers, dissolution du collectif et donc du lien social / effet sur le sujet.....	132
2.4. Quelque chose du sens	138
CONCLUSION.....	147
ÉPILOGUE	151
ANNEXE DE LA TROISIÈME PARTIE : ANALYSE DES ENTRETIENS ET VIGNETTES	
CLINIQUES	179
ENTRETIEN DE RECHERCHE N°1	179
ENTRETIEN DE RECHERCHE N°2	186
ENTRETIEN DE RECHERCHE N°3	195
ENTRETIEN DE RECHERCHE N°4	200
ENTRETIEN DE RECHERCHE N°5	209
BIBLIOGRAPHIE	213
INDEX THEMATIQUE	220
INDEX ONOMASTIQUE.....	225

PROLOGUE

« Logiquement, tout avance de concert. Au moment où le Président est élu, nous découvrons que La Poste enrichie sa gamme de services d'une offre « Veiller sur mes parents » à partir de 19,90 € par mois (plusieurs formules : 1,2,4,6 passages par semaine) le missionné qu'on appellera sans doute plus « l'agent » (tellement impersonnel-bureaucratique), mais dont on verra si La Poste va jusqu'à l'appeler « l'ami de la famille », passe en voisin, boit le café, fait un petit SMS pour tenir au courant les descendants, bref - dicit le prospectus lui-même – « maintient le lien social ». Résumons : pour maintenir le lien social tout court c'est 19,90 €. Et pour un lien social béton (6 visites par semaine), c'est 139,90 €. Tout de même. Mais enfin il y va du vivre ensemble.¹ »

« La lutte des hommes contre la réification est, tout autant que la tendance à la réification, la condition du fonctionnement du capitalisme. Une usine dans laquelle les ouvriers seraient effectivement et intégralement de simples rouages des machines exécutant aveuglément les ordres de la direction, s'arrêterait dans un quart d'heure.² »

« La conscience libérale refuse (ainsi) le principe de contradiction et avec lui le tragique.³ »

« Autrement dit, me souffle Michel Lapeyre, « rejoindre la subjectivité de son époque » c'est se situer là où le sujet a à savoir y faire, y faire preuve de son savoir y faire -là où il n'y a ni savoir ni faire ni savoir-faire ! « Rejoindre la subjectivité de son époque vérifie donc le désir du psychanalyste en même temps que la conquête par le sujet de sa capacité d'acte -de parole, d'invention, de création y compris de lien social bref de « prophétie » !⁴ »

« Il n'y a pas de roman historique, il n'y a que réalités revécues par la sensibilité du romancier. Des situations existentielles qui avalent ou explosent un contexte historique et lui confèrent

¹ LORDON Frédéric, *Situation*, lundi matin, 13/06/2017.

² CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Points, 1999, p 24.

³ BERNAT Harold, *Le néant et le politique, critique de l'événement Macron*, L'échappée, 2017, p 45.

⁴ SAURET Marie-Jean, *Psychanalyse et politique, huit questions de la psychanalyse au politique*, Presses universitaires du Mirail, 2000, p 192.

un sens nouveau, et mieux : *une signification*. L'historien ne peut s'aventurer là. Glissant appelait cette approche *une vision prophétique du passé*. Les artistes seuls.⁵ »

⁵ CHAMOISEAU Patrick, *Césaire, Perse, Glissant, Les liaisons magnétiques*, Essai, Ed. Phil Rey, 2013, p 90.

INTRODUCTION

Sauf à s'arrêter un moment « sur le concept d'histoire » qu'elle énonce comme intitulé d'un chapitre dans « La crise de la culture », ce signifiant n'apparaît dans aucun titre des ouvrages ou essais qui jalonnent son œuvre, ne vient jamais, pour ainsi dire, sur le devant de la scène. Pourtant, à bien y regarder, il me semble que la question de l'histoire, habite bel et bien la pensée d'Hanna Arendt, la traverse ou la hante même. L'époque qui la concerne n'y est sans doute pas pour rien, qui la voit sans cesse subordonner notre être historique, si l'on peut dire, à la condition humaine reconsidérée à partir du fait de « penser à ce que nous faisons⁶ ».

Pour les Grecs, au milieu des choses du monde naturel et des dieux de l'Olympe, dans le cosmos immortel, l'homme est le seul que la conscience de sa propre mortalité ne quitte jamais. Chez les Grecs, l'homme ne s'inscrit déjà plus dans les cycles de la nature. La mortalité se distingue alors de « se mouvoir en ligne droite dans un univers où tout, pour autant qu'il se meut, se meut dans un ordre cyclique⁷ ». C'est ainsi qu'Hérodote, en père de l'Histoire, s'attache à sauver les actions humaines de « la futilité qui vient de l'oubli⁸ », faisant de l'historiographie antique le lieu où se révèlent des cas particuliers, des gestes singulières qui perturbent le mouvement rotatif de la vie biologique, pour se faire, à partir de l'extraordinaire, la substance même de l'histoire. Avec « Hérodote, les paroles, les actions et les événements – c'est-à-dire les choses qui doivent leur existence exclusivement aux hommes – devinrent l'objet de l'histoire. » Pour qu'elles se logent à leurs tours, autant que cela se peut, dans le cosmos où tout est immortel, l'historiographe et le poète racontent, convoquant la mémoire, Mnémosyne, mère de toutes les muses.

Arendt nous invite à cette scène paradigmatique où Ulysse, à la cour du roi des Phéaciens écoute l'histoire qui conte ses propres faits et ses tourments, l'histoire de sa vie devenue un objet extérieur à lui que tous devaient entendre. « Ce qui avait été pur événement devenait maintenant histoire⁹ ».

⁶ ARENDT Hanna, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p 38.

⁷ ARENDT Hanna, *La crise dans la culture*, Editions Gallimard, 1972, p 59.

⁸ Ibid. p 58.

⁹ Ibid. p 63.

Ce qui se passe avec le concept moderne de l'histoire, c'est qu'il apparaît dans les mêmes XVI^{ème} et XVII^e siècles qui marquent le début du développement inouï des sciences de la nature.

« De omnibus dubitandum est¹⁰ » se fait pour l'esprit moderne le pendant de « l'étonnement » antique qui, selon Platon est à la base de toute philosophie. « L'aliénation-du-monde-de-l'homme¹¹ » prend place.

« L'errance spirituelle de l'homme moderne¹² » trouve ses premières expressions dans cet abîme que Descartes a ouvert entre l'homme et le monde, entre l'être et la pensée. Le levier du doute qui s'exprime dans la philosophie cartésienne révèle le cadre conceptuel de la tradition comme bancal.

J'entends par la tradition « notre tradition de pensée politique (qui) a un commencement bien déterminé dans les doctrines de Platon et d'Aristote.¹³ »

Pour autant, si de grands penseurs comme Marx, Nietzsche ou Kierkegaard défient les thèses fondamentales de la religion traditionnelle, bref se rebellent contre la tradition, ils le font tout en continuant de lui emprunter ses instruments conceptuels.

Par exemple, au sujet de la révolution industrielle, « l'emprise que la tradition exerçait sur Marx, réside dans sa manière d'appréhender cette mutation dans une lumière idéalisée » qui l'amène d'ailleurs à poser des thèses formulées comme des paradoxes , à l'image de la suivante que nous apporte Hanna Arendt : « si le travail est la plus humaine et la plus productive des activités de l'homme, que se passera-t-il lorsque, après la révolution “le travail sera aboli” dans le “royaume de la liberté”, lorsque l'homme sera parvenu à s'en affranchir ?¹⁴ ».

Leur monde, désormais moderne, leur est apparu comme envahi de nouveaux problèmes, devant lesquels notre tradition de pensée était incapable de faire face.

Sans doute la grandeur de leurs œuvres respectives, aussi se loge là.

Kierkegaard, Marx et Nietzsche se situent à la fin de la tradition, juste avant ce qu'Hanna Arendt désigne comme « la rupture de notre histoire » dans la « domination totalitaire en tant que fait institué¹⁵ ».

¹⁰ ARENDT Hanna, *La crise dans la culture*, Editions Gallimard, 1972, p 74.

¹¹ Ibid. p 74.

¹² Ibid. p 55.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid. p 36.

¹⁵ Ibid. p 39.

La façon dont une historiographie antique désigne « l'événement lui-même¹⁶ » comme fait au départ du monde du XX^e siècle qui naît de la chaîne de catastrophes déclenchées par la première guerre mondiale, paraît alors des plus fécondes.

C'est cet « événement lui-même », adopté par Arendt comme un critère épistémologique, qui dit que la vérité historique n'a pas à être déduite du contexte général car « ni le silence de la tradition, ni la réaction contre elle des penseurs du XIX^e siècle, ne suffiront jamais à expliquer ce qui s'est effectivement passé.¹⁷ »

Avant eux, Hegel avait vu la totalité de l'histoire du monde comme un déroulement continu qui faisait qu'il se posait lui-même hors des croyances du passé qui prétendaient faire autorité, suivant le fil du suivi de l'histoire même.

C'est ainsi que « le fil de la continuité historique fut le premier substitut de la tradition.¹⁸ » À l'époque moderne, l'histoire a émergé comme une chose « qu'elle n'avait jamais été auparavant¹⁹ ».

Là où dans l'Antiquité le concept d'immortalité faisait passerelle de la nature à l'histoire, désormais celle-ci ne raconte plus ni les actions, ni les paroles, ni les événements extraordinaires touchant les diverses vies des hommes, car de la science moderne à l'histoire moderne, la passerelle a pris la forme du processus. Et « l'expérience qui sous-tend la notion moderne de processus, à la différence de l'expérience sous-jacente à la notion antique d'immortalité, n'est d'aucune façon primordialement une expérience que l'homme a faite dans le monde qui l'entoure ; au contraire, elle a sa source dans le désespoir de jamais expérimenter et connaître adéquatement tout ce qui est donné à l'homme, énoncé par lui.²⁰ »

Hanna Arendt est en faveur d'une compréhension de l'événement historique comme celui dont le sens se trouve en lui-même. Cela certes n'exclut pas la causalité ou l'idée que la chose se produise dans un contexte mais selon l'historiographie grecque, « la causalité et le contexte étaient vus dans une lumière fournie par l'événement lui-même qui illuminait un segment spécifique des affaires humaines.²¹ » Sans doute un peu à la façon dont pour Lacan, du point

¹⁶ Ibid. p 40.

¹⁷ ARENDT Hanna, *La crise dans la culture*, Éditions Gallimard, 1972, p 41.

¹⁸ Ibid. p 41.

¹⁹ Ibid. p 79.

²⁰ Ibid. p 84.

²¹ Ibid. p 87.

de vue de la psychanalyse, le mythe – le récit, le poète... – informent leur époque ou, dit autrement, témoignent de l'effort de rendre compte, par une histoire, d'un réel.

C'est parce que cet « événement lui-même » à tout mon intérêt dans ce qu'il véhicule d'irréductible qu'il sera dans mon investigation comme un viatique pour aller voir :

Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé pour que nous en soyons à ce point où le malaise au travail semble vouloir supplanter le malaise dans la culture repéré par Freud ?

La première partie de ce travail ira, par l'histoire, inviter le lecteur à la suite. Une histoire entre capital et travail pour célébrer le commencement comme le grain de sable qui d'une certaine façon, par en-dessous, au fur et à mesure, se retrouvera et fera le fil d'Ariane de ma recherche, au sens d'une mise en perspective nécessaire pour tenter de me saisir de mon objet de recherche : le malaise au travail, donc.

Le début de la deuxième partie s'ancre d'abord encore dans l'Histoire, celle des années 50, qui, à l'initiative de quelques psychiatres, voit poindre la psychopathologie du travail comme à la rescousse après la guerre, en vue de trouver réponse à la situation d'invalides, mutilés, et autres travailleurs traumatisés.

À la suite, dans une histoire plus près de nous cette fois, la clinique du travail qui dans le temps s'accomplit, a trouvé un pionnier en la personne de Christophe Dejours.

Voici ce qu'il nous dit : « Sortir de la crise politique implique de revenir à la question (...) de la lutte contre la barbarie et du progrès moral de l'humanité. (...) Reprendre malgré tout la question du progrès moral de l'humanité se soutient ici de ce que la démarche s'alimente à deux sources théoriques qu'on n'a pas l'habitude de convoquer ensemble : la psychanalyse et les sciences du travail, en particulier la psychodynamique du travail. (...) Pourquoi la psychodynamique du travail ? Parce qu'elle propose de la condition humaine une analyse qui tient plus fermement que les autres la centralité du travail, depuis le niveau le plus trivial, jusqu'à celui, plus raffiné, de la philosophie. (...) La thèse qui sera défendue consiste en ceci qu'au travail reviendrait un rôle déterminant dans les rapports de civilité grâce auxquels les individus parviennent à vivre et agir ensemble. (...) La clé permettant de résoudre la double centralité -du travail et de la sexualité- se trouve dans les pouvoirs extraordinaires du corps. ²²»

Les présentations étant faites, je m'attacherai à déplier ce que cet auteur nous apporte.

²² DEJOURS Christophe, *Travail vivant, sexualité et travail*, 2013, Edition Payot et Rivage, p 12 et 14.

Mais quelle est cette haute considération pour ladite centralité du travail ? En quoi le travail est-il central d'ailleurs ?

Hanna Arendt nous dit : « l'époque moderne s'accompagne de la glorification théorique du travail et elle arrive en fait à transformer la société tout entière en société de travailleurs. (...) C'est une société de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté. (...) Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est-à-dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire.²³ »

En effet, les activités les plus hautes, qui en d'autres temps échappaient à la sphère économique, d'avoir été intégrées dans le circuit de la production-consommation n'ont-elles pas perdu leur nature propre ?

Toutes les théories selon lesquelles l'homme se réalise dans le travail, que ce soit par une activité de transformation de l'existant, par l'estime d'autrui que favorise le bel ouvrage ou encore en tant que possibilité d'exprimer ses habiletés, toutes ces théories ne confondent-elles pas travail et œuvre, au sens arendtien de ces deux notions justement ?

Au gré de la répétition perpétuelle de la production et de la consommation dans le rythme effréné du toujours plus de productivité aujourd'hui exigé, l'être humain n'est-il pas réduit à l'animal laborant ?

À considérer que les êtres humains sont pluriels et que chacun d'entre eux est susceptible de nouveaux points de vues et de nouveaux actes, parler de centralité du travail n'est-il pas admettre une dissolution du politique dans le social, au sens du processus ?

Je prendrai position et déposerai quelque argument à la suite du point fait sur la clinique du travail actuelle.

Le malaise, s'il est ici, pour ce sujet de recherche, malaise au travail, est avant tout structural. Et si les contingences historiques lui donnent sa forme, elles butent sur un incurable, la structure de l'humain.

Aussi, c'est munie des instruments qui sous-tendront ma problématique que j'aborderai la troisième et dernière partie de ce travail.

Il fallut, comme une évidence, revenir à Freud et "son" Totem et Tabou supposé éclairer les conditions de l'émergence de l'homme hors de l'animalité qui le fait parlant, coupable,

²³ ARENDT Hanna, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p 37.

manquant, et désirant. C'est ainsi que désormais la société propose le névrosé comme celui qui renonce à “jouir de trop” pour s'humaniser et faire lien avec son prochain.

Thème repris par Lacan dans la théorie du lien social qu'il développe, que nous connaissons comme celle des quatre discours et qui permet de comprendre qu'un discours « est ce qui par le biais du langage définit l'être social conforme à une époque, à une civilisation donnée et propose un ordre de distribution de la jouissance²⁴ » : « jouissances acceptables, capables de voisiner, conviviales en quelque sorte », précise Colette Soler.

Toute l'affaire est alors de savoir jusqu'à quel point le sujet pourra loger son symptôme dans l'organisation permise par le discours. D'une certaine façon, ce sera la question sous-jacente à ma problématique de recherche.

Pour parler de la souffrance au travail, que je souhaite re-nommer malaise, j'aurais pu fondre sur le signifiant affiché partout comme entité fictive de rigueur : le burn out, « maladie galopante qui pourrait se faire passer, sous le couvert d'un terme savant anglo-saxon, pour une nouvelle catégorie psychopathologique indépendante de ses conditions de production (contrôle surmoïque, pressions sur la performance).²⁵ » Ce ne sera donc pas le signifiant de mon choix.

Alors que l'autorité assumée impliquait le sujet, la rationalité scientifique n'a-t-elle pas défailté, dans l'entreprise -comme ailleurs- les figures d'autorité dont la névrose se supporte ?

L'extension des marchés financiers ne saurait tenir sans s'immiscer dans l'organisation de la production et du travail. Il s'alimente même continûment « de la réorganisation des systèmes productifs qu'ils conduisent.²⁶ » La financiarisation des investissements consiste dans l'évaluation et le pilotage des entreprises et du travail à l'aide de critères standardisés résultant du fonctionnement mimétique des marchés financiers.

Pilotage désincarné et aveugle aux réalités du travail.

« Les entreprises versent plus à leurs actionnaires qu'elles ne reçoivent de ces derniers sous forme de nouveaux investissements. Il faut bien alors “rationaliser”, réorganiser, transformer les entreprises pour qu'elles soient en mesure de faire remonter toujours plus de valeur ajoutée

²⁴ SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès 2008.

²⁵ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 51.

²⁶ BRUYÈRE Mireille, *L'insoutenable productivité du travail*, Ed Le bord de l'eau, 2018, p 100.

en distribuant des dividendes aux actionnaires avec toujours moins de capital investi, le beurre et l'argent du beurre.²⁷ »

Ce n'est pas qu'il n'y a plus de maître, c'est plutôt que tout un chacun est invité à en prendre la place et la responsabilité, selon « la régie anonyme²⁸ » de la bureaucratie.

Il semble que le brigandage consisterait aussi à dépouiller le sujet de la fabrique de son histoire.

Mais pour finir, la clinique nous le dira, le sujet veut résister encore et toujours à ce que son être soit réduit à un objet de la science et du marché et il se cherche des solutions.

Il reste une protestation du sujet logique.

Elle pourrait momentanément s'écrire comme ça : « le travail ça irait, si seulement ça ne fichait pas ma journée en l'air²⁹ »

²⁷ Ibid., p 101.

²⁸ ARENDT Hanna, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p 84.

²⁹ CATH TATE, Carte humoristique.http://www.cathtatecards.com/ranges/postcards/french_postcards/le_travail/#.XQdpRXvgreQ

PARTIE I

PARTIE I

HISTORISATION

1. Naissance de la modernité occidentale

1.1. L'intérêt comme un terreau

La construction de la modernité occidentale et la naissance de l'individu moderne affleurent dans la pensée du XVI^e siècle. L'intérêt se distingue alors de la norme antique et médiévale de la subordination de l'individu à la communauté au nom de principes transcendants, pour se transformer en une catégorie plus « opérationnelle ». À partir du XVII^e, on voit fleurir une littérature qui détrône l'héroïsme comme valeur première et souligne une préférence à considérer les hommes tels qu'ils sont. Plutôt que de juger les passions qui les animent selon des normes morales et religieuses, la grande nouveauté et le postulat fondamental de la pensée politique qui dorénavant s'épanouit, veut que rien ne puisse se faire contre l'intérêt voire même que tout doive se faire en s'appuyant sur lui. Aussi, quand le XVII^e et le XVIII^e siècle voient l'Europe ravagée par des guerres successives (de Trente ans, de Cent ans) l'idée sous-jacente des hommes politiques d'alors est de détourner les passions destructrices afin qu'elles servent désormais les notions d'intérêt et d'utilité, perçues comme les moyens d'installer la paix, là où la morale philosophique et les commandements religieux ont échoué.

1.2. Vices privés, vertu collective

Dans cette même optique, Thomas Hobbes préconise un despote éclairé dans la figure du Léviathan (1651) afin qu'autorité politique et satisfaction des intérêts s'entraînent l'une l'autre. Mais cette conception productive des passions et des intérêts ne va pas sans qu'un glissement ne s'opère dans le champ de la « normativité ». Et quand il s'agit de mettre les passions en valeur en vue de les faire travailler pour le Bien, une autre voie se profile. Un

basculement s'opère même, qui s'illustre dans l'œuvre de Bernard de Mandeville, « la fable des abeilles, vice privé, vertu collective » (1714). Qu'on imagine une ruche active et prospère, composée de travailleurs en tout genre mais dont le bonheur matériel se développe selon la morale des bas-fonds et le fin mot de l'histoire est donné : il faut laisser faire les vices privés parce qu'ils concourent à la vertu collective.

Ceci étant dit, bien au-delà de la provocation, il s'agit pour Mandeville d'éplucher ce qu'il en est de la nature humaine et de soutenir que l'homme comme être de passion et d'instinct a su fabriquer une société. Idée qui, semble-t-il, résonne bien malgré lui dans ce qu'on a appelé, au XVIII^e siècle, « la querelle du luxe », définie comme « ce qui passe le nécessaire, encourage l'échange, qui est le moteur de l'industrie, le facteur de progrès des arts et des sciences et la cause du travail donné aux pauvres³⁰ ».

En France, la « querelle » en question agite le monde littéraire. Montesquieu, Voltaire ou encore Rousseau le citent, le critiquent ou s'en inspirent. Jean-François Melon initie le débat (1734) avec son « Essai politique sur le commerce ». Voltaire prendra la suite avec son « Mondain », poème qui fait scandale à Paris : « Pour les unes, les plaisirs nouveaux, pour les autres les heureux travaux³¹ ». Le luxe, insiste Melon, en tant que destructeur de la paresse, permettra aux plus habiles de s'enrichir.

Sans doute ici la défense du luxe achève-t-elle de lever les reliques des obstacles moraux...

1.3. Se passer des fins anciennes : l'idée de l'économie

Le danger s'est déplacé. La menace sur la paix ne vient pas tant des passions pour le bien-être que de l'oisiveté d'une partie de la population : les vagabonds, les mendiants, les fous, tous ceux qui dérogent à la nouvelle norme de l'utilité, constituent le nouveau péril (cf. *Le grand enfermement* de Foucault). Pour les autres, en obéissant à leurs passions, ils contribuent inconsciemment à faire la grande Histoire : c'est toute la philosophie de la civilisation et du progrès. Mais c'est la geste d'Adam Smith qui va faire révolution. Avec d'abord « La théorie des sentiments moraux » (1751) et puis surtout avec « Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations » (1776). Il opère avec ce qu'il a sous la main et « décapite l'ordre social en éliminant toute transcendance³² ». Smith est contre la monarchie et son idée préalable est qu'il faut un ordre social qui respecte les individus. Il reprend le fil déroulé par

³⁰ LAVAL C., L'homme économique, essai sur les racines du néolibéralisme, Editions Gallimard, 2007, p121.

³¹ Op. cit. p 125.

³² Op. cit. p 219.

Mandeville pour montrer que la considération des « causes efficientes » seules, permet de se passer « des fins anciennes³³ ». Bref, selon le principe de la main invisible, il ne veut tenir compte dans les actions humaines que des effets observables, finalement estimés comme levier principal de transformation de la société. Alors, à l'idée que la passion du gain, considérée comme universelle, est gouvernable par la raison parce qu'elle suppose calcul, prévision et constance, Smith ajoute la dimension de l'économie. Il va naturaliser l'échange de type marchand et donc le lien social marchand, comme étant un lien naturel. En conséquence de quoi, son essai sur « la richesse des nations » est fondateur d'une pensée économique. C'est à l'aube de celle-ci que se profile et se détachera celui qu'on appellera l'*homo œconomicus*. Nous le retrouverons plus loin.

1.4. Un lien social économique

Toujours est-il que la société devient la somme des contrats privés, des contrats marchands et que doucement « le sujet se transforme en machine à calculer » (Mauss) : plus il y a de biens plus on alimente le Bien. Donc, l'idée de l'enrichissement comme modèle de société est un modèle du XVIII^e siècle. Pour Adam Smith, le lien social est un lien économique et il est bien qu'il en soit ainsi car il a une fonction pacificatrice. À ceci près que par là même il fait de l'économie l'essence des sociétés.

Relevons tout de même que Smith ne condamne pas toute intervention de l'État (école, culture, santé), quand d'autres auteurs comme Thomas Paine ou Jean-Baptiste Say n'ont pas eu les mêmes précautions.

Après Marx, considéré comme le dernier des auteurs classiques, la fin du XIX^e siècle (1870) voit apparaître le mouvement néo-classique. Entre les deux mouvements, une filiation : la main invisible.

Mais se dessine une autre rupture : selon ces penseurs-là, l'origine de la richesse n'est pas le travail. Pour gouverner l'*Homo œconomicus*, le mieux, c'est le marché. Leur conception du travail est subjective, au sens où un bien n'a de valeur qu'en fonction de l'utilité qu'il a et de sa rareté. Finalement sa valeur, c'est son prix sur le marché. Pour les néo-classiques, ce qui compte c'est le résultat.

Quels effets sur l'organisation de la société et sur l'organisation du travail à partir du XVIII^e ?

³³ Op. cit. p 222.

2. La « première modernité ».

2.1. 1789 : liberté, propriété

Comme je viens de l'énoncer, une pensée voire un mouvement économique est déjà là au XVIII^{ème} siècle, lequel va prendre effet dans une transformation du mode de production qui va bousculer les structures sociales.

La Révolution de 1789 va à la fois accompagner cette lame de fond et soutenir l'avènement de la science moderne qui lui fait cortège. Elle en prend acte juridiquement même dans la décision de supprimer les corporations³⁴, entérinée par la Loi Le Chapelier le 14 juin 1791, ce qui permet l'accélération de la transformation du travail.

Après la Révolution, supprimer les corporations signifie donner plus de liberté aux travailleurs ; notamment celle de passer d'un métier à un autre ou de contracter entre eux. La promesse de cette liberté s'inscrit dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (1789). Liberté associée à l'idée d'égalité et de responsabilité qui sustente le rêve d'une société d'individus libres et égaux. Ou d'individus égaux parce que désormais libres pourrait-on dire.

Excepté qu'au moment où « l'individu moderne commence à s'incarner dans l'histoire concrète³⁵ », non seulement la Révolution laisse en l'état la propriété privée mais la Déclaration des Droits de l'Homme la porte au rang de droit inaliénable et sacré. Aussi, comme le souligne Marx, « l'application du droit de l'homme à la liberté, c'est le droit de l'homme à la propriété privée³⁶ ».

Dans ce droit fil, d'installer la propriété privée « au cœur de son dispositif³⁷ », 1789 laisse poindre les germes d'une nouvelle aliénation encore imperceptible à ce moment-là. Et c'est pour cette raison même d'ailleurs, que les acteurs les plus radicaux de la Révolution comme Robespierre ou les Sans-Culottes n'eurent aucune velléité de supprimer la propriété, ayant bien plutôt dans l'idée d'en faire la répartition. Répartition qui s'avérerait nécessaire si l'on considère qu'à l'aube de la modernité, la propriété n'est pas seulement une valeur bourgeoise,

³⁴ Décret Allarde les 2 et 17 Mars 1791

³⁵ CASTEL R., La montée des incertitude, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 411.

³⁶ MARX K., Critique des droits de l'homme. La question juive. 1843, p 3.

³⁷ CASTEL R., La montée des incertitude, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 411.

mais « la condition de possibilité de la citoyenneté³⁸ ». C'est-à-dire que la propriété donne un statut social et qu'à l'inverse le prolétaire n'est rien socialement parlant.

Sans compter que le rêve de faire des individus libres et égaux a fait sauter le cadre juridique de la hiérarchie entre les individus. Car le balbutiement de « l'émancipation politique est en même temps la désagrégation de l'ancienne société³⁹ » caractérisée alors par la féodalité.

En ce temps-là, où d'abord le travail paysan était le plus répandu, la propriété donnait des responsabilités, c'est-à-dire engageait le propriétaire terrien vis-à-vis de ses serviteurs. Au sens où même s'il les exploitait, de se considérer propriétaire de leur vie même, il se devait de leur procurer des moyens de subsistance. Bref, le pouvoir était limité, pourrait-on dire. Or, à partir du moment où plus aucun des travailleurs ne lui appartient, que chaque exploité est libre de partir, il est libre, lui, comme propriétaire, de les laisser mourir.

En ville, dans les ateliers, le travail était réparti selon une hiérarchie qui se déclinait en maître, compagnon, apprenti. Le maître d'alors était maître parce qu'il avait le « savoir-faire pour ». Ce qui sous-entendait que le compagnon pouvait espérer, au cours de sa vie, accéder à la maîtrise, c'est-à-dire à la position de maître d'atelier. Sauf que « doucement », avec l'amélioration des techniques, les ateliers se sont piqués d'avoir des machines de plus en plus grosses (genre le métier à tisser). Par suite de quoi il fallut de plus en plus d'argent pour devenir propriétaire d'atelier. Déjà, Turgot, Ministre de la monarchie d'avant 1789, l'avait bien perçu, voulant supprimer les corporations... quant aux compagnons, il se cognera. Mais après la Révolution, la liberté déclarée, la structure fondée sur le savoir-faire de l'atelier volera en éclats, faisant place à la propriété d'intérêt.

Ni paysans ni ouvriers, les travailleurs à la journée constituaient l'ultime tranche des travailleurs d'alors.

« L'égalité, dépourvue ici de signification politique, n'est rien d'autre que l'égalité de la liberté définie plus haut ⁴⁰ ». Une entourloupe. C'est une autre forme de domination qui se profile dans l'impossibilité pour celui qui n'a pas de propriété, de vivre de manière autonome.

³⁸ Op. cit. p 412.

³⁹ MARX K., Critique des droits de l'homme. La question juive. 1843, p 4.

⁴⁰ Op. cit. p 3.

2.2. La résistance des mots

L'effilochement de l'engagement à long terme associé à la floraison des contrats duels, les salaires fixés par les propriétaires-patrons au jour le jour, font que « les manœuvres, les peine-à-bras, sans même parler de la masse des mendiants et des vagabonds, ne sont pas des individus, du moins dans le sens inscrit dans la Déclaration⁴¹ ». La liberté de l'exploité a muté en misère qui s'illustre dans ce que l'on appelle au XIX^e siècle « le paupérisme ».

« Ce cri qu'arrache la misère est irrépressible. Aussi la voix reprend sa plainte monotone. Peu à peu cette voix s'affermir ; au cri de la souffrance se mêle un cri d'espoir⁴² ».

Après la révolution bourgeoise de 1830, les brochures de l'ouvrier Auguste Colin et de l'ouvrier imprimeur Barraud témoignent. « Après l'illusion d'un langage commun et d'une violence commune revient la seule réalité ouvrière : rien n'a changé sinon le pouvoir⁴³ ». En ces lendemains, ce qui est nouveau, c'est l'effort singulièrement soutenu des ouvriers pour exposer leur situation et répondre aux discours tenus sur eux.

D'une manière ou d'une autre, ils résisteront sans cesse. Dans « La nuit des prolétaires » Jacques Rancière nous conte comment cette résistance s'est organisée autour du talent de la pensée⁴⁴ et de la prise de parole. Elle se tissera dans les fils de l'écriture, de poésies ou de journaux (*La ruche populaire*, par exemple, et surtout *l'Atelier*), dans les banquets qu'ils célèbrent, dans les associations qu'ils n'ont pas le droit de créer, ou encore dans les caisses de secours qu'ils improvisent. « Ils parlent pour être reconnus comme autre chose que la force du nombre et la vigueur de bras manieurs d'outils et de fusils⁴⁵ ». Des auteurs, comme Georges Sand, donneront droit de cité à cette littérature ouvrière, afin que la parole de l'ouvrier se fasse entendre « au lieu des cris de l'émeute ».

Aussi cette résistance à l'aliénation par le travail est une résistance qui, loin de se focaliser sur une réduction du travail, propose un projet politique global (dont le droit de vote universel ou la liberté de la presse). Ceux qui s'y adonnent le plus sont les compagnons – les plus qualifiés.

⁴¹ CASTEL R., *La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu*, Edition du Seuil, 2009, p 413.

⁴² DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 2, Librairie Armand Colin, 1948, p 13.

⁴³ FAURE A., RANCIERE J., *La parole ouvrière*, La Fabrique éditions, 2007, p 28.

⁴⁴ « Il existe en effet une littérature dispersée qui est l'œuvre des obscurs. Pendant tout le 19^e siècle, des générations ouvrières se sont formées grâce à leur volonté de culture personnelle et sans que les institutions aient rien fait pour cela » dans DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 2, Librairie Armand Colin, 1948, (p 8 vol 2)

⁴⁵ FAURE A., RANCIERE J., *La parole ouvrière*, La Fabrique éditions, 2007, p 11.

Mais les ouvriers autres, de toute façon en lien avec les collectifs de métiers, ne sont pas en reste. Tous ont attaché au travail l'idée d'une noblesse, d'avantage que celle de la nécessité. Alors une question se pose à eux : comment préserver la dignité du travailleur en tant qu'homme libre ?

Loin des cris de bas-fond souffrants de la société, ils font entendre les voix « d'une intelligence qui est celle du principe nouveau du monde : le travail⁴⁶ »⁴⁷.

Alors, à tout bien considérer, d'être à la pointe des réflexions attachées à la démocratie, à la construction de l'homme libre, à la création du citoyen, ces Hommes se montrent républicains avant d'être prolétaires.

2.3. 1848

Mais côté républicain, également animés par le désir d'une société citoyenne (presse libre, abolition des privilèges, etc.), depuis 1789, les petits-bourgeois sont en bonne place.

C'est pourquoi comme dans une réédition de 1830, le mois de février 1848 voit l'alliance pratique de la petite et moyenne bourgeoisie avec les compagnons et les ouvriers qualifiés porter ensemble les revendications pour l'avènement d'une deuxième république. « Le 24 février, (...) le peuple de Paris a chassé en quelques heures le roi Louis-Philippe et envahi la Chambre aux cris de « Vive la République ! »⁴⁸ »

Cette fois, la participation ouvrière est considérable mais une fois la Révolution faite, le gouvernement qui se met en place ne compte aucun ouvrier parmi ses ministres. « La bourgeoisie, dans son expression la plus concentrée, le politique, a encore une fois trompé le prolétariat »⁴⁹.

Les plus pauvres se sont fait usurper la Révolution : les aristocrates poussés dehors, la solidarité avec les petits bourgeois montants se révèle tronquée par la divergence d'intérêts.

⁴⁶ « Ce ne sont pas seulement des appétits qui s'agitent, écrit La Fraternité de 1845, c'est mieux que cela, c'est l'intelligence populaire qui fait son avènement dans le domaine social et s'élève à la conception des principes de liberté, d'égalité et de fraternité véritables ».

⁴⁷ Op. cit. p 10.

⁴⁸ DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 1, Librairie Armand Colin, 1948, p 227.

⁴⁹ FAURE A., RANCIERE J., *La parole ouvrière*, La Fabrique éditions, 2007, p 213.

Le 25 février, le gouvernement provisoire se trouve à l'hôtel de ville. Le 27, il rédige un décret qui semble reconnaître le droit du travail⁵⁰. Il décide aussi, et ce en guise d'expédient, l'établissement d'ateliers nationaux⁵¹. Mais les mesures prises non seulement ne viendront pas à bout des impatiences d'un peuple qui garde en mémoire la déception de 1830 mais en plus répondent mal à ses espérances. Alors, le 28 février, « des milliers de travailleurs (...) se rassemblent place de grève ; leurs bannières portent : « ministère des progrès », « organisation du travail », « abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme ». On canalise alors les aspirations ouvrières dans la création de la « Commission des travailleurs ⁵² », dite « Commission du Luxembourg », dont le président est Louis Blanc et le vice-président Albert, « ouvrier mécanicien dont le véritable nom est Martin et qui, comme Louis Blanc, a été élu par acclamation populaire dans la cour de l'hôtel Bouillon ». Remarquons que c'est davantage comme un symbole qu'il est nommé, que comme un homme.

La Commission siégera jusqu'en mai : « elle s'efforce d'appliquer un large programme de législation du travail⁵³ ».

Mais là encore, cette Commission du Luxembourg a surtout été imaginée par le gouvernement provisoire afin de neutraliser Louis Blanc et « l'avant-garde ouvrière, dans une institution réduite à discuter, sans aucun pouvoir sur l'organisation du travail⁵⁴ ». Ainsi, le président et son vice démissionnent le 8 mai 1848 et l'élection d'une constituante en majorité réactionnaire signe la suppression de la Commission en question.

Après le 15 mai, la Constituante estime l'organisation des Ateliers Nationaux comme « un organisme encombrant et dangereux⁵⁵ ». La dissolution⁵⁶ ne tardera pas.

Relevons toutefois que toute une série de réformes, directement issues des revendications ouvrières depuis 1835, ont été effectuées ou ébauchées pendant les premières semaines de la République. Des revendications comme l'amorce d'une législation protectrice qui donnera

⁵⁰ DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 1, Librairie Armand Colin, 1948, p 229.

⁵¹ À cette époque, les ateliers nationaux sont une obtention véritablement énorme, au sens où ils sont la garantie d'avoir un travail ou un revenu de remplacement s'il n'y a pas de travail.

⁵² 888 membres : 657 ouvriers et 231 patrons.

⁵³ Réduction du temps de travail, âge légal d'entrée à l'usine à 10 ans, le 27 mai 1848 les ouvriers deviennent électeurs et éligibles au conseil des prud'hommes etc., page 233

⁵⁴ FAURE A., RANCIERE J., *La parole ouvrière*, La Fabrique éditions, 2007, p 214.

⁵⁵ DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 1, Librairie Armand Colin, 1948, p 239.

⁵⁶ Par Goudchau, président de la Commission spéciale nommée par l'Assemblée Nationale.

lentement ses fruits. C'est-à-dire que pour la première fois, en France, « un gouvernement⁵⁷ (...) a le mérite de comprendre qu'il est nécessaire (...) de redresser les conditions et l'organisation du travail dont souffrent les travailleurs⁵⁸ ». Mais quand, au mois de mai, la République se travestit, ce qu'elle dit en proclamant l'abandon des Ateliers Nationaux – provoquant une insurrection terrible où 100 000 hommes se sont engagés- c'est qu'elle ne veut pas d'une organisation du travail commune avec les travailleurs.

Prenons acte ici que l'échec de cette révolution là signe l'ablation du travail dans le champ citoyen, au sens politique, pour le déporter dans une réflexion spécifique du travailleur comme simple producteur de valeur économique. C'est-à-dire que lorsque l'État reste aux mains de la bourgeoisie, les ouvriers dès lors privés d'une force instituée, vont réduire leurs revendications au champ de l'économie. Autrement dit, le travail n'est plus une caractéristique de l'homme libre mais une caractéristique du travailleur. En bref, le politique se sépare de l'économique. Ou bien plutôt, les ouvriers décident de lâcher la question politique pour tenter de faire masse, pour tenter de faire classe sociale. Ils deviennent en quelque sorte marxistes quand leurs espoirs se logent désormais dans un autre discours : celui qui soutient que les forces économiques vont transformer le monde.

3. La « seconde modernité »

3.1. L'industrialisation

3.1.1. L'accumulation des biens nourrit le Bien

Au XVIII^e siècle, le marché est sous sa forme embryonnaire dans le capitalisme marchand. Mais le marché vraiment libre et institué affleure après la Révolution. Le capitalisme va se mettre en œuvre de façon accélérée à partir de 1789 et si au XIX^e siècle, le développement de l'industrialisation en France (contrairement à la Grande Bretagne) s'étale dans le temps, l'année 1850 dévoile un libéralisme qui est désormais porté par la liberté d'entreprendre. À partir de 1851, s'amorce une transformation des entreprises, une évolution du capitalisme⁵⁹.

⁵⁷ Gouvernement dont Proudhon dira le 25 février : « Beaucoup de paroles et pas une idée ! Il n'y a rien dans les têtes...les têtes sont vides ».

⁵⁸ DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 1, Librairie Armand Colin, 1948, p 231.

⁵⁹ En France, Proudhon en prévoit déjà les conséquences lorsqu'il insère dans son carnet de note le 8 septembre 1852 : « la France sera livrée au monopole des compagnies (...). Les tissus, les fers les grains, les liquides, les sucres, les soies,

Il s'agit alors, quand elles étaient encore mêlées du politique, de réduire les idées libérales à l'économique en vue, déjà à ce moment-là, de limiter l'incertitude liée aux travailleurs.

Comme je l'ai dit, le capital appartient à certains. Ce qui leur procure une avance pour conduire les choses. Où s'aperçoit la mise en application de l'idée, après Smith, que l'accumulation des biens nourrit le Bien : où il n'y a pas loin à penser que « les gens de bien sont bien parce qu'ils ont des biens⁶⁰ ». En conséquence, l'apparition des grandes fabriques est synonyme de concentration des moyens de production, de concentration du capital et de concentration du pouvoir économique. L'affinité de la science moderne avec les progrès de la technique va modifier l'outil de production au service d'une plus grande productivité.

Relevons d'emblée que la science est donc utilisée ici dans un sens bien particulier. Celui qui conduit à concevoir des outils de production de plus en plus gros dans des lieux de plus en plus vastes où se concentrent désormais les travailleurs autour de la machine. Le travail se réorganise autour de la machine. Et disons-le simplement, quand l'outil devient machine, grosse, complexe, elle impose le rythme de travail à l'ouvrier. C'est elle, en quelque sorte, qui décide. Et je souhaite prendre acte de cette inversion car, à considérer que l'outil artisanal, « l'outil convivial » d'Ivan Illich, laisse au travailleur l'espace du soin et de l'invention pour le manier, voire pour en jouer, l'objectif de l'outil-machine capitaliste résonne inlassablement dans le toujours plus.

Ici, n'en déplaise à Marx (qui a tout notre intérêt par ailleurs) qui pose un lien direct entre domination et propriété privée des moyens de production, il nous semble important de pointer le fait que la technique à l'œuvre pour la construction de la machine, capitaliste justement, n'est pas neutre dans cette affaire, puisqu'il y faut toujours un sujet pour la penser.

3.1.2. Luites encore

Dans tous les cas, l'apparition des « grands établissements manufacturiers » est le début d'une exploitation féroce des travailleurs. Non seulement n'ayant que leur force de travail, ils sont dans « l'obligation » d'aliénation aux plus riches mais en plus et du fait de la position maîtresse de la machine, ils y perdent en qualification.

tout est en voie de monopole ». En 1863, dans la brochure *Quelques vérités sur les élections de Paris*, Tolain constate que cette évolution s'accroît : « les capitaux se concentrent et s'organisent en puissantes associations financières. »

⁶⁰ CASTEL R., La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 414.

Pour autant, à ce temps là même, quand le capitalisme prend effet, il crée les conditions pour l'émergence d'une conscience de classe ouvrière.

S'appuyant sur les solidarités qu'ils tissent entre eux, les ouvriers vont porter leurs revendications de luttes en négociation. Conscients que la tension monte, les propriétaires lâchent du lest. Bientôt la grève ne sera plus un délit⁶¹ et vingt ans plus tard les syndicats sont autorisés⁶² – à la condition toutefois que les revendications ne soient qu'économiques. Une dizaine d'années après encore, la loi sur les accidents du travail⁶³ reconnaît explicitement le lien de subordination entre l'employeur et le travailleur : c'est juridiquement la naissance du salariat, 1898.

Du 18 mars au 28 mai 1871, les aspirations du mouvement ouvrier s'étaient incarnées dans une république communale, La Commune de Paris. « Le 26 mars, la Révolution était, selon le mot de Jules Vallès, « tranquille et belle comme une rivière bleue » mais Thiers va « la colorer de rouge⁶⁴ ». La répression sera implacable. Le même Adolphe Thiers qui avait été vu conseillant l'emploi du canon⁶⁵ pour en finir avec les insurgés qui défendaient les ateliers en 1848, pour qui la propriété privée est le fondement de tout ordre social, n'hésitera pas à faire écraser la Commune de Paris incarnée dans ce qu'il nomme « la populace ».

Même si ces mouvements sont matés dans le sang, ils feront trace.

3.1.3. La « propriété sociale »

De luttes en conflits, peu à peu l'idée d'un compromis autour d'une consolidation du salariat apparaît. Si la subordination du travailleur au propriétaire est « nécessaire » sur le lieu de travail, alors il y faut des garanties collectives.

À dire vrai, la question sociale a consisté à donner des contreparties afin de maintenir la privatisation des moyens de production, de toute façon. Mais un compromis a bien eu lieu et il a consisté à « attacher des protections au travail lui-même⁶⁶ ». Robert Castel parle de

⁶¹ 1864 : la grève n'est plus un délit.

⁶² 1884 : la loi Waldeck Rousseau autorise les syndicats à condition que les revendications ne soient qu'économiques.

⁶³ 1898 : la loi sur les accidents du travail reconnaît explicitement le lien de subordination entre salarié et employeur.

⁶⁴ DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 2, Librairie Armand Colin, 1948, p 381.

⁶⁵ Op. cit.

⁶⁶ CASTEL R., *La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu*, Edition du Seuil, 2009, p 416.

« propriété sociale », dans le sens où « à défaut d'être propriétaire de biens, le travailleur devient propriétaire de droits⁶⁷ ».

C'est-à-dire qu'il peut dès lors se soutenir dans la vie à partir d'un socle de droits et d'accès à des services non marchands qui le protègent. Désormais, quelque chose outrepassa la relation duelle, contractuelle, de l'employé face au patron et ce quelque chose, c'est l'institution.

Institutions du travail en l'occurrence qui s'incarne dans le droit du travail et la protection sociale, au cœur de la « propriété sociale ». Quant au début de l'industrialisation, le prolétaire « n'avait rien à perdre que ses chaînes⁶⁸ », à l'avenir, c'est le collectif qui protège l'individu. D'abord péniblement, parfois lors de débats acharnés⁶⁹, jusqu'à la seconde guerre mondiale, ces institutions ont élargi la protection des travailleurs : le monde du travail comprend dès lors un système de règles collectives, « d'obligations non contractuelles » dont l'État est le garant.

C'est donc « cet édifice de protections⁷⁰ » qui autorise le retour des « non propriétaires » dans le lien social les munissant de ressources qui garantissent leur possible participation aux échanges sociaux : les relations de dépendance, de n'être plus univoques, leur assurent une « citoyenneté sociale » et politique à prendre.

3.1.4. Taylor : la science convoquée

Dans un même temps, au début du 20^e siècle, la machine ayant pris place au sein de la fabrique, un autre événement majeur va se produire, qui s'illustre dans l'idée d'une possible organisation scientifique du travail, celle d'un homme, Frederick Winslow Taylor (1846-1915). Ingénieur et consultant, il vend sa méthode de travail comme étant celle capable de répondre aux exigences de productivité de l'entreprise.

Elle est une organisation technique qui consiste dans la parcellisation des tâches, c'est-à-dire la décomposition des métiers en tâches élémentaires selon des procédures imposées, des gammes opératoires, elles-mêmes prises dans des délais impartis pour les réaliser. Ce qui sans doute peut se précipiter dans le triptyque : casse des métiers, émiettement du travail, déqualification.

⁶⁷ Op. cit.

⁶⁸ MARX K., Critique des droits de l'homme. La question juive. 1843.

⁶⁹ 1910 retraites ouvrières, 1919 conventions collectives.

⁷⁰ CASTEL R., La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 417.

Mais le taylorisme est aussi « philosophie sociale⁷¹ » et ce, à double titre : d'abord parce qu'il est au service de l'appétence des directions d'entreprises de l'époque à la productivité, par les voies du progrès de la science moderne et de la technique. Pour ce faire, c'est ce qui le rend exceptionnel de ce point de vue, le taylorisme « inscrit dans la définition même du travail, dans l'organisation même du travail, la contrainte et le contrôle⁷² ». C'est-à-dire que tout est pensé dans l'organisation du travail selon un chapeautage permanent des salariés, consistant dans la mise au pas de leur travail suivant des processus opératoires et des temporalités continuellement ajustés aux critères d'efficacité et de rentabilité voulus par les détenteurs du capital. Une philosophie sociale ensuite parce qu'elle se présente comme « the one best way ». Presque une devise sous laquelle se loge toute la rhétorique taylorienne selon laquelle le consultant prétend résoudre, grâce à sa méthode de travail, « le contentieux fondamental, inépuisable et éternel pourrait-on dire au cœur du contrat de travail⁷³ » dans la divergence d'intérêts et de valeurs entre la direction de l'entreprise et les salariés. Et c'est pour cette raison, ce qui vu d'ici peut paraître des plus surprenant – et qu'en tout cas nous occultons volontiers – que Taylor s'avance comme un grand démocrate arborant sa cape de justicier dans le monde du travail : « que le patronat renonce à son arbitraire despotique », « que la classe ouvrière cesse de s'en tenir à une flânerie systématique » et la productivité profitera à tous les citoyens. Son pouvoir de réconciliation, il le trouve dans la science et sa démarche, comme celle qui « va définir les manières les plus efficaces et les plus rentables pour travailler⁷⁴ ».

À vrai dire, d'interposer la science, Taylor invente une organisation du travail qui dépossède les ouvriers de leurs connaissances mais en plus, il le justifie : qui dirait non à la science ?

Ainsi, si l'organisation façon Taylor s'est tellement répandue dans les pays en voie d'industrialisation c'est à la fois parce qu'elle est une organisation technique sous-tendue par un mode de coercition inscrit dans le process de travail lui-même mais encore, parce qu'elle est une philosophie qui l'emporte grâce au consensus autour de la proposition scientifique qui convainc jusqu'à l'ouvrier lui-même.

Le pas de Ford sera l'organisation du travail au rythme de la chaîne.

⁷¹ LINHART D., *Ce travail qui fait mal*, conférence donnée le 19 septembre 2012 à Lausanne, www.sud-vd.ch.

⁷² Op. cit.

⁷³ Op. cit.

⁷⁴ Op. cit.

3.1.5. *Le travail comme instance de production collective*

Dès lors, la mécanique de l'industrialisation à l'œuvre, les nouvelles formes d'organisation du travail qu'elle dépose sur le devant de la scène vont finalement constituer les conditions pour ce que Wagner appelle « la modernité organisée ⁷⁵ ». Les solidarités tissées entre les travailleurs, les collectifs militants constitués, leur inscription dans des collectifs syndicaux, les conventions collectives font que le contrat de louage des débuts de l'industrialisation – ou libre contrat de travail promu par la Révolution de 1789 – est peu à peu traversé de régulations collectives. Soutenu par le Droit du travail et la protection sociale, le collectif a pris place et protège l'individu. Insistons ici avec Robert Castel soulignant la « désindividualisation progressive » des relations de travail tout au long du développement du capitalisme industriel. Elle est symboliquement associée à l'idée que le travail, comme instance de production collective, non seulement s'inscrit au-delà de la particularité des tâches accomplies par l'un mais par là même se détache de sa pure fonction d'utilité économique. Elle promeut « le travail abstrait » comme « acte social » au sens où il ne peut plus être confondu avec une activité privée.

Cependant, bien que la médiatisation du droit, d'être le même pour tous, inscrive désormais le travailleur dans un « continuum de positions sociales ⁷⁶ », à cette période de l'industrialisation, la condition du prolétaire et celle du patron restent incomparables, incommensurables. Les inégalités sont colossales et le libéralisme ne permet pas de limiter le monopole des capitaux.

La classe politique aux USA a laissé faire, voire s'est acoquinée parfois et le libéralisme des années 20 engendre des dysfonctionnements monétaires et financiers qui soufflent une bulle spéculative insoutenable. Le crash de Wall Street, en Octobre 1929, signe alors l'échec du libéralisme et la descente aux enfers de la dépression jusqu'en 1939. En conséquence, la crise soulève la question du fiasco.

3.2. Remise en cause

3.2.1. *L'école de Manchester*

Pour y répondre, d'abord la tendance d'impénitents pour qui il faut, en la circonstance, un retour aux sources, c'est-à-dire à la pensée libérale du XVIIIème siècle. Dans cette vue, ils s'appuient sur l'École de Manchester, sa politique du « laisser-faire » et la figure d'Herbert

⁷⁵ CASTEL R., La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 21.

⁷⁶ Op. cit., p 22.

Spencer (1820-1903), qui n'est rien moins que le fondateur du darwinisme social. Leur dogme consiste en la quête des lois naturelles universelles qui animeront la rivalité entre les individus, « la prévalence dans la vie sociale, de la lutte pour la survie ⁷⁷ ». C'est-à-dire qu'ils considèrent le marché comme une organisation naturelle où la concurrence permettra l'amélioration et le progrès via l'élimination des moins aptes. Ici, l'idée que la nature va faire le ménage peut être rapprochée de l'idée de rareté selon Malthus pour qui « tous les hommes ne sont pas conviés au grand banquet de la nature ».

Ainsi, une des caractéristiques du libéralisme se fonde dans l'évolutionnisme et si, finalement, la pensée de Spencer est mise en minorité, ce concept attaché à une biologisation des relations sociales, reste en coulisse et même « laissera une empreinte profonde sur le cours ultérieur de la doctrine libérale ⁷⁸ ».

3.2.2. L'aggiornamento

Pour y répondre par ailleurs, une volonté de changement, d'ouverture et de modernité pour une mise en question du libéralisme. Car « comment la société qui s'est affranchie des dieux pour se découvrir pleinement historique pourrait-elle s'abandonner à un cours fatal et perdre ainsi toute maîtrise de son avenir ? ⁷⁹ »

Un aggiornamento sous lequel se logent deux autres courants :

D'une part le Nouveau Libéralisme théorisé notamment par Léonard Trelowny Hobhouse (1864-1929) pour qui une question majeure est de savoir si le libéralisme qui a été une force de contestation et de démolition est capable maintenant de construire et de proposer des solutions. Il s'agit en fait, pour les tenants de ce courant de refonder le libéralisme, de construire une société d'individus libres où le but de la liberté est de permettre à des individus de se développer et non pas seulement parce que cette liberté est bonne en soi. Il apporte une justification théorique pour une possible redistribution qui distingue la propriété tenue « pour l'usage » de la propriété tenue « pour le pouvoir ». Pour Hobhouse, l'ensemble des facettes de la personne compte et pas seulement l'*homo œconomicus*. Il note à ce propos : « le libéralisme est la croyance qu'une société peut être fondée de façon sûre sur le pouvoir de la personne à se

⁷⁷ DARDOT P., LAVAL C., *la nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Editions La découverte, Paris, 2009,2010, p 135.

⁷⁸ Op. cit. p 137.

⁷⁹ GAUCHET M., *La crise du libéralisme*, vol II, *L'avènement de la démocratie*, Gallimard, Paris, 2007.

diriger elle-même, c'est seulement sur cette base qu'une vraie communauté peut être construite ». Enfin, pour lui, le libéralisme est un mouvement qui lie liberté et égalité.

Et puis, un deuxième courant d'autre part, le Néolibéralisme dont les penseurs principaux seront de ceux qui se réunissent lors du colloque Walter Lippmann du 26 au 30 Août 1938 : Jacques Rueff, Louis Rougier, Friedrich Hayek, Wilhelm Ropke, Raymond Aron et Ludvig Von Mises sont des noms qui ont traversé le temps jusqu'à aujourd'hui.

C'est l'ouvrage de Lippmann, « Cité libre », fraîchement traduit en français, qui a suscité l'intérêt au point de provoquer ce colloque. Il s'agit alors de réfléchir à la façon dont le libéralisme pourrait apporter des réponses adaptées à l'époque mais pas d'envisager à proprement parler une refondation du libéralisme. Leur agenda final se déclinera en six points sur lesquels se prononceront les participants. Je ne retiendrai ici que le sixième qui résume peu ou prou l'ensemble :

« Ainsi donc, quoique le libéralisme ait pour postulat fondamental la régularisation de la production par les mécanismes des prix sur le marché, le régime que nous souhaitons reconnait : que les prix du marché sont affectés par le régime de la propriété et des contrats ; que l'utilité maxima est un bien social mais n'est pas nécessairement le seul qui doive être recherché ; que même lorsque la production est régie par le mécanisme des prix, les sacrifices qui impliquent le fonctionnement du système peuvent être mis à la charge de la collectivité. En ce cas, le transfert doit être fait non par des méthodes indirectes mais en pleine lumière et le sacrifice demandé à la collectivité doit être expressément et consciemment consenti. » (Colloque Lippmann 1939, p 101).

Soulignons tout de même avec le philosophe Serge Audier, qu'au moment de ce Colloque Lippmann, certes aux origines du néolibéralisme, en 1938, acmé de la dépression, les voix qui ont traversé l'assemblée, n'étaient pas toutes du même chœur. Un libéralisme que nous dirons à la hache, de gauche – et sans doute à rattacher au Nouveau Libéralisme en germe – qui veut faire son autocritique, qui condamne le « laisser faire » comme principe absolu et prône un État soucieux d'agir pour réduire les inégalités, se fait entendre.

On peut conclure que les tenants du Nouveau Libéralisme et ceux du Néolibéralisme ont pris acte qu'il n'est plus question d'être des libéraux à la façon du XIXème siècle. C'est le point essentiel qu'ils ont en commun.

Et puis, la Seconde Guerre mondiale s'interpose.

3.2.3. Le Nouveau Libéralisme

La guerre, effroyable, traumatise et l'idée que les choix économiques qui ont été faits n'y sont pas pour rien a fait son chemin. L'idée apparaît même assez clairement que les très fortes inégalités persistantes dans ce que Castel a appelé la deuxième modernité (début du XXème), sont une des causes de la guerre. Les hommes ont fait la guerre ensemble, suffisamment en tout cas pour qu'une frange du patronat et une partie des ouvriers se rangent derrière l'idée commune d'en sortir. Et si les forces en présence restent opposées, une partie des forces libérales est acquise à l'idée de compromis.

En 1945, c'est Le Conseil National de la Résistance : on va institutionnaliser le droit du travail dans une nouvelle Constitution où, pour la première fois, le droit de grève est inscrit.

En 1946 : la Constitution d'une république sociale.

C'est dans ce contexte, que le Nouveau Libéralisme marmottant des années 20 prend place en 1945. Sa mise en œuvre s'appuie alors sur les travaux de l'économiste John Maynard Keynes (1883-1946).

Dans ce contexte, la propriété privée des moyens de production perdure, quand le prolétaire n'a toujours que ses enfants.

Le marché s'accroche à l'idéal type : la concurrence pure et parfaite qui se formule par l'atomicité des individus, la liberté d'aller et venir au sens d'entrée et sortie du marché, par l'information simultanée des acteurs quant à la qualité du produit mis sur le marché et par l'homogénéité – même – des biens concernés.

Par définition, le marché comprend une multitude de petits offreurs et de petits demandeurs. Il n'est donc pas possible de s'organiser collectivement. Il est à la fois la concurrence et la complémentarité de l'offre et de la demande, ainsi que le résultat de leur rapport, c'est-à-dire les prix. Ces sont les règles.

Mais dans le cadre du Nouveau Libéralisme, le marché n'est pas considéré comme une émergence naturelle. Il est pensé comme une organisation sociale. Et d'ailleurs, hors le marché et ses règles, il peut ne pas y avoir de marché. La liberté n'est pas un droit, elle est à fabriquer et si c'est une nécessité, elle ne peut se construire si les inégalités sont trop grandes.

Aussi, et c'est un trait fondamental qui soutient le croquis de la société française d'après-guerre et jusqu'aux années 80, c'est l'État qui va tenter de limiter les inégalités et, donc, de

donner les conditions de la liberté individuelle. Ce don passe aussi par l'accès à une certaine éducation : libre et gratuite.

Le nouveau libéralisme rejoint par certains aspects le compromis salarial des débuts de l'industrialisation. Il considère la question sociale parce qu'elle a à voir avec le commun. Mais, même en 1945, « le mot “compromis” ne doit pas évoquer un consensus mou⁸⁰ » car si le fil de la « propriété sociale » du début du siècle peut s'étirer dans la mise en place des nouvelles garanties collectives, jusqu'à la limitation du temps de travail, les retraites, la maternité, l'assurance maladie, ou les revenus minimum du travail, ce ne fut que de haute lutte et lors de conflits parfois très durs. Toujours est-il que le salariat a continué de s'installer et de se consolider le long d'un changement qualitatif pour la condition de l'ouvrier ou de l'employé.

L'État social s'est érigé en position de tiers, insufflant l'espace nécessaire pour un équilibre tendu entre les intérêts du capital et ceux du travail. Le salarié, funambule, s'arrache dans la dignité entre ce qui le contraint, l'aliène ou l'exploite d'une part, et ce qui l'autorise à s'émanciper d'autre part, quand « la force et la diversité des supports attachés au travail⁸¹ » permettent alors de ne pas se laisser engloutir.

On l'appelle « société salariale » quand le compromis social culmine au début des années 70, qui s'illustre dans la dialectique entre les conditions de production des richesses et la protection de ceux qui les produisent : ce qui, finalement, est un type de régulation organisé à partir du travail, voire structuré autour de lui, pour faire tenir les individus ensemble.

Ainsi donc, pour conclure ce paragraphe, je dirai que l'aube de la seconde modernité chasse le crépuscule de la première dans le mouvement ascendant d'une mécanique vive qui vient réglementer et consolider la condition des salariés. Mais l'idée d'un contrat de travail engageant deux volontés indépendantes et égales se révèle comme un mirage, une vision bien éloignée du réel de l'existence d'un prolétaire. Quant aux crises qui suivirent la première guerre mondiale, elles semblent achever le dogme libéral du laisser-faire. Selon l'aphorisme de Karl Polanyi, la crise des années 30 sonna l'heure d'un « ré-encastrement du marché dans

⁸⁰ CASTEL R., La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p 19.

⁸¹ Op. cit.

des disciplines réglementaires, des cadres législatifs et des principes moraux⁸² ». Et l'État est le seul qui soit en mesure de cette restauration.

Enfin, l'histoire s'effectue lorsque la société s'organise autour d'un « continuum de positions salariales⁸³ ». À la fin des années 60, ce continuum comme un tissage, dépose le travailleur au fondement de la société qui lui assure à lui, ses proches et les autres, les conditions d'une indépendance économique, une sécurité sociale et sa qualité de citoyen.

Mais je souhaite ici souligner, insister même, sur un élément constitutif de cette structure : pendant toute la période du Nouveau Libéralisme, c'est-à-dire après la guerre et jusqu'aux années 80, l'État social contient le marché même. « La norme d'efficacité économique est restée contenue par des discours qui lui étaient hétérogènes⁸⁴ ». C'est-à-dire que le projet commun surplombe le fonctionnement des marchés. C'est-à-dire encore que le politique détermine l'économique. Qu'il y a -encore-, à dire vrai, une place du politique à prendre.

Et puis la pensée de Hayek a repris le dessus...

4. La post-modernité

Dans les années 80, le néolibéralisme prend le pas. Ses penseurs -qui ne sont pas encore dans les conseils d'administration des entreprises- sont à retrouver au Congrès Lippmann de 1938 : Hayek, Rueff, Rougier, Ropke, Aron, Von Mises, etc.

Dès lors, les inégalités ne conditionnent plus rien. Les individus naissent égaux de fait. Selon eux, afin de défendre l'ordre spontané du marché, il doit être construit et institué politiquement. C'est-à-dire qu'il y faut un ordre juridique qui vienne l'organiser. Cette vision du politique ne recoupe pas l'État et permet donc une organisation très large jusqu'à la banque centrale européenne. À dire vrai, ce temps est celui d'une bascule fondamentale : la « nouvelle » idée est que le politique soit subordonné à la construction des marchés. Ce qui suppose un ordre juridique qui dépasse la durée des mandats. C'est ce que l'on nomme la

⁸² DARDOT P., LAVAL C., *la nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Editions La découverte, Paris, 2009,2010, p 142.

⁸³ CASTEL R., *La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu*, Edition du Seuil,2009, p 17.

⁸⁴ Ibid.

constitutionnalisation des marchés⁸⁵. Le marché passe au-dessus du politique : l'ordre transcendant, c'est le marché. Reste le pouvoir brut de l'organisation : il n'y a plus rien au-dessus des traités qui distillent l'automatisme putride des règles. Il s'agit du cadre qui désormais se dessine et prend place.

4.1. La démocratie en question

Ceci posé, appesantissons-nous ici un instant pour épingler dans cette doctrine néolibérale ce qui, vu depuis le champ de la psychanalyse, n'apparaît pas comme un détail : si l'ordre transcendant c'est le marché, alors le pouvoir politique voit son agenda soumis à la mise en place, l'organisation et le maintien des marchés. Quant aux inégalités, si la concurrence est libre et non faussée alors, à suivre les néolibéraux, la répartition est juste. Mais à la condition toutefois que les individus ne soient pas trop égoïstes, pas uniquement guidés, chacun, par leur intérêt privé, précisent-ils. Aussi, en toute logique, dans ce cadre là, la démocratie doit être limitée. C'est un trait commun aux différents courants du néolibéralisme. Car un vrai processus démocratique - au sens d'un idéal, d'une utopie, jamais acquise - risque d'aller vers un système providentiel engendré par la démesure des individus. La méfiance est donc de rigueur à l'égard du dit peuple en général, lequel a « une mentalité magique et impatiente⁸⁶ », qu'il importe de contenir selon un dispositif institutionnel prévu à cet effet.

Il est ainsi, nous semble-t-il, d'importance de nous souvenir avec Christian Laval que si le néolibéralisme fait l'apologie de l'échange marchand comme étant le lien social naturel, ce que l'on trouve dans les écrits de ses penseurs est avant tout « une réflexion politique sur les conditions de gouvernement d'un ordre humain composé d'individus calculateurs cherchant à maximiser leurs intérêts. »⁸⁷ Partant du postulat de l'inégale faculté des hommes – dès la naissance – à accéder à la compétence politique et intellectuelle, « la conduite spirituelle de l'humanité appartient (alors) au petit nombre d'hommes qui pensent par eux-mêmes », nous dit Von Mises.

C'est ainsi que la démocratie doit se reprendre pour s'amender constitutionnellement afin que l'art de gouverner, automatiquement confié à une élite, s'y lise dans la garantie de l'intérêt

⁸⁵ Cf. Mireille Bruyère, Cours d'économie, Master 2 R en Psychologie clinique du sujet et du lien social, Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès, 2013.

⁸⁶ ROUGIER L., *La mystique démocratique, ses origines, ses illusions*, 1927, Réédition éd Albatros, 1983.

⁸⁷ LAVAL C., *Démocratie et néolibéralisme*, <http://institut.fsu.fr/Democratie-et-neoliberalisme-par.html>, p 1.

général contre les intérêts particuliers : c'est-à-dire qui ne laisse aucune chance à la souveraineté populaire de déranger l'ordre de la concurrence.

Nous voyons bien que loin de se réduire à une stratégie économique encline à l'augmentation des bénéfices via la diminution des coûts, le néolibéralisme s'obstine à fabriquer un ordre politique qui doit s'incarner dans un État fort⁸⁸, au sens ou non seulement il ne plie pas devant les revendications sociales mais reste hors de portée.

Selon cette théorie, et à suivre Hayek, dans la mesure où l'autonomie d'un peuple est lourde du risque totalitaire, des limites institutionnelles sont de rigueur pour border les appétits politiques qui outrepasseraient « les règles universelles de juste conduite⁸⁹ » dictée par la règle universelle de défense des droits privés.

De fait, une caractéristique essentielle du néolibéralisme consiste à mettre en question la démocratie⁹⁰ en vue de la redéfinir selon « une rationalité gouvernementale » qui se fonde sur les droits imprescriptibles de l'individu. « Pour les néolibéraux, si la souveraineté du peuple est dangereuse, la solution, c'est la souveraineté du droit.⁹¹ » Le droit des propriétaires des moyens de production ?

Dans ce cadre là, les institutions qui découlent de cette position se révèlent alors ni discutées, ni discutables et se déposent dans notre monde comme ce qui se veut être un horizon indépassable pour les sujets qui l'habitent.

4.2. Homo œconomicus

Dès le paragraphe 1 de mon historique, j'ai attiré votre attention sur l'homo œconomicus qui est, selon moi, le pas inaugural de cette affaire-là. Son modèle : Robinson Crusoé comme celui qui acte la rupture avec le père, les ancêtres, la communauté et la tradition. Il est a-historique car d'être privé d'histoire, il se construit une société où la vie s'anime depuis l'intérêt personnel, "drivé" selon une organisation formidablement rationnelle. Il est a-social

⁸⁸ Selon les néolibéraux, un état qui intervient beaucoup est un état faible.

⁸⁹ LAVAL C., *Démocratie et néolibéralisme*, <http://institut.fsu.fr/Democratie-et-neoliberalisme-par.html>, p 10.

⁹⁰ F. Hayek donne de la démocratie la définition suivante : « La véritable valeur de la démocratie est de constituer une précaution sanitaire nous protégeant contre l'abus du pouvoir. Elle nous fournit le moyen d'écarter une équipe de gouvernants et d'essayer d'en trouver une meilleure (...). Mais ce n'est pas, de loin, la plus haute valeur politique de toute car une démocratie sans limite pourrait bien être quelque chose de pire que des gouvernements limités autres que démocratiques. »

⁹¹ LAVAL C., *Démocratie et néolibéralisme*, <http://institut.fsu.fr/Democratie-et-neoliberalisme-par.html>, p 10.

dans le sens où il ne doit rien à personne. Il est aussi a-politique puisque la société, depuis la loi des marchés, s'autorégule. Loi qui le décrète encore a-moral quand l'intérêt privé concourt à l'intérêt collectif.

Mais à bien y regarder, l'aspiration au lucre et à la richesse n'a-t-elle pas, d'une certaine manière, toujours fait partie de l'histoire ?

Et si tel est le cas, au XVIII^e siècle, l'éclosion de la passion de l'intérêt eût-elle fait long feu sans le calcul aux allures de raison qui finalement la bride ?

Bref, la pensée économique qui se lève alors comme un savoir du côté de l'émancipation aurait-elle eu le vent en poupe, sans le concours de l'invention simultanée de la science moderne ?

Si l'on en croit Heidegger (et tous ceux qui, comme Sidi Askofaré⁹² ont repris sa thèse) cette science là est au fondement de la modernité.

J'y reviendrai au moment de déplier la problématique de ce travail de recherche.

Mais en attendant, je me plais à y associer ce que nous conte Braunstein lorsqu'il avance que l'imprimerie signe le passage du Moyen Âge à l'époque moderne. Passage d'une production artisanale et singulière de l'objet-livre, par le travail des serfs, les scribes, à sa fabrication industrielle qui accouche de la parole imprimée, d'un coup multiple, en copies possiblement innombrables et toutes identiques entre elles. Ou encore que « cette parole imprimée est la base et le fondement du discours capitaliste, lié par nature au travail des machines⁹³ », nous dit-il. Ce qui nous paraît diablement intéressant à considérer, d'une part, que la réforme protestante dans les thèses de Luther⁹⁴ a pu alors se démultiplier et se répandre. Et, d'autre part, que le mode de production capitaliste a partie liée non seulement avec l'apparition des premières machines mais avec leur multiplication et le développement de leur taille, pour une fabrication industrielle de masse. Car je m'emploie à le dire à nouveau, au début de l'industrialisation, les grandes fabriques portent dans leurs ventres même le fruit des affinités de la science moderne avec la technique, au service d'une plus grande productivité. Et la pensée d'une possible organisation scientifique du travail selon Taylor, va asseoir les choses :

⁹² ASKOFARÉ S., *D'un discours l'Autre, La science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presse universitaire du Mirail 2013 p 72.

⁹³ BRAUSTEIN N., *Malaise dans la culture technologique, l'inconscient, la technique et le discours capitaliste*, éd Le bord de l'eau, 2014 p 156.

⁹⁴ Ici nous suivons Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

c'est-à-dire que non seulement la machine reste mais elle convoque encore le discours de la science pour un bouleversement des pratiques de travail et de ses objectifs.

PARTIE II

PARTIE II

I. « CLINIQUE DU TRAVAIL », TROUVAILLES ET LIMITES D'UN NOUVEAU CHAMP DISCIPLINAIRE

1. Clinique du travail, clinique de l'activité

1.1 Introduction

Je commencerai par un état des lieux de l'approche psychologique du travail et des souffrances qu'il peut, à l'occasion, générer. Ce survol des premiers travaux en psychologie concernant le travail nous permettra de situer notre propre position. Nous verrons le lien quasi ontologique établi par ces approches d'inspiration aussi bien psychanalytiques que psychosociologiques : lesquelles postulent l'existence d'une harmonie structurale entre l'homme et le travail, l'un devant nécessairement compléter l'autre ; dès lors, si quelque chose ne va pas, la cause en est renvoyée au sujet lui-même.

Contrairement à ces deux courants de pensées, je ne m'adosserai pas à ladite centralité du travail en tant qu'il serait la condition de son humanité (je m'en expliquerai plus loin). Je me pencherai en revanche sur les conséquences du travail sur le sujet. La focale ne se portera donc pas ici sur le travail proprement dit, mais sur le sujet, tel qu'il se trouve pris dans les formes dominantes du lien social de son temps : c'est pourquoi, pour ce qui m'occupe, je ne désignerai pas mon approche comme une « clinique du travail », mais comme **une clinique du sujet, dans le contexte du travail**. J'aborderai le travail simplement comme une modalité du vivre-ensemble : ni essence de l'homme, ni moteur de sa créativité, selon moi, le travail offre aux sujets l'un des espaces où ils sont tenus de cohabiter avec d'autres sujets. Or cet espace, comme toutes les « foules psychologiques » où l'être parlant entre en relation avec

d'autres êtres parlants, possède une structure organisationnelle sensible à l'atmosphère idéologique de son époque.

Mais pour le moment, restons-en aux travaux princeps de ce champ de la psychologie clinique appliquée au travail.

1.2 La clinique du travail

1.2.1 De la psychopathologie à la clinique du travail

Dans les années 1950, sous l'impulsion d'un groupe de psychiatres réunis autour de Louis Le Guillant, émerge la psychopathologie du travail. C'est dans cette période d'après-guerre marquée notamment par une réflexion sur la réintégration des invalides et des mutilés de guerre ouvrant sur la création d'ateliers protégés ou de l'ergothérapie, que l'intérêt se porte sur la fonction du travail pour la santé mentale. La question du rapport santé mentale/travail se noue autour d'une double problématique : l'une qui se lit dans l'objectif de la Ligue Française d'Hygiène Mentale de soutenir la prévention des troubles mentaux selon une conception de l'adaptation devenue possible *via* le travail (Sivadon, 51⁹⁵), l'autre qui pointe le caractère pathogène du travail pour des travailleurs ordinaires, en référence aux processus psychophysiologiques qui sous-tendent les troubles mentaux observés chez certaines catégories professionnelles (Le Guillant, Bégoïn, 51⁹⁶). Finalement, la psychopathologie du travail déplace le centre d'investigation de la psychopathologie *stricto sensu* vers la « normalité », comme le résultat toujours précaire des stratégies élaborées par le sujet pour y faire avec ce qui, dans le travail, le déstabilise.

Aujourd'hui, en France, la clinique du travail rassemble plusieurs courants : la psychopathologie du travail, la psychodynamique du travail, la clinique de l'activité et la psychologie sociale clinique du travail. Bien qu'elles ne soient pas du même champ, ces approches ont en commun de vouloir « dépsychologiser »⁹⁷ la question des risques psychosociaux. Lesquels ne sont d'ailleurs plus ici considérés comme des risques (pour la productivité, la sécurité, l'image de l'entreprise), quand ces approches théorisent la subjectivité, les émotions et les affects comme ce qui est bien plutôt à la source même de la motivation et de la production. Ainsi, et c'est presque devenu un leitmotiv : « c'est le travail

⁹⁵ DEJOURS C., GERNET I. (2012), *Psychopathologie du travail*, Elsevier Masson, 2012.

⁹⁶ Ibid.

⁹⁷ MOLINIER P., FLOTTES A., *Les approches en cliniques du travail*, <http://www.college-risquespsychosociaux-travail.fr/site/Revue-Psychologie-clinique-francaise.pdf>

qu'il faut soigner »⁹⁸, et non les individus. Au centre de l'investigation, « le sujet aux prises avec des situations concrètes et réelles »⁹⁹. Sur le plan méthodologique, ces approches qualitatives s'inscrivent dans le paradigme de la recherche-action. Je m'intéresserai plus particulièrement à la psychodynamique du travail et à la clinique de l'activité.

1.2.2 La « psychodynamique du travail »

Pour éviter, à propos de ce nouvel axe d'investigation qu'est le travail, l'amphibologie suscitée par le signifiant psychopathologie au sein de la communauté scientifique, un changement d'appellation de la discipline fut envisagé – d'où l'introduction de l'expression « psychodynamique du travail », accompagnée d'un concept fort, « la normalité souffrante », et la venue au premier plan d'un pionnier dans le domaine, Christophe Dejours¹⁰⁰. La psychodynamique se définit comme l'analyse du rapport subjectif au travail : « elle s'efforce d'inscrire les résultats de l'investigation clinique du rapport au travail dans une théorie du sujet qui tienne compte à la fois de la psychanalyse et de la théorie sociale »¹⁰¹. En effet, « dynamique » fait écho à la dimension du « conflit psychique », laquelle renvoie à la métapsychologie freudienne considérée comme le modèle le plus pertinent, par les tenants de cette approche, pour aviser les processus psychiques mobilisés par les situations de travail. Pour autant, s'appuyant sur la thèse de « la centralité du travail »¹⁰² au regard de la subjectivité, la psychodynamique a peu à peu construit une théorie propre, assez éloignée des thèses psychanalytiques. Son épistémologie, ainsi que la conception du sujet qu'elle véhicule, se lisent dès le tome 1 de l'ouvrage « Travail vivant »¹⁰³. Dans cette œuvre majeure, Christophe Dejours se propose de résoudre, d'abord, ce qu'il nomme « la double centralité » du travail, avant (second temps) de traiter de la sexualité du point de vue de la psychanalyse ensuite¹⁰⁴, revisitant le concept de pulsion, tel qu'il fut défini par Freud (1915), à partir des apports de la « théorie du travailler » issue de la clinique. Résumons son propos en deux temps.

⁹⁸ MOLINIER P., *Maux du travail: dégradation, recomposition ou illusion ?* Avec LALLEMENT M., MARRY C., LORIOL M., GOLLAC M., MARICHALAR P., MARTIN E., Sociologie du travail, Elsevier Masson, 2010.

⁹⁹ LHUILIER D., *Cliniques du travail*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

¹⁰⁰ DEJOURS C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

¹⁰¹ DEJOURS C. *Subjectivité, travail et action*, revue La pensée, 2001, n°328, pp. 7-19.

¹⁰² Notion d'abord introduite par les sociologues

¹⁰³ DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Éditions Payot et Rivages, 2009.

¹⁰⁴ DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Éditions Payot et Rivages, 2009.

(a) « Sexualité et travail »

La thèse de Dejours lui apparaît au moment où, cherchant le corps, pour expliquer les phénomènes qui l'intéressaient, il trouve le travail. Il commence alors à creuser du côté de ce que Freud désigne comme « poussée de la pulsion », c'est-à-dire « la somme de force ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente ». Dejours envisage la pulsion dans son rapport à un procès progressif (un procès de développement), selon un travail de remaniement du moi consécutif à sa déstabilisation par la poussée pulsionnelle elle-même : la pulsion, pour Dejours, est fondamentalement une poussée qui déstabilise le moi, l'incitant à des remaniements. C'est ce qui l'amène à parler d'une pulsion agissant en deux temps, dans un va-et-vient entre déliaison d'abord, liaison ensuite ; d'où cette chaîne causale, lisible entre les lignes de son élaboration : d'abord jouissance/remaniement et plaisir de la déstabilisation, puis plaisir du progrès (ou du développement) et accroissement du moi. Il désigne cette rythmicité sous le terme de « pulsativité » au niveau du moi, sous l'effet du courant continu de la force constante. Ainsi, à le suivre, l'âme serait le résultat d'une transformation de l'excitation venant de l'intérieur du corps : ce n'est pas l'âme qui produit l'élaboration, mais l'inverse – le travail de l'élaboration serait donc premier. La pulsion ne serait plus le carburant d'un moteur représenté par l'âme mais le moteur même. Son modèle serait celui d'une capacité de travail, à entendre comme une capacité d'élaboration, un pouvoir d'élaboration en puissance.

Du coup, l'échec envisagé comme expérience affective du travailleur qui se cogne au réel du travail (conçu en tant que source d'excitation), se mute en exigence de travail psychique en vue du remaniement de l'architecture psychique et corporelle. En conséquence, persévérer ne serait pas à entendre comme un simple principe de motivation, fût-ce sous la figure élégante et tant prisée du désir, mais avant tout comme la manifestation d'une exigence de travail. Cette définition de la pulsion situe le travail en son centre : ici, le « travailler » (qui relève de la *poiësis*, la production) ne tire son inventivité que d'un second travail, un travail de soi sur soi, relevant cette fois-ci de l'*arbeit* (à concevoir au sens du « *Traumarbeit* » utilisé par Freud pour parler du travail du rêve). Ce qui revient à établir un rapport de consubstantialité entre travail et subjectivité, où le travail gagnerait un statut psycho-anthropologique comme épreuve élective de révélation de la subjectivité à elle-même.

Arrivé à ce point, et ne disposant pas d'une métapsychologie freudienne du corps – rendue nécessaire, selon lui, par la théorie de l'intelligence du corps et du travail vivant –, Dejours se tourne vers la philosophie de Pierre Maine de Biran et sa théorie de l'idéation. Cette théorie de

l'avènement d'une idée à partir d'une expérience de corps propose de remonter à l'origine de ce qui constitue le sujet comme sujet pensant. Au fondement de son élaboration, Maine de Biran pose le fait primitif comme la connaissance immédiate et certaine que le moi acquiert lors de la production d'un effort voulu. Ce qui - au passage - lui confère du coup le statut d'une vérité subjective. Quant à l'effort, au principe du sens intime de soi, il est ce par quoi l'aperception immédiate de soi-même (éprouvé affectif) est rendue possible. En somme, ce qu'il nous dit c'est que, très vite, l'enfant transforme ses cris instinctifs en signe de réclame et par la répétition de ses signes volontaires, il acquiert la conscience du pouvoir qui les exécute ; c'est-à-dire qu'il aperçoit la cause dans son effet et l'effet dans la cause. Cette réflexion princeps dont il est question ici serait à la source de l'activité intellectuelle proprement dite. Aussi, selon Maine de Biran, la pensée commence par une pensée subjective : l'origine de toute pensée, selon lui, s'enracine dans un état affectif du corps. La pensée ainsi conçue passe par le corps et implique le corps : dans la pensée théorisée par Maine de Biran, le corps s'aperçoit soi-même sur le mode fondamental de l'affectivité. Du coup, selon Dejours, Maine de Biran aurait découvert la double nature du corps humain : le corps organique ou « corps organisé », d'une part, et d'autre part le corps du sens intime ou « corps pensant ».

Dejours pense que Freud a tracé des frontières qui ont coupé la psychanalyse du corps. C'est pourquoi il n'aurait pas exploré les conséquences de sa théorie de la sexualité sur le corps, notamment dans la mesure où l'étude de la source (somatique) de la pulsion n'appartient plus à la psychologie. Dejours croit d'ailleurs nécessaire de montrer que la méfiance de Freud à l'égard du corps est indissociable d'un privilège massif accordé à la représentation sur l'affect. Il s'appuie sur Laplanche pour souligner que, même si Freud n'a pas envisagé la formation d'un deuxième corps, l'organisation du corps érotique passe néanmoins par une opération qu'il décrit sous le nom « d'étayage de la pulsion », opération subversive selon laquelle les zones érogènes sont arrachées à leurs fonctions physiologiques au profit de la construction du corps érogène. Il devient donc possible de lier le sexuel avec la pensée ou plus exactement : la recherche de l'excitation (déliaison) avec la pensée (liaison), au niveau du même corps pensant – un moi-corps, dégagé aussi bien de l'instinct (Maine de Biran) que de l'auto-conservation (Freud).

Mais nous devons bien voir que, si la théorie du fait primitif semble permettre de surmonter la supposée impasse freudienne des rapports entre l'âme et le corps, cette théorie de la subjectivité, fondamentalement solipsiste, laisse le moi indemne de ce qui sera révélé par la psychanalyse comme perturbation majeure, à savoir l'inconscient. Là, partant de la théorie de

la séduction généralisée de Laplanche, il avance que le corps, d'éprouver affectivement la vie, façonne la pensée avant même l'inconscient. De sorte que la génialité d'une pensée provient du pouvoir du corps à s'éprouver soi-même, donc de sa sensibilité ou de son érogénité. Mais cette érogénité n'est pas la même pour tous, puisque chacun la tient de l'histoire de la construction de son corps propre. C'est ici que se précise l'ontogenèse du corps subjectif, telle que la conçoit Dejours. Prenant acte, nous dit-il, de la découverte freudienne fondamentale de la sexualité infantile, il admet que la sexualité infantile ne doit rien à la biologie, celle de la reproduction : elle vient de ce que le corps, sans cesse mis en jeu dans la relation spécifique de l'enfant à l'adulte, révèle du même coup l'érogénité de ce corps à l'enfant lui-même. Au départ de l'excitation de ce corps, il y a les gestes de l'adulte sur le corps de l'enfant dont il prend soin, gestes par l'intermédiaire desquels la sexualité vient à l'enfant, à l'insu du savoir propre de l'adulte sur ce qu'il implante de sexuel dans l'enfant objet de ses soins. Cet insu de l'adulte, Laplanche le saisit sous le concept de message, en référence à la communication qui s'établit entre l'enfant et l'adulte. Cette communication inscrit les schémas comportementaux innés de l'attachement, lequel constitue l'onde porteuse des messages qui, compromis par des contenus érotiques, mutent en exigence de travail pour l'enfant. Mais ce travail de traduction du message, de réduction de sa dimension énigmatique, est forcément imparfait : il laisse toujours des résidus irréductibles, nous dit Dejours. Ce sont ces rebuts qui vont progressivement constituer l'inconscient sexuel de l'enfant, tandis que le refoulement originaire sera conçu comme un mouvement qui se déroule dans l'ombre de la traduction. Traduire consisterait pour l'enfant à traduire l'effet du message sur son corps. Dejours en déduit que la philosophie des principes apporte à la théorie sexuelle les notions nécessaires à articuler l'appropriation des états du corps par le moi (l'aperception) – qui conduit à la formation du corps érotique – au mouvement volontaire (fut-il jouissif). L'agir devient alors message, se fait expressif, s'engage dans la communication avec l'adulte – l'enfant peut alors montrer volontairement à l'adulte que sa bouche ne lui sert pas qu'à manger. En conséquence, il avance que l'édification du corps érotique est vraisemblablement une potentialité inscrite dans le patrimoine génétique humain et qui trouve à s'exprimer grâce aux relations qu'établit l'enfant avec l'adulte dans un dialogue autour du corps. Quant à l'empreinte de l'inconscient sur la pensée, elle se concrétise par le mouvement qu'il lui impose : traduction, détraduction, retraduction. Ainsi, entre le moi qui advient et le ça qui surgit, il y a toute l'épaisseur du travail ; plus précisément de l'élaboration. Et on peut admettre que la pensée est pulsionnelle dans la mesure où elle est mobilisée par la pulsion elle-même : c'est celle-ci, en sa qualité

d'exigence de travail, qui l'implique dans sa trajectoire propre, mais à condition de considérer le deuxième temps de la pulsion c'est-à-dire sa pulsativité. Par ailleurs, le fait que le mode affectif fondamental sous lequel le corps peut se révéler à soi-même (l'aperception immédiate) est sensuel et érotique, implique que la pensée en son principe, soit indissociablement pensée d'un corps qui est un corps érotique. Ce qui impose des distorsions de la pensée par l'inconscient et permet de caractériser ce que la théorie de Maine de Biran n'a pas abordé, à savoir les questions soulevées par les pathologies de la pensée. Aussi, prendre en considération les troubles de la pensée, nous dit Christophe Dejours, c'est aborder la question des altérations du sens intime, lesquelles, selon lui, ont à voir avec les échecs de la subversion libidinale. Car il arrive que l'adulte, dans sa relation spécifique à l'enfant, réagisse violemment contre son corps, provoquant chez lui une excitation qui déborde la possibilité de liaison et barre la possibilité d'un travail de traduction. Dejours introduit alors l'hypothèse de la cristallisation de registres froids, de zones exclues de la subversion libidinale, qui resteraient sous le primat du physiologique et qui seraient ensuite impropres à apporter leur participation à l'agir expressif ; ou à l'inverse, confrontent le sujet à ce que cette exclusion a pu léguer, à savoir une vulnérabilité élective à l'apparition d'une maladie somatique frappant la fonction biologique exclue. Selon lui, cette exclusion de la fonction, comme il l'appelle, hors de l'ordre érotique, se repère uniquement par des maladroitness, rigidités, froideurs ou inhibitions du corps, dans le commerce intersubjectif aussi bien que dans les manifestations de la colère, l'agressivité ou de la tendresse. En fait, pour lui, l'agir expressif rassemble les mouvements du corps qui confèrent aux dires et au silence leur sens, via le corps érogène. En conséquence, là où le corps est impotent, le sujet n'éprouve rien ; la sollicitation de la zone muette génère de l'angoisse sans représentation et peut aller jusqu'à l'expérience atroce du vide et de la mort en soi. Alors, pour pallier au pire, nous dit-il, certains sujets remplissent ce vide préventivement avec une pensée d'emprunt, avec une pensée qui, d'être sans chair, est aussi à l'abri des pièges de l'inconscient sexuel refoulé (fantasme, lapsus, rêve, double sens, etc.). C'est sous cette pensée d'emprunt, qui s'énonce sans affect, que Dejours reconnaît les dits « as if », personnalités en faux self, borderline, voire psychotique. Et, selon lui, l'appel au remplissage du vide ne procède pas de l'inconscient refoulé, mais d'un secteur clivé de l'inconscient. S'ouvre alors une voie marginale, à côté de la séduction généralisée, sous l'effet des accidents de la séduction, où se forme un inconscient non refoulé que Christophe Dejours appelle l'inconscient amental. À partir de là, il distinguera, d'une part, la compulsion non sexuelle de mort, mouvement partant du froid où le moi, comme instance de liaison, est évincé ; et,

d'autre part, la pulsion sexuelle de mort, associée à l'exaltation de la sexualité, récupérable par la pensée grâce au deuxième temps de la pulsion. La pulsatilité serait alors ce par quoi se combinent le sexuel et l'éros freudien. Voilà pourquoi, selon Dejours, c'est de la sexualité proprement dite que le sujet tire son pouvoir d'émancipation, via la propriété de la pulsatilité issue du corps érotique, par lequel la vie se révèle à elle-même sur le mode fondamental de l'affectivité.

Donc, si je reprends la pensée de Christophe Dejours, je retiens que sa théorie d'un corps pensant peut-être argumentée à partir de la clinique du travail : dans le sens d'un statut qui peut être assigné au corps comme à l'origine de toute activité de penser.

Or, l'expérience du travail, voire l'habileté au travail, exige l'implication du corps tout entier, celui de la subjectivité. La souffrance devient alors le point d'origine de l'intelligence qu'il faut mobiliser pour persévérer dans l'épreuve qui s'impose au travailleur dans la rencontre avec le réel. Cette intelligence repose sur l'intuition, éclairée par le concept de « corpspropiation ». Cela dit, avancer que le corps érogène - issu de sa construction théorique - est engagé dans l'intelligence et l'habileté au travail, c'est aussi admettre que les atrophies de ce dernier sont autant de handicaps vis-à-vis de l'habileté technique. Mais à l'inverse, nous dit-il, le travail peut être une deuxième chance pour dépasser les limites imposées par les accidents de la séduction. C'est alors, selon Christophe Dejours, que l'épreuve du travail est non seulement le passage obligé pour connaître le monde mais aussi ce par quoi la vie se révèle à soi, s'éprouve en soi. Ce que le philosophe nomme la « vie phénoménologique absolue ». La subjectivité serait la vie phénoménologique absolue et cette définition serait d'une grande portée pour la théorie du travail : au sens où le travail porterait en lui cette immense promesse d'un accroissement de la subjectivité - dans le sens d'une transformation du moi par lui-même sous l'effet d'une irruption du ça. Il est donc, à le suivre, un médiateur de la santé mentale selon les deux phases de la subjectivation que sont le travail, *poïesis*, et le travail, *arbeit*. Où via l'*arbeit*, le travail, *poïesis*, convoque la sexualité qu'il pousse à évoluer. Du coup, l'*arbeit* constitue le chaînon intermédiaire unissant sexualité et travail. Et si j'ai bien compris le déroulement de son élaboration théorique, la double centralité de la sexualité et du travail est résolue.

(b) Souffrance, sublimation, reconnaissance

Depuis la psychodynamique, le travail est donc considéré comme le médiateur privilégié entre inconscient et subjectivité d'une part, champs social et politique, d'autre part : il est « la

condition sine qua non d'accès à la citoyenneté »¹⁰⁵. Sachant que dans le fond, ce qui anime Christophe Dejours c'est la question du progrès moral de l'humanité face à la dégradation des rapports de civilité, qui ne peut, selon lui, - et c'est à relever ! - être le fait du capitalisme. Par-là, il défend la thèse qui consiste en ceci « qu'au travail reviendrait un rôle déterminant dans l'élaboration des rapports de civilité grâce auxquels les individus parviennent à vivre et agir ensemble »¹⁰⁶.

Donc, pour le clinicien, le travail, c'est « le travailler ». C'est-à-dire combler l'écart entre le prescrit et le réel. C'est-à-dire ce que le sujet va découvrir ou inventer pour dépasser les prescriptions et atteindre les objectifs qui lui sont assignés. Cet écart se fait toujours connaître sous la forme de l'échec. Le réel, pour la psychodynamique, se caractérise par sa résistance aux savoir-faire, aux procédures, aux prescriptions, à la connaissance. Le réel se fait connaître au sujet à l'improviste, sur un mode désagréable. C'est-à-dire sur un mode affectif, du côté de l'impuissance, de la colère ou encore du découragement, par exemple, bref de la souffrance.

La souffrance est un concept clé de la psychodynamique du travail. Travailler passe d'abord par l'expérience affective de la souffrance. Mais, rupture de l'action, si elle est d'abord le point d'achoppement de la subjectivité au travail, elle est aussi la source d'un redéploiement possible de la subjectivité. La souffrance est considérée ici comme à l'origine de l'investissement dans le travail. Celui-ci offre alors une scène sociale où la subjectivité, dans sa prétention à trouver des moyens d'agir sur le monde pour surmonter la résistance du réel, se transforme, s'accroît et se révèle à elle-même.

Ainsi, au sens psychodynamique du terme, nous l'avons vu, la souffrance est un éprouvé corporel au fondement même de l'intelligence et de l'habileté du sujet au travail. L'intelligence qui résulte « des pouvoirs du corps »¹⁰⁷, d'un corps pensé comme à la source de la subjectivation du monde au sens de la "corropriation"¹⁰⁸ comme condition de toute connaissance. Quant au zèle au travail, pour la psychodynamique, il est la marque de la mobilisation, de la volonté de mettre en branle cette intelligence, sans quoi elle resterait inhibée. Ainsi l'éclosion de cette dernière passe par l'endurance et l'obstination dans la

¹⁰⁵ DEJOURS C. *Pour une clinique de la médiation entre psychanalyse et politique : la psychodynamique du travail*, exposé présenté à la Société psychanalytique de Montréal le 13 février 1992.

¹⁰⁶ DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Éditions Payot et Rivages, 2009.

¹⁰⁷ Ibid., p 23

¹⁰⁸ De Michel Henry

confrontation avec le réel. Où, à force d'une relation prolongée avec la tâche, avec l'expérience de l'échec, la souffrance devient une exigence pour trouver la solution et transformer la souffrance en plaisir. Celui d'une découverte, d'une conquête, d'une appropriation, psychodynamiquement parlant d'une « corropriation ». En conséquence, le bénéfice potentiel du travail se traduit non seulement par un développement de nouveaux registres de sensibilité (avec l'outil, la matière etc.) mais aussi par un accroissement de la subjectivité même puisque le corps qui éprouve est le corps de la subjectivité (érogène selon Dejours). Donc, travailler, c'est mettre son corps à l'épreuve avec une chance d'en revenir plus sensible qu'avant et donc d'accroître ses capacités d'éprouver du plaisir...au travail. Pour ce faire, la sublimation « est un processus remarquable qui permet de transformer la souffrance en plaisir »¹⁰⁹, nous dit Dejours.

En ce sens, la psychodynamique serait une clinique de la sublimation. Si nous posons que la sublimation suppose de remplacer le but initial de la pulsion par une action « socialement valorisée » (Freud), à suivre les tenants de la psychodynamique, le travail est ici la médiation nécessaire. Quant au « socialement valorisé », il en passe par un jugement (d'utilité et de beauté) qui doit être chaque fois reconquis par un sujet. C'est-à-dire, finalement, que la sublimation dépend ici, pour s'accomplir et aboutir, de la reconnaissance accordée à un sujet par ses pairs du collectif de travail quant au savoir-faire en lien avec des règles communes d'abord et la reconnaissance d'une éventuelle originalité du savoir-faire en question, ensuite. Ainsi, depuis la psychodynamique, la reconnaissance est considérée comme un opérateur principal de la santé – nous verrons que la clinique de l'activité ne l'attrape pas sous cet angle.

À partir de là un sujet peut « rapatrier une vue objective qui participe de son identité »¹¹⁰, nous dit Christophe Dejours. L'analyse de la sublimation à la lumière de la psychodynamique révèle alors que le travail jouerait un rôle essentiel dans la construction de l'identité, à repérer ici comme « l'ossature même de la santé mentale et somatique »¹¹¹. Or, quand les conditions de l'organisation de travail empêchent la reconnaissance et donc la sublimation, la souffrance prend corps, au sens où elle se sédentarise. En éludant la question de la reconnaissance, l'organisation actuelle du travail barre la possibilité pour un sujet de transformer la souffrance en créativité : ici, l'évaluation individuelle et collective, devenue un outil essentiel des

¹⁰⁹ DEJOURS C. *Pour une clinique de la médiation entre psychanalyse et politique : la psychodynamique du travail*, exposé présenté à la Société psychanalytique de Montréal le 13 février 1992.

¹¹⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=uk92kU3dDZk>

¹¹¹ Ibid.

nouvelles formes d'organisation est un point de cristallisation important des conflits et de la souffrance au travail.

À noter que « les fondements même d'une prétention à évaluer le travail¹¹² » ont été critiqués par la psychodynamique. Mais ce que la psychodynamique découvre, c'est que les gens ne vivent pas leur souffrance de façon passive : quand ils ne peuvent pas la transformer, ils s'en défendent. Quand la souffrance se fait sentir, s'installe même, sur un défaut de reconnaissance par autrui, les travailleurs mettent en place des stratégies de défense d'abord individuelles visant à occulter ou à neutraliser la perception de ce qui fait souffrir : par exemple l'auto-accélération sur les chaînes de montage ou, plus généralement, l'activisme en vue d'un empêchement, voire d'une sidération de la pensée. Mais ces défenses peuvent aussi s'organiser selon des stratégies collectives de défense. Dans ce cas, chacun accorde sa conduite à un style imposé : par la virilité, le cynisme, ou encore l'excellence, la performance. Qu'elles soient individuelles ou collectives ces défenses n'agissent pas sur la réalité. C'est-à-dire qu'elles orientent les façons de penser et d'agir en sorte d'éviter autant que faire se peut ce qui les "cogne" mais elles ne transforment pas les risques ou les contraintes.

Ici, la psychodynamique se propose d'analyser l'impact des stratégies de défense sur le fonctionnement psychique et de repérer les modalités du fonctionnement psychique mobilisées en situation de travail. Dans tous les cas, pour Christophe Dejours, « il n'y a pas de travail de production de qualité sans travail de remaniement de l'organisation psychique »¹¹³

1.2.3. La clinique de l'activité

Cette approche propose donc d'entrer dans la clinique, en l'occurrence clinique du travail, par l'activité. Pour comprendre ce choix, il nous faut là encore revenir aux travaux de Le Guillant : Yves Clôt nous fait remarquer qu'à faire entrer dans ses notations cliniques « les puissances du négatif » dans l'analyse du travail, c'est-à-dire le réel de l'activité, ce qui ne se voit pas, la psychopathologie offre une possibilité de « déneutraliser l'action psychologique »¹¹⁴. De proposer à la psychologie sociale la critique du concept d'activité, le

¹¹² MOLINIER P., FLOTTES A., *Les approches en cliniques du travail*, <http://www.college-risquespsychosociaux-travail.fr/site/Revue-Psychologie-clinique-francaise.pdf>

¹¹³ DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Éditions Payot et Rivages, 2009, p 195.

¹¹⁴ CLÔT.Y., *Psychopathologie du travail et clinique de l'activité* http://www.comprendre-agir.org/images/fichier-dyn/doc/2007/psychopathologie_travail_clinique_activite_yves_clot_chsct.pdf

sujet de l'activité n'est plus envisagé comme un système de traitement de l'information mais comme le siège de contradictions auxquelles il tente de donner sens. Et puis, la contribution d'encore un autre psychiatre fera boussole pour ce courant de la clinique du travail. François Tosquelles donne en effet à l'activité ses lettres de noblesse, faisant un pas de plus en la propulsant de la place d'objet d'étude à celle d'instrument clinique¹¹⁵. L'activité devient centrale. Son ergothérapie consiste alors à faire travailler les malades et les soignants ensemble en vue de soigner l'institution, pour préserver la possibilité d'accueillir l'initiative des malades.

Ainsi, aujourd'hui, pour les tenants de la clinique de l'activité, il s'agit, d'une certaine manière, de faire travailler leurs interlocuteurs pour « soigner » le travail. Et ils se proposent de le faire « par une activité dialogique sur le travail, par une activité sur l'activité, par une activité au carré »¹¹⁶ : un instrument de travail désormais baptisé « l'auto-confrontation croisée » - ce que nous ne déplierons pas là. Mais l'idée phare, ici, est qu'il faut restaurer la controverse professionnelle entre « connaisseurs ».¹¹⁷ « Instituer les conflits sur la qualité de l'activité »¹¹⁸ pour renouveler l'entreprise, comme le service public, « de bas en haut »¹¹⁹ ; c'est-à-dire depuis le bas vers le haut.

Comme en psychodynamique, le travail est considéré comme une activité humaine aux prises avec le réel. Sauf que le réel n'y est pas envisagé de la même façon.

En effet, quand pour Dejours « le réel a une réalité mais se caractérise par sa résistance à la description », pour ceux de la clinique de l'activité, « le possible fait partie du réel »¹²⁰, considéré comme à la base de l'idée de développement en psychologie.

J'ajouterai, depuis l'approche qui me concerne, qu'il est encore une autre façon d'envisager le réel, que je défendrai par la suite, comme l'impossible, -à imaginer, à dire etc.- qui pourrait

¹¹⁵ CLOT Y., *Clinique du travail et clinique de l'activité*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ CLÔT Y., LHUILIER D., *Agir en clinique du travail*, édition Erès, 2012.

¹¹⁸ CLÔT Y., *Le travail à cœur, pour en finir avec les risques psychosociaux*, éditions La Découverte, Paris, 2010.

¹¹⁹ Ibid.

¹²⁰ MOLINIER P., FLOTTES A., *Les approches en cliniques du travail*, [http://www.college-
risquespsychosociaux-travail.fr/site/Revue-Psychologie-clinique-francaise.pdf](http://www.college-risquespsychosociaux-travail.fr/site/Revue-Psychologie-clinique-francaise.pdf)

faire ici l'objet d'une belle controverse, pour ne pas dire le sujet tout entier d'un autre travail de recherche.

Ici, l'épistémologie convoquée est celle d'auteurs russes comme Vygotski¹²¹, dont Yves Clôt pointe qu'elle a en commun avec celle de Tosquelles de poser l'activité comme le moyen pour l'homme de métamorphoser le milieu avec d'autres pour pouvoir y vivre ; activité comme celle qui affranchit le sujet des dépendances de la situation concrète pour dérouter le contexte. L'activité comme spécifiquement humaine. L'activité comme ce qui participe du processus d'humanisation. Nous pensons alors à un concept central dans l'œuvre de Vygotski : la zone proximale de développement¹²². Zone qui ouvre à ce que le sujet peut voir et faire autrement, dès lors qu'il en débat avec d'autres. Ainsi, « l'homme est plein à chaque minute de possibles non réalisés » (Vygotski). La conception du réel en clinique de l'activité n'est pas loin : dans l'expérience de travail, le réel devient central - et non butée comme en psychodynamique - comme une « aire d'inconnu toujours déplacée, jamais résorbée »¹²³, garant de la possibilité même de la pensée et de la technique. S'il est à appréhender sous l'angle de l'échec, le réel du travail, comme ce qui est difficile à réaliser, à faire, ou à dire, est aussi l'occasion d'un développement : à cet endroit, l'activité se loge comme le trait d'union entre le sujet et le collectif et le travail comme un « exercice de liaison sociale avec le réel »¹²⁴. Dès lors que nous avons dit cela, la question de la reconnaissance en clinique de l'activité va se situer en fonction. C'est-à-dire qu'elle tient ici à la possibilité pour le sujet qui travaille de se reconnaître dans ce qu'il fait, de se reconnaître dans quelque chose à mettre en lien avec « la qualité du travail » ou le travail bien fait du point de vue de ceux qui le font. Il s'agit pour le sujet de faire quelque chose de son activité en l'inscrivant dans une histoire qui n'est pas seulement la sienne mais celle du « métier » qu'Yves Clôt élève au rang de concept. En clinique de l'activité, l'investissement du sujet au travail s'adresse ainsi à un quelque chose d'autre qui n'est pas seulement quelqu'un d'autre. À partir de là, travailler consiste non seulement à faire ce qui est à faire mais aussi à « éprouver les limites du métier lui-même

¹²¹ Ou encore Bahktine, Léontiev, Luria

¹²² “c'est la distance entre le niveau de développement actuel tel qu'on peut le déterminer à travers la façon dont l'enfant résout des problèmes seul et le niveau de développement potentiel tel qu'on peut le déterminer à travers la façon dont l'enfant résout des problèmes lorsqu'il est assisté par l'adulte ou collabore avec d'autres enfants plus avancés”

¹²³ LHUILIER D., *Cliniques du travail*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

¹²⁴ CLÔT Y., LHUILIER D., *Agir en clinique du travail*, édition Erès, 2012.

»¹²⁵. C'est ici que peut s'insinuer la controverse au sujet du travail bien fait. Par-là, comme dit précédemment, selon cette approche, l'activité dialogique sur le travail entre ceux qui le font, les disputes de métier, pourront renouveler le « pouvoir d'agir »¹²⁶ en donnant de la voix au collectif. Quand l'expérience de travail en échec se transforme par la possibilité d'autres expériences, c'est alors que l'activité empêchée se transforme en possible, pour un développement du rayon d'action du sujet, en lui et hors de lui. Soulignons que depuis la clinique de l'activité, la souffrance du sujet au travail s'origine dans « l'activité empêchée » - et non dans le résultat de l'activité réalisée.

Finalement, la clinique de l'activité propose davantage de créer du contexte pour vivre au travail afin qu'activité et santé soit synonymes. Et selon cette approche, les stratégies de défense repérées par la psychodynamique sont un obstacle « dans la mesure où elle sature et réduit le périmètre de ce qui peut être mis en discussion du travail réel. »¹²⁷

2. Quelques remarques depuis la clinique psychanalytique du sujet

2.1 Psychodynamique du travail vs psychanalyse

Étant donné que l'approche de mon choix est une clinique psychanalytique du sujet, sauf le respect que j'ai, bien sûr, pour une approche différente de la mienne et pour les travaux qui, en l'occurrence, se logent sous le nom de psychodynamique du travail, je souhaite ici faire quelques remarques afin de pouvoir ensuite faire un pas de côté.

D'un point de vue épistémologique, Christophe Dejours qui se réclame de la psychanalyse selon la métapsychologie et la théorie de la sexualité de Freud s'écarte, me semble-t-il, de quelques fondamentaux. Remarquons déjà seulement le fait que dans la pensée de Dejours, le travail repose sur une conception de la pulsion dont nous pensons qu'elle n'est plus celle de Freud. Elle a troqué sa qualité de représentance pour les habits de l'affect qui la ramène finalement dans le corps au rythme d'une dite pulsatilité : alternance comme diastole/systole d'un battement de cœur qui signe l'occlusion de la pulsation comme battement en éclipse de

¹²⁵ CLÔT Y. *Clinique du travail et clinique de l'activité*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

¹²⁶ CLÔT Y. *Clinique du travail et clinique de l'activité*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

¹²⁷ MOLINIER P., *Maux du travail : dégradation, recomposition ou illusion ?* avec LALLEMENT M., MARRY LORIOU C., M., GOLLAC M., MARICHALAR P., MARTIN E., Sociologie du travail, Elsevier Masson, 2010.

l'inconscient. Le passage du carburant au moteur prend le moyen pour la fin et il m'apparaît que l'indépendance de l'objet vis-à-vis de la pulsion - pour en rester au sens freudien- s'en trouve comme gelée. Dit autrement, selon Dejours, la pensée s'origine d'un état affectif du corps, au sens d'une connaissance immédiate et certaine que le moi conquiert lors de la production d'un effort voulu. La pulsion s'en trouve réduite à un dit process progressif ou de développement, qui déstabilise le moi, l'incitant sans cesse à des remaniements ; bref elle est ramenée au corps organique et à sa maturation. Le but s'est dissous dans l'excitation et l'objet a, ne peut advenir. Quand pour Freud et Lacan, il y faut une demande qui implique le langage pour initier la pulsion, Dejours fait fi de l'Autre.

Le but de la pulsion comme capacité de travail reste le même : l'accroissement de la subjectivité. Où le travail de la pulsion comme pouvoir d'élaboration en puissance est alors une fin en soi. Le moi doit grandir dans un mouvement qui s'auto-engendre et pour une émancipation qui est l'accroissement même.

Dans cette logique, et alors que l'anthropologie freudienne se trouve dans Totem et tabou comme la seule origine qui tienne, me semble-t-il, du point de vue de la psychanalyse, Dejours déroule une ontologie du sujet à partir d'un dit « corps pensant », né du pouvoir de l'enfant à se sentir cause de ce qu'il est. Or, toujours du point de vue de la psychanalyse, considérant que l'Autre était là avant, le sujet est assujéti d'emblée à l'ordre tiers du symbolique, et ce, comme Freud le souligne, dès lors que la mère répond aux cris de l'enfant. Désormais la frustration de ce dernier signe l'existence d'une substance jouissante en défaut : l'objet perdu de Freud. Et c'est ce trou constitué par l'être de jouissance du sujet que Freud épingle comme refoulement originaire - et non les résidus d'une certaine traduction¹²⁸ - ce qui, nous le verrons plus loin, ne sera pas sans effet sur le lien social. Ainsi, quand la deuxième topique freudienne et le surmoi, impératif de jouissance, fondent le sujet comme sujet divisé ; quand ce sujet n'est pas divisé en raison d'un défaut ou d'une affection contingente, Christophe Dejours, lui, prend parti pour une instance : le moi. Puis finalement il conclut : le sujet est double¹²⁹ (clivage entre pulsion et pensée). Et cette duplicité première par rapport à soi-même serait le problème fondamental légué par ce parcours entre sexualité et travail. Un problème qu'il désigne sous le nom d'akrasia c'est-à-dire une faiblesse de la volonté motivée par la commodité, dont l'instrument est une paresse de la pensée qui la précède et qui amène

¹²⁸ DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Editions Payot et Rivages, 2009.

¹²⁹ Ibid.

le sujet, en particulier dans sa vie professionnelle, à faire l'inverse de ce que lui dicte son sens moral - ce qui peut l'amener au pire, la collaboration - voire qui pourrait bien être au principe de la « banalité du mal » chez tout être humain. C'est ainsi qu'il s'agit pour le clinicien du travail, d'admettre comme un point de départ le clivage akrasique, pour aborder la question de la centralité politique du travail, c'est-à-dire de sa puissance de transformation individuelle et collective, - au sens où le travail permet de conjurer les faiblesses de la volonté, donc. Je comprends que Christophe Dejours a résolu ce qu'il nomme la double centralité de la sexualité et du travail, dans un collapsus où finalement le travail occupe toute la scène. Ce à quoi nous ne pouvons consentir.

L'épistémologie de la clinique de l'activité, dont Yves Clôt est la figure de proue, ne s'appuie pas sur la psychanalyse. Comme nous l'avons vu, elle se réfère à une psychologie sociale du travail et du développement. Par ailleurs, il semble que la clinique de l'activité prenne ses distances avec la psychodynamique et en particulier concernant le positionnement de Dejours¹³⁰ qui, de suggérer une hiérarchisation des sujets au travail en lâche/courageux, ordinaires/exceptionnels, nous mène tout naturellement à la « proposition que la transformation sociale dépend maintenant avant tout des directions d'entreprise, des scientifiques, des documentaristes », etc. De façon congruente avec une représentation des masses abruties dans la « servitude volontaire », et la « banalisation du mal », C. Dejours invite explicitement à se détourner de l'analyse de la souffrance des subalternes pour analyser celle des dirigeants et contribuer ainsi à réduire leur déni de réalité (Dejours 2009), ce qui place l'action politique du côté des élites¹³¹ ». Les préoccupations semblent s'éloigner.

2.2 La question de la « centralité » du travail

Dans un article de la revue *Travailler* du CNAM, Emmanuel Renaud, montre comment John Dewey¹³² « attribue au travail un rôle de paradigme, une centralité psychologique et sociale, et pointe son rôle déterminant et ses enjeux décisifs sur les différents plans de l'anthropologie philosophique, de la théorie de l'action, de la psychologie et de la théorie sociale. » Martine

¹³⁰ « On ne peut pas en appeler à la résistance, répond C. Dejours à D. Lhuilier, dans un entretien sur ce thème. Elle ne peut être le fait d'individus ordinaires. Ceux-là suivent. On ne peut pas construire une philosophie politique sans savoir que les êtres humains sont fragiles et donc ne sont pas portés à la résistance. La lâcheté, l'opportunisme, c'est la condition humaine habituelle. » (Lhuilier, 2009, p231, cité par Y.Clôt, 2010, p161).

¹³¹ MOLINIER P., *Maux du travail: dégradation, recomposition ou illusion ?* avec LALLEMENT M., MARRY C., LORIOU M., GOLLAC M., MARICHALAR P., MARTIN E., Sociologie du travail, Elsevier Masson, 2010.

¹³² Philosophe américain majeur du courant pragmatiste (1859-1952).

Verlhac¹³³, à son tour, après une revue bibliographique en sociologie et en clinique (pour son ouvrage « pour une philosophie du travail », 2012) alimente le parti pris d'une « anthropologie à même de défendre l'idée d'une centralité du travail ». Une centralité qui veut dire que le travail est inhérent à la condition humaine, voire qu'il est l'essence de l'homme. Le travail, affirme Martine Verlhac, « est condition ontologique d'accomplissement humain ». Selon cet auteur, le travail aurait donc à voir avec l'être ; avec le plus intime de l'humain, avec ce qui le définit, en substance, dans sa nature même. Dans la même veine, Valérie Tarrou¹³⁴ insiste sur « la centralité du travail comme une clé incontournable pour comprendre la souffrance au travail », au sens de « la participation essentielle du travail dans notre construction identitaire » comme « processus qui se prolonge tout au long de l'existence. » Je comprends ici, que le travail serait la condition nécessaire au bon déroulement d'une évolution de l'humain au cours de sa vie afin de se trouver soi-même.

Et finalement, comme je l'avais en introduction de cette deuxième partie, lesdites approches cliniques¹³⁵, dont la psychodynamique du travail et la clinique de l'activité, s'accordent en effet à considérer que le travail humanise le monde et produit les sujets que nous devenons. Dans ce droit-fil, Christophe Dejours à la fois fait le constat « qu'on ne peut pas être pour ou contre la centralité du travail » puisqu' « elle a été hissée par la modernité elle-même, à cette place déterminante » et en fait un élément central de sa théorie.

Il est vrai, comme Dejours le formule, que la notion de centralité du travail a d'abord été introduite par des sociologues engagés dans l'analyse des rapports sociaux. Mais à bien y regarder je découvre, avec Dominique Méda, que deux courants de cette sociologie¹³⁶ rivalisent. Tout d'abord le courant essentialiste dont le philosophe Yves Schwartz, l'un des « chefs de file », considère « qu'une libération par le travail » est possible. Et ce, au sens où le travail serait « cette activité rencontrée depuis des temps immémoriaux et sous toutes les latitudes¹³⁷ ». Au sens où il est l'humaine condition même, à laquelle non seulement on ne se dérobe pas mais qui ne peut que « s'améliorer à la faveur des changements positifs autorisés par la révolution informationnelle ». ¹³⁸ S'il remet en cause la dimension quantitative pseudo

¹³³ Agrégée de philosophie.

¹³⁴ Psychanalyste et psychologue du travail.

¹³⁵ La psychopathologie du travail, la psychodynamique du travail, la clinique de l'activité, la psychologie sociale clinique du travail

¹³⁶ GOLLAIN F., *Une critique du travail, entre écologie et socialisme*, Ed. La découverte, Paris, 2000, p 109.

¹³⁷ Op. cit., p 115.

¹³⁸ Op. cit., p 115.

scientifique qui a investi les processus productifs, « au nom d'une essence du travail comme lieu d'inventivité et de créativité », il prône en revanche que « toute forme d'activité, en toutes circonstances (travail compris donc - nous ajoutons) requiert toujours des variables à gérer, dans des situations historiques toujours en partie singulières, donc des choix à faire, des arbitrages-parfois à peine conscients ¹³⁹ ». Il s'inspire ici -tout comme Yves Clôt d'ailleurs – de Georges Canguilhem pour qui l'on « ne peut dire où commence le travail et où il finit, parce que toute activité comporte quelque chose qui est de l'ordre d'une confrontation avec un milieu (...) » ¹⁴⁰.

Faisant un pas de côté, je relève ici une dissolution extrême du concept de travail dans celui d'activité, laquelle, si elle consiste dans la négociation perpétuelle de l'homme avec son milieu, élargit par là même le travail à presque tous les moments de l'existence humaine et décroïssonne, *in petto*, les formes de rationalités techno-scientifiques qui lui sont appliquées. Lesquelles pourraient alors venir essaimer dans la sphère domestique ou celle des loisirs ? C'est pourtant sous cette approche essentialiste du travail que se logent la psychodynamique et la clinique de l'activité.

Pour ma part, partant ici de la sociologie, j'aurai plutôt une pente à suivre le cheminement théorique des tenants du courant historiciste. Ces derniers ont choisi d'opposer à l'essentialisme, l'appréciation « des discontinuités de l'histoire et de la géographie des activités humaines et de proposer une définition restrictive (...) du concept de travail en l'appréhendant dans son sens moderne ¹⁴¹ ».

À la façon d'Hanna Arendt dans « Condition de l'homme moderne ¹⁴² » est avancé l'argument que la notion de travail est une notion moderne qui émerge avec le capitalisme industriel. Que la naissance du travail tel que nous le connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire généralisé, signe une rupture avec le temps où « l'essentiel des besoins étaient couverts par l'autoproduction dans le cadre de la communauté domestique et villageoises à travers une diversité d'activités (de subsistance) qui n'étaient ni évaluées, ni échangées » ¹⁴³. C'est lorsque la production et la consommation marchande gagnent du terrain que le “travail” réalisé dans l'espace public s'offre comme une prestation mesurable via la valeur d'échange et acquiert sa qualité de

¹³⁹ Op. cit., p 116.

¹⁴⁰ Op. cit., p116.

¹⁴¹ Op. cit., p117.

¹⁴² ARENDT Hanna, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p 37 ou 147.

¹⁴³ GOLLAIN F., *Une critique du travail, entre écologie et socialisme*, Ed. La découverte, Paris, 2000, p 111.

travail abstrait – au sens de Marx. La séparation des producteurs de leurs moyens de production autorise alors « l'accumulation primitive (la production d'un excédent nécessaire à la reproduction élargie des moyens de production) » qui ouvre sur le mode de production industriel.

Cette approche sociologique historiciste m'intéresse pour au moins deux raisons. D'une part, parce que considérer que le travail tel que nous le connaissons est une invention de la modernité (ce que nous raconte l'Histoire, aussi succinctement que nous la déroulâmes en première partie) et donc une construction sociale, nous permet de repérer, voire de dater, le caractère inédit de la suggestion d'un monde de savoirs sans corps et sans sujets pour « une langue métallique »¹⁴⁴, dont nous sommes les témoins à vif (nous y reviendrons). Ce que l'approche essentialiste ne permet pas d'apprécier. D'autre part, car de poser que le vivre ensemble a à voir avec ce que ses agents en font (l'histoire des luttes ouvrières, encore), l'approche historiciste rend possible d'envisager un lien social où le travail ne serait pas le structurant fondamental. Elle opère la possibilité d'un souffle, d'une respiration.

« Ce choix méthodologique renvoie directement au choix théorique et politique du modèle dichotomique gorzien : le travail de la modernité est marqué par une hétéronomie irréductible et partant, toute autonomie dans le travail ne saurait être confondue avec une autonomie existentielle. La critique du travail se définit dès lors comme défense de l'autonomie, c'est-à-dire comme extension du champ des activités non soumises à la rationalité marchande. »

À vrai dire, le modèle grec n'est pas loin, qui prend ses distances avec l'asservissement à la nécessité du domaine du travail, pour préserver le domaine politique et de la parole. La question n'étant pas ici de ne pas observer le lien social profondément inégalitaire sur lequel il était fondé mais de souligner avec les historicistes que ce modèle nous amène à penser une aspiration fondamentale de l'Homme : l'autonomie. Si l'autonomie n'est pas un concept de la psychanalyse, pour autant elle m'importe absolument, car dans le champ qui est le nôtre, elle m'évoque tout d'abord ce qui relève de la séparation comme la deuxième opération d'effectuation du sujet¹⁴⁵ (la première étant l'aliénation à l'Autre) et qui implique que l'Autre manque. Elle m'évoque ensuite ce qui, à l'endroit du lien social ou du discours selon Lacan, se révèle comme objection à être l'objet de la jouissance de l'Autre, se révèle du côté de

¹⁴⁴ EYGUESIER P., *Psychanalyse négative*, Edition La lenteur, 2015, p 161.

¹⁴⁵ Pour que le sujet puisse se représenter dans sa parole, il faut qu'il ait un corps pour parler. L'organisme ne serait être forclos. « C'est à son introduction que va répondre l'introduction des deux opérations de causation du sujet qui articulent sa détermination signifiante et la réponse du sujet en tant que réponse de jouissance », (ASKOFARE S., 2013)

l'insubordination : le symptôme¹⁴⁶ et son sujet. Ce sujet advient à partir de la détermination du vivant par le langage et la parole. Et aussi bien chez Freud que chez Lacan, la notion de sujet vient à contre-courant de l'individu (qui n'est pas divisé). Ainsi, le sujet renvoie toujours à un autre : c'est un être de relation.

Freud, l'avait noté : "l'essence" de l'homme est sociale. Aussi, depuis le champ de la psychanalyse, je dirai que le travail est un enjeu pour le sujet dans le sens où dans la rencontre de chaque autre, le névrosé rencontre l'Autre. Et dans le travail salarié, du fait de la structure hiérarchisée du lien social, l'Autre consiste et s'incarne : dans le patron, le chef de service ou d'atelier. Le temps long passé au travail est aussi un fait primordial, qui s'incarne encore dans le collègue que l'on voit de longues heures par jour et parfois pendant toute une vie. Disons alors, pour ce dont je souhaite me saisir, qu'il s'agit moins là de centralité ou pas du travail, que de centralité du rapport à l'Autre, diffracté dans les autres de la rencontre. Que le sujet est déterminé par autre chose que par son appartenance de classe et son rapport au travail.

Gageons que plus les gens investissent le travail, plus ils y passeront de temps (un plein temps ronge nos jours), et plus ce qui se joue de ce rapport à l'Autre sera prégnant, parce que l'institutionnalisation hiérarchique, le voisinage obligé, font des rapports sociaux de travail des liens consistants. Mais la structure institutionnelle telle que nous la connaissons, celle qui configure le monde du travail – avec sa hiérarchie, sa répartition des places, les liens rendus nécessaires avec les collègues, la tension inhérente à la vie collective – suffit-elle à expliquer la souffrance au travail, telle qu'elle se présente depuis deux décennies ? Je ne le pense pas, et c'est d'ailleurs pourquoi il me semble que la clinique du travail ou les approches par l'activité ne permettent ni de rendre compte de la spécificité du lien social professionnel, ni de la souffrance spécifique au monde du travail – et ni (a fortiori) des diverses expressions que prend le malaise propre à l'un et l'autre tels qu'ils se présentent et varient selon les époques et le type d'institutions où ils se matérialisent. Mon abord, dès lors, sera tout autre.

J'envisagerai le travail comme l'une des modalités du lien social, sensible aux discours et aux idéologies de son temps, de façon à soulever deux questions, qui serviront de fil d'Ariane pour la suite de ma recherche : quels changements ont affecté le monde du travail durant le dernier siècle et surtout depuis les cinquante dernières années ? Et quelles furent les causes ou les raisons assignables de ces changements ?

¹⁴⁶ Car qu'il se loge sous le signifiant "malade" ou "hors-la-loi", le symptôme est une dissidence.

Je défendrai une idée qui articule malaise, rationalité et management, dont je déploierai les ramifications, à savoir que c'est la rationalité à l'œuvre dans l'application des modes de management contemporains qui favorise l'apparition de formes inédites de « souffrances au travail » susceptibles de se répercuter sur la « santé mentale » des travailleurs, voire sur le mode d'être au monde de chacun d'eux, au travail y compris, donc. Reste à savoir en quoi consiste cette rationalité, comment elle s'est imposée aux salariés et en quoi elle se fait déstructurante du lien social de l'époque : c'est ce que je tenterai d'articuler plus loin dans une partie consacrée au dépliage de la problématique de ce travail de recherche.

Mais pour l'instant, depuis la clinique psychanalytique du sujet, donnons-nous les outils conceptuels qui soutiendront le cheminement à venir.

II. LIEN SOCIAL, SUJET, DISCOURS

1. Dénaturé

Dans le champ de la psychanalyse, le fait que l'homme soit amené à s'interroger sur le sens que prend tout ce qui le touche, nous conduit à nous pencher non seulement sur la nature de la parole qui le fait vibrer mais aussi sur le rapport particulier qu'il entretient avec elle. Ainsi, il nous faut partir d'un peu loin pour s'expliquer. À considérer d'abord les choses depuis la biocénose (société animale) où il fait son entrée, non seulement le petit d'homme est un grand prématuré qui nécessite une présence accrue de l'autre pour le protéger mais en plus, un conflit avec la communauté animale le caractérise : sa reproduction n'est plus en phase avec son instinct. « Il a perdu l'œstrus¹⁴⁷ » (chaleur /rut) et cette dérégulation biologique stipule qu'il peut, en théorie, désormais copuler partout, avec n'importe quel partenaire, n'importe quand, voire n'importe comment. L'anthropologue Maurice Godelier parle de « sexualité dénaturée » et de « commerce sexuel généralisé », lequel menace à la fois l'existence d'une organisation sociale préalable et celle des individus qui la composent. Dès lors, cet

¹⁴⁷ SAURET M.J., *La psychologie clinique, histoire et discours. De l'intérêt de la psychanalyse*, Presses universitaires du Mirail, 2002.

élargissement des possibles de son exercice sexuel a imposé à l'homme d'intervenir, lui, sur sa sexualité, « afin de préserver la société qu'il n'avait pas inventée au sens de la biocénose mais qui va s'en trouver transformée.¹⁴⁸ » Précisons l'importance du pas qui se joue là : à ce moment-ci, il n'est plus d'évolutionnisme qui tienne. Le temps n'est plus celui de l'emboîtement chronologique mais celui de l'après-coup : « il est humain celui qui intervient sur le sexuel¹⁴⁹. » Celui qui, par son acte, subvertit le biologique qui le déterminait. Mais donnons-nous des billes pour le penser.

2. Totem et tabou¹⁵⁰

Avec *Totem et tabou*, Freud forge un mythe dit scientifique, parce qu'il opère une articulation des éléments en présence, sans laquelle « l'apparolage¹⁵¹ » de l'humain reste impensable.

Donnons-nous donc les instruments de la fiction en question : il faut imaginer une horde primitive sur le modèle de la biocénose des loups, soumise à un vieux mâle puissant, qui se réserve la jouissance de toutes les femelles du groupe et qui, pour ce faire, chasse, châtie ou tue ceux qui, au fur et à mesure qu'ils approchent de la maturité sexuelle, pourraient lui faire concurrence. Jusqu'au jour où, dans cette société réglée par la satisfaction des exigences biologiques, le moment vient où les jeunes mâles exclus se réunissent et refroidissent le vieux chef en vue de jouir à leur tour des femelles. À ceci près que le mythe nous dit que d'avoir fait l'expérience des effets pacifiant de l'alliance, ils décident de la préserver. En conséquence de quoi, pour sauver le pacte, ils renoncent à la jouissance des femelles du « père » : prohibition de l'inceste. Le sexe est donc disqualifié par cette première mouture du lien social dès lors réglé ou organisé à partir d'un interdit. Les mâles prélèvent ensuite un trait sur le cadavre du vieux, de la bête, et l'érigent en totem, en signifiant idéal à la mémoire de celui qui les réunit parce qu'ils l'ont tué. Ce trait, comme le Nom du Père mort, leur permet désormais de se compter, de se nommer¹⁵² comme fils du totem et même de se reconnaître frères. En cela, le signifiant de la paternité, le Nom du Père, devient celui qui témoigne du saut de l'animalité à la culture.

¹⁴⁸ Op. cit.

¹⁴⁹ Op. cit.

¹⁵⁰ Dont Levi Strauss dira qu'il est le dernier mythe de notre civilisation.

¹⁵¹ Le consentement au langage.

¹⁵² Le totem est un signifiant venant désigner un groupe comme le nom désigne l'appartenance à une famille.

Quand bien même nous ignorons d'où il sort, nous pouvons d'ores et déjà dire qu'il n'y a donc pas de société humaine, degrés 1 de la culture et de la civilisation, sans signifiant qui ait l'allure d'un « non à la jouissance. »

D'une certaine façon, on peut dire que cette société marquée du signifiant, vient contenir la dérégulation biologique induite par la perte de l'œstrus. Mais à la fois, elle se fait celle qui réprime la sexualité humaine. Aussi, relevons qu'il semble bien que le signifiant lui-même ait à voir avec le désordre organique causé quand il plie l'exercice de la sexualité aux lois de la parole et du langage.

Insistons : l'émancipation du déterminisme naturel implique que l'homme se positionne d'un point de vue éthique en écho à cette « liberté ». Car non seulement cet affranchissement n'implique pas qu'il se débarrasse de son organisme mais il le met dans l'embarras de savoir ce qu'il doit en faire et du sens de ses actes.

On peut ici, pour un aspect, prendre appui sur l'apport de Lévi-Strauss quand du fait de l'interdit de jouissance, les fils et filles de la nouvelle alliance sont contraints d'aller chercher un partenaire « au-delà de la frontière symbolique sur laquelle veille le père mort¹⁵³ » : s'installent alors des relations de filiation avec les produits de l'alliance, lesquels, entre eux, se découvrent des liens. Une éthique devient alors nécessaire qui consiste à garder la mémoire d'avec qui chacun est en droit de s'allier. Et cette mémoire n'obéit pas aux règles psychophysiologiques de la mémoire. Elle est structurée par le langage, « qui impose sa marque et délimite la place de chaque individu : elle lui constitue une mémoire symbolique et non instinctuelle.¹⁵⁴ »

À noter qu'avec le structuralisme nous assistons en linguistique à une désubstantialisation du langage : le mot ne veut plus rien dire en lui-même, il n'a aucun sens en soi, il n'a aucun rapport direct avec le réel. Il s'agit du langage humain distinct de la communication animale : l'animal use de signes, « bi-univoques avec une signification, le x désigné », alors que le langage humain est articulé, ce qui veut dire qu'il représente la chose désignée en son absence. Le salarié qui se vante « d'être un lion » dans ce monde orchestré par la concurrence use de propriétés du langage pour se faire représenter dans son message : c'est bien parce que le signifiant « lion » est disjoint de tout lien concret, qu'il peut s'en vanter !

¹⁵³ SAURET M.J., *Psychanalyse et politique, Huit questions de la psychanalyse au politique*, Presse universitaire du Mirail, 2000.

¹⁵⁴ SAURET M.J., *La psychologie clinique, histoire et discours ; De l'intérêt de la psychanalyse*, Presse universitaire du Mirail, 2002.

Grâce aux mêmes propriétés du langage, il peut mentir aussi...

Mais reprenons : l'érection du Nom du Père à partir de l'acte de son meurtre commémore le passage de l'animalité à la culture. L'acte, vilipendé, est refoulé, mais subsiste le totem. Nous pouvons alors dire qu'il n'y a d'humain qu'assorti au signifiant, qu'assorti à ce premier « non à la jouissance ». Ou encore, qu'il est un exilé dès qu'il parle, un exclu de la nature pour « un habitat langagier ».

Enfin, la dévoration de celui qui est érigé en père dans l'après coup de sa mort commémore ce passage de la nature à la culture, – commémore en fin de compte la répression de l'agressivité fraternelle –, soulignant que désormais il y a eu incorporation de ce signifiant du Nom du Père. C'est-à-dire que chacun a à sa charge d'y faire avec l'interdit, avec la Loi. C'est-à-dire encore que le droit vient remplacer la « barbarie ».

L'échange des femmes (l'exogamie) comme la réglementation qui scelle la nouvelle alliance entre les frères, les fait égaux non plus devant l'interdit de jouissance imposé par le père omnipotent mais devant la Loi instituant la régulation même de leur jouissance singulière...laquelle autorise le désir.

Quelque chose est perdu par chacun des fils par rapport au père originaire : la jouissance toute, sans retenue, sans interdit. Pour autant, nous pouvons dire que de l'épinglage de chacun des membres de la horde par le signifiant qui le fait humain, découle du même coup la définition du lien social au sens où, on le voit bien, c'est l'institution du signifiant, c'est le langage, qui fait tenir les hommes ensemble.

Et « le mythe est ainsi fait qu'il pose que le lien social est antinomique de la jouissance¹⁵⁵. » C'est le « malaise dans la civilisation » repéré par Freud : le renoncement pulsionnel.

Au fondement de la civilisation, le meurtre : l'humain s'avance parricide, d'où son incurable culpabilité. Du fait de se mettre à parler, la mère et la sœur lui sont interdites : donc finalement, dès qu'il l'ouvre, il manque. Et l'exogamie ne lui propose qu'un substitut de la jouissance à laquelle il a dû renoncer pour s'humaniser. Il y a eu sacrifice d'une part de jouissance.

Ceci étant dit, la culpabilité aidant (celle qui signe le retour de l'amour après l'acte du meurtre), le pas civilisateur se lit quand les frères concluent un pacte, une forme de contrat social qui, on l'a vu, vient réguler la jouissance de chacun mais qui, par surcroît, a pour effet de laisser la place du père jouisseur, vide... puisqu'aucun frère ne l'occupe : « Il y a une place qu'aucun n'est en droit d'occuper », et c'est fondamental.

¹⁵⁵ Op. cit.

À la fois le signifiant du Nom du Père agit pour chacun, dans l'inconscient, et la fonction paternelle repose sur une absence, celle du père mort.

« Cette absence a laissé son empreinte dans le langage lui-même.¹⁵⁶ » C'est-à-dire qu'à partir du moment où il consent à parler, le sujet fait l'expérience que dans le langage, il n'y est que représenté.

« Entre les choses, les autres, bref, entre les expériences faites du réel et le sujet, subsiste un vide.¹⁵⁷ »

Du fait de parler, l'organisme est laissé au réel ; et par réel nous désignons ce qui résiste à toute symbolisation.

En conséquence, pour tout un chacun, l'être du sujet se pointe comme une question formulée par celui qui parle : que suis-je ? L'humain éprouve alors que le signifiant est incapable de saisir l'être qui le concerne. Dans le langage, le réel de ce qu'il est n'y est pas. Il fait l'épreuve qu'il manque : il découvre qu'un savoir est indisponible (refoulement originaire). De là vient le désir. Lequel va se situer en fonction de la façon dont chacun va y faire avec ce savoir indisponible.

Le sujet va donc se situer en fonction d'un certain rapport au savoir : cela veut dire qu'ici on peut vouloir une réponse définitive, ou bien passer sa vie à la construire... la réponse. C'est pour cette raison même qu'il n'y a pas de sujet qui ne doive pas mettre sa vie en récit. Récit qui puise ses signifiants dans un lien social d'époque, mais surtout dans la structure. Ainsi, ce que Freud nomma « le roman familial du névrosé » sexualise-t-il le rapport à l'autre en s'appuyant sur le complexe d'Œdipe, en faisant dériver de multiples scénarii de cet amour incestueux aussi fondamental qu'interdit. Le sujet s'y met en scène, met en scène ses parents, qui prendront, avec le temps, les figures d'autres de la rencontre pour autant qu'ils consistent aux yeux du sujet. Ce qui fait que les rapports du sujet à ses congénères sont toujours gâtés de l'ombre portée de ses rapports aux Autres fondamentaux. Ces rapports sont sexuels, c'est-à-dire fait de désirs, de sentiments, d'interdits, de quelque chose qui se répète d'une relation à l'autre, où le sujet dans son intimité est toujours impliqué. De cette répétition, pas toujours du côté du plaisir, la psychanalyse a déduit la jouissance. La jouissance, échappant à toute régulation sociale, perfore tout lien, elle est un point inaliénable pour tout un chacun. En ce sens nous sommes tous des êtres pathologiques et la vie a toujours quelque chose de tragique, puisque le pire, soit les désirs interdits, ceux qu'il ne faudrait pas, insistent, via nos rêveries,

¹⁵⁶ MACARY-GARIPUY P., *La structure et son au-delà*, PY047, Clinique et champs connexes.

¹⁵⁷ Op. cit.

mais aussi se mettent en acte dans nos rapports quotidiens aux autres¹⁵⁸. C'est pour cela que Freud parla, au-delà de toute forme de lien social, d'un malaise inhérent à la civilisation, causé par une jouissance sauvage, porté par tout sujet. Et c'est en cela que la civilisation, via ses institutions, doit nous protéger les uns des autres, et doit sans doute porter des idéaux allant dans le sens de lier les sujets plutôt que de les mettre en concurrence, les faire se dresser les uns contre les autres, ce qu'ils sont prompts à faire, portés par leur jouissance.

Dans tous les cas, le mythe de *Totem et tabou* a le mérite de nous faire toucher du doigt la déperdition de jouissance qui est au fondement, pour tout homme, de son entrée dans la culture.

Ce qui nous reste, c'est le sens.

Et le sens que le sujet va produire, il va le partager avec d'autres : ce qu'il fait d'entrée puisque, le mythe nous le dit, il ne s'humanise pas tout seul.

Pour pallier à son manque à être, il va s'inscrire dans le lien et son histoire : d'abord dans la famille qu'il a imaginée et créée, poussé par son désir, au sein de laquelle le Nom du Père et l'interdit qu'il transporte, se transmet via l'Œdipe et le complexe de castration, de génération en génération.

Et puis plus largement, il s'inscrit dans une généalogie qui s'origine à partir du père mort, depuis une place vide. Du trait de l'idéal prélevé sur le père mort et incorporé lors du banquet cannibalique, du trait de l'identification primordiale, de la présentification de l'absence, de là se constitue la temporalité. Quand « le zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique, alors nous comprenons ce que veut dire le meurtre du père¹⁵⁹ ».

C'est-à-dire que la vérité du sujet ne peut se dire que de façon mythique. Et à considérer que la fonction paternelle¹⁶⁰ est l'instrument qui naît du passage entre l'animal et le signifiant, nous pouvons soutenir que le mythe est ce qui vient relier les dimensions dont l'humain est fabriqué : à savoir l'organisme, qui appartient au réel (car il est hors symbolique voire hors sens-là encore le mythe nous le dit bien-), le symbolique, c'est-à-dire le langage, et l'imaginaire, qui a notamment à voir avec le corps (celui que le langage nous donne, à

¹⁵⁸ C'est aussi pour cela qu'il n'y a pas de communication : on ne se comprend pas, puisque chacun poursuivant sa voie de jouissance, on ne s'atteint pas.

¹⁵⁹ ALCOULOMBRE C. *De l'incidence du discours analytique sur les impasses du monde actuel*, séminaire 1998-1999, Espaces Lacan.

¹⁶⁰ Ce que Freud déploie magistralement dans cette histoire, c'est comment l'instance du père fonctionne dans l'inconscient. ...Qu'est-ce qu'un père ?

différencier du vivant, monde des organes, qui demeure à son réel, et qui ne participe pas à ce que nous nommons corps : par exemple, les battements de notre cœur – encore que nous savons son emballement sous le coup de l’amour ou de l’angoisse –, le fonctionnement de notre foie, de notre pancréas¹⁶¹).

Mais si la généalogie offre à l’humain la possibilité de s’inscrire dans l’ordre des générations et à une place distincte de ses semblables, il ne s’y réduit pas : « il n’a de cesse de chercher et de mettre en œuvre le pouvoir de symbolisation dans tous les registres possibles : artisanat et techniques, travail, art et soin, religion et science, philosophie et politique¹⁶² » etc., ce qui raconte la civilisation comme la construction langagière qu’elle est au fond.

Le langage n’a-t-il pas « creusé un vide – dans le réel – à l’instar du potier qui façonne son vase à partir d’un vide central¹⁶³ ? » Et la mise en œuvre du pouvoir de symbolisation de l’homme ne vient-elle pas en place de la terre du vase qui va border ce vide... et lui donner un sens ?

« Notre perplexité vient de ce que les modes de connaissances applicables aux objets pourvus de qualité « naturelle », y compris nous-mêmes dans la mesure restreinte où nous sommes des spécimens de l’espèce la plus évoluée de la vie organique, ne nous servent plus à rien lorsque nous posons la question : et qui sommes-nous ?¹⁶⁴ »

3. Le sujet-trou

¹⁶¹ Nous ne parlons pas des fonctions : la marche, la respiration, la digestion etc... car elles peuvent très facilement être perturbées par nos états d’âmes inconscients, comme nous le dit toute l’histoire de la psychiatrie et la clinique quotidienne.

¹⁶² SAURET M.J., COMBRES L., ROSSI-NEVES P., ZAPATA-REINERT L., AKOFARE S., MACARY-GARIPUY P., *La contribution de la psychanalyse à l’analyse du monde contemporain*, Nouvelle revue de psychosociologie, Eres, 2015/2 n°20, p 43 à 56.

¹⁶³ MACARY-GARIPUY P., *La structure et son au-delà*, PY047, Clinique et champs connexes.

¹⁶⁴ ARENDT H., *Condition de l’homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983.

Ainsi, la psychanalyse nous l'apprend et je l'emprunte à Marie Jean Sauret, « le sujet, c'est ce qui parle dans l'humain¹⁶⁵ », lequel, dès qu'il se met à parler éprouve que dans le langage la réponse à ce qu'il est, justement, n'y est pas. Il parle et de parler, il manque d'être. Ce manque se réserve comme une énigme, un trou dans le savoir, un réel ou encore une perte qui cause son désir. Cette perte d'être, le pousse à s'adresser à un autre auquel il suppose un savoir, en vue d'en récupérer quelque chose. Il demande son être perdu à parler à l'Autre...du coup, il est impossible d'envisager la structure du sujet indépendamment du lien social.

Car on peut dire que dès qu'il l'ouvre, le signifiant, S1, représente le sujet, lequel appelle nécessairement un autre signifiant, S2, (le savoir, – qui commence au deuxième signifiant), pour signifier ce que le premier reste impuissant à signifier s'il reste isolé. (puisque « le signifiant seul ne signifie rien »). Le sujet se révèle alors être l'effet de l'articulation du signifiant maître, S1, qui le représente, au savoir (S2). Ce qui vient d'ailleurs confirmer que le premier signifiant (S1) échoue à faire passer complètement son être de sujet au savoir. C'est ainsi que « le sujet surgit comme divisé, de l'intervention de S1 sur S2, avec une perte¹⁶⁶ », que Lacan écrit petit “a” dans le séminaire 17, pour désigner ce qui du sujet ne se laisse pas attraper par le signifiant (ce qui met l'Autre en échec) et qu'il qualifie de jouissance. La jouissance comme une substance négative, (négative parce qu'il est impossible qu'elle ne manque pas) dont le sujet rencontre le défaut, dès qu'il parle. C'est le défaut du langage à absorber totalement le réel du sujet dans la représentation langagière. La vérité de ce qu'il est, lui échappe.

Il n'y a donc pas de sujet de la parole sans le langage et sa structure.

En conséquence, tout sujet - qui consent à parler- se présente avec un rapport à la chaîne signifiante (S1->S2) qui définit sa structure, de sorte que si les sujets tiennent ensemble dans un même lien social, c'est parce que le signifiant qui représente chacun d'eux s'articule au savoir. Mais si les sujets tiennent ensemble d'abord parce que les signifiants s'articulent, il n'y a pas de lien social sans sujet.

En bref, d'une certaine façon, le lien social c'est le rapport du sujet au lien social. Lequel se fonde sur un renoncement à la jouissance.

3.1. Le sujet et son symptôme

¹⁶⁵ Sans le réduire à l'acte de parole. Et d'ailleurs il faut bien qu'il s'incarne pour parler.

¹⁶⁶ SAURET M.J, Colloque d'ouverture du master psychanalyse, philosophie et économie politique du sujet : *De l'individu au sujet politique*, Toulouse, juin 2016.

Le symptôme, au sens lacanien du terme, est une réponse du sujet au trauma du réel : c'est-à-dire qu'il se loge là où le trauma, inéluctable, « met en échec la fonction de nouage du symbolique. »¹⁶⁷ J'y reviens encore, la vérité de ce qu'est le sujet, lui échappe. Il est divisé entre savoir et vérité, laquelle ne lui est pas directement accessible - sous peine de se trouver transparent à lui-même.

Aussi, quand le langage médical (ou la psychologie) cantonne le trauma et sa cohorte de symptômes aux signes de l'effraction commise qu'il faut éradiquer, le symptôme, en psychanalyse, (d'une certaine façon dépouillé de sa face pathologique) n'est pas ramené à la maladie proprement dite : la maladie est le désordre issu du conflit psychique ; le symptôme, lui, est déjà une réponse « auto-thérapeutique » à la maladie, une solution de compromis du sujet (à partir du moment où il va lui faire confiance) qui vise la guérison. Elle est une réponse chiffrée dans l'inconscient qui se constitue comme une énigme, un langage à « débrouiller », à déchiffrer.

Ainsi compris, le symptôme implique que le sujet se soit confronté au conflit qui l'a rendu nécessaire : il est l'indice d'un choix actif (quoiqu'inconscient) du sujet. Car en tant qu'il est induit et déterminé par le social de son époque, le symptôme est une réponse du sujet comme objection à être l'objet de la jouissance de l'Autre, du côté d'une insoumission aux figures de la maîtrise.

On peut d'ailleurs faire un pas de plus en notant que le symptôme recèle l'expression d'un désir du sujet – tout comme le rêve, avec lequel Freud le mit très tôt en série. Pour le comprendre, rappelons que, dans le cas de la névrose, lorsque survient un désir inconciliable avec les exigences morales de la réalité et du surmoi, ce désir est refoulé, il tombe sous la barre de l'Inconscient. Loin de disparaître, il va alors au contraire s'exprimer par deux voies. D'une part, il vient irriguer l'activité onirique du sujet : c'est d'abord par le rêve qu'il s'exprime, de façon détournée – l'une des fonctions du rêve est en effet de permettre un accomplissement (sur l'Autre scène) de ces désirs interdits, via l'articulation de divers matériaux symboliques (restes de souvenirs diurnes, éléments culturels, etc.), et moyennant des mécanismes de déplacement et de condensation signifiante. D'autre part, donc, par le truchement du symptôme, lequel se pare d'éléments anodins empruntés à l'environnement du sujet (expériences ordinaires, bribes de culture, religion, etc.) pour exprimer ses désirs tout en

¹⁶⁷ BRUNO P., LEON P., *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan, Imprimerie Trèfle communication, Paris, 2004, p 10.

contournant les barrières de la censure surmoïque. Il arrive pourtant que le sujet ne parvienne pas à produire et à soutenir un symptôme. J’y reviendrai.

4. Discours

Il est remarquable que les éléments de la structure, les termes utilisés pour penser le sujet (\$, S1, S2 et *a* -comme ce qui du sujet reste insaisissable) soit ceux qui sont convoqués pour penser le lien social¹⁶⁸ que Lacan appelle discours¹⁶⁹, soit ce qui fait tenir ensemble, par le langage, les corps habités par la pulsion.

Souvenons-nous que dans *Totem et Tabou*, Freud nous dit qu’il n’y a pas d’alliance qui tienne sans une perte de jouissance (loi/inceste). Dans la même veine, les quatre « modes fondamentaux du lien social »¹⁷⁰ ou discours, que Lacan construit, le sont sur « le principe d’une barrière à la jouissance »¹⁷¹, au sens où il n’est aucun discours qui puisse prétendre atteindre LA vérité. Autrement dit, les discours instituent la castration comme au principe de ce qui fait fonctionner le lien social, au sens où elle permet à un sujet d’y loger sa division.

Ainsi, Lacan part des dits “trois impossibles” freudiens : “gouverner, éduquer, psychanalyser” dont il va, d’une certaine façon, justifier l’impossibilité et auquel il ajoute un quatrième de son cru, “faire désirer”.

Il propose ses quatre discours sous la forme d’une écriture, « un schème qui imite la formalisation mathématique »¹⁷² et qu’il nomme « mathème »¹⁷³. Chaque discours distingue alors quatre places, l’agent du discours, l’autre du discours, ce qui est produit ou la production du discours et la vérité du discours, celle au nom de laquelle on parle. Places sur lesquelles viennent s’organiser les termes de sujet (\$), signifiant maître (S1), savoir (S2) et plus de jouir (a).

¹⁶⁸ « En quelque sorte, la structure du sujet de la parole se confond avec le lien social dans lequel il s’inscrit » : SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009, p 52.

¹⁶⁹ LACAN J., *L’envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991.

¹⁷⁰ ASKOFARE S., *D’un discours l’Autre, la science à l’épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaires du Mirail, 2013, p 34.

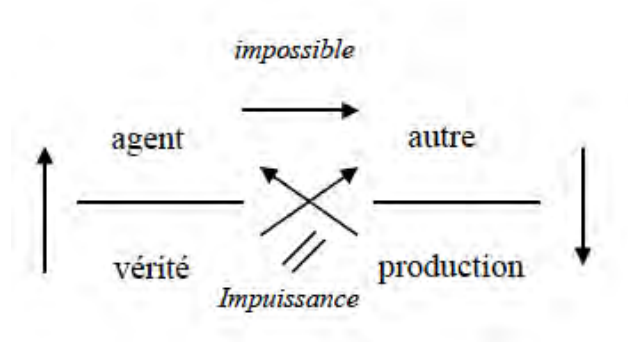
¹⁷¹ BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Editions Eres, 2010, p 59.

¹⁷² Ibid., p174.

¹⁷³ Le mathème est un terme inventé par Lacan en 1971.

Précisons ici que (comme on l'a vu dans le paragraphe précédent), si l'objet *a* renvoie à ce qui est perdu de jouissance à parler, il est aussi le "plus de jouir" (équivoque du " plus"), c'est-à-dire ce que le sujet récupère de jouissance pour pallier le manque, comme un supplément ou « suppléance de jouir, celui-ci étant permis dès lors qu'il (le sujet) aura renoncé à la première, celle qui est impossible. »¹⁷⁴ C'est-à-dire que chaque discours est une offre faite au sujet d'une jouissance substitutive à celle perdue à parler : laquelle, irréversible, peut s'articuler sous le mode de la castration.

On obtient alors une matrice constituée de quatre places : agent, autre, production, vérité.



À partir de quoi Lacan opère la formalisation des discours et tout d'abord :

4.1. Le discours du maître (ou structure de l'inconscient)



Il peut se lire comme : le maître met au travail le savoir d'un autre afin qu'il produise un objet qui réponde à la commande, objet plus de jouir aussitôt dérobé par le maître, dont on ne sait pas (jamais totalement) ce qui l'anime dans sa démarche, d'où le sujet en position de vérité.

D'un point de vue historique, le discours du maître renvoie au discours dominant de l'Antiquité ; lequel s'illustre chez les Grecs par l'exercice de la maïeutique qui met au poste de commande les questions de Socrate (S1) qui mettent au travail le savoir de l'esclave (S2) jusqu'à lui faire accoucher d'une réponse (plus de jouir, *a*) aussitôt appropriée par le maître philosophe, dont on ignore finalement ce qui le motive dans l'exercice (\$). Pour poser cette

¹⁷⁴ BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Editions Eres, 2010, p 185.

matrice, Lacan s'inspire également de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave : le savoir - de l'esclave en l'occurrence- se révèle alors comme « moyen de jouissance »¹⁷⁵.

Soulignons ici pour bien comprendre que la jouissance récupérée comme *a*, tel un faire-valoir, concerne le maître en tant que signifiant, *S1*. C'est-à-dire que le sujet, lui, ne récupère rien ($\$ // a$). En revanche, depuis la place de la vérité sa division cause le discours au sens où elle persiste à faire causer le maître qui commande à l'esclave.

Le discours du maître est le discours premier, fondamentalement lié à l'avènement du politique. Il a par ailleurs la particularité de nous livrer le discours de l'inconscient, c'est-à-dire l'articulation signifiante ($S1 \rightarrow S2$) qui représente le sujet, la perte de jouissance qui en découle (*a*) et le fait divisé. Chaque terme étant exactement à sa place. Finalement, nous voyons que le discours du maître articule à la fois l'inscription du sujet dans le langage et dans le lien social. Lacan le marque d'une impossibilité : celle qu'il y a à commander au savoir, sous peine d'écrire la menace de restitution de la jouissance au sujet, qui signerait sa mort comme sujet du désir. Par-là, Lacan rend compte après Freud de l'impossibilité de gouverner. À noter qu'avec ce discours, la place de l'Autre sera désormais celle où "ça travaille". Le discours du maître nous fournit donc la structure de base à partir de laquelle Lacan construit les trois autres discours. S'en suit

4.2. Le discours universitaire



Il est un lien social où le savoir (*S2*) vient en place d'agent, au poste de commande. D'un point de vue historique, c'est le discours qui domine au Moyen Âge avec son bagage scolastique, ses bibliothèques et même l'invention de l'université en tant qu'institution. L'université au sein de laquelle le savoir (*S2*) commande à des modules d'enseignement : plus de jouir (*a*) qui incitent les étudiants à s'inscrire. Ainsi ce sont eux qui, comme exclus du savoir, sont mis au travail comme *a*, en tant qu'« a-studés » dit Lacan¹⁷⁶ parce que ça résonne avec astreinte, parce que « comme tout travailleur, il a à produire quelque chose ». Ils sont mis au travail en

¹⁷⁵ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991, p 149.

¹⁷⁶ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991, p 120.

vue de produire des sujets qui ont envie d'apprendre, « des étudiants au sens strict »¹⁷⁷. C'est-à-dire encore pour produire des sujets conformes, des sujets modelés, voire formatés, adaptés depuis le savoir qui commande¹⁷⁸. La place de la vérité est occupée par le maître (S1), celui au nom duquel le savoir est prononcé, sans que ce maître ne soit jamais remis en question (genre “c'est vrai parce que Hayek l'a dit”).

Aussi, ce discours s'organise autour d'une impuissance, celle du sujet à devenir maître à son tour (/) car le produit (\$) n'est pas “celui qui sait” mais celui qui répond du savoir déjà là - au poste de commande - légitimé par la voix de son maître en coulisses (S1) : « continue à savoir. »¹⁷⁹

Soulignons d'ores et déjà que ce discours universitaire est celui qui domine dans les administrations : « ce qui occupe la place que provisoirement nous appellerons dominante est ceci, S2, qui se spécifie d'être non pas savoir-de-tout, nous n'y sommes pas, mais tout-savoir. Entendez ce qui s'affirme de n'être rien d'autre que savoir et que l'on appelle dans le langage courant, la bureaucratie. »¹⁸⁰

Tout-savoir bureaucratique qui, sous les habits du protocole éclairé, d'une certaine façon s'autonomise pour venir orchestrer, régler les paroles et les actes, faisant fi des jouissances singulières.

Pour autant, ce discours s'oriente aussi d'un impossible car son produit, \$, est divisé. Et divisé il l'est entre le savoir qui veut le formater et ce qu'il est en tant que sujet comme objection radicale à tout savoir. C'est-à-dire que quand bien même le discours universitaire tente de fabriquer un sujet à son image, le symptôme du même sujet s'immisce pour faire dérailler l'opération. En face de quoi le discours universitaire ne peut que s'acharner à réitérer sa tentative de réduction du produit, dans l'adaptation de *a* comme de \$. La tentative d'éradiquer le dysfonctionnement symptomatique est vouée à l'échec et Lacan d'en déduire - toujours après Freud - qu'éduquer s'avère une tâche impossible.

Un autre discours que Lacan a construit est

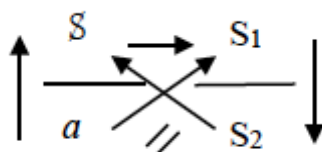
¹⁷⁷ SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009, p 61.

¹⁷⁸ « Relèvent donc de ce discours aussi bien des pratiques éducatives, de réadaptation, de correction et de discipline que des pratiques d'endoctrinement, de conversion, d'intégration ou d'assimilation. » : ASKOFARE S., *D'un discours l'Autre, la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaire du Mirail, 2013, p 36.

¹⁷⁹ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991, p 120.

¹⁸⁰ Ibid., p 34.

4.3. Le discours de l'hystérique



C'est l'envers du discours universitaire. C'est un discours que Lacan attrape depuis la clinique. Et l'histoire, d'être tissée des épidémies hystériques¹⁸¹ depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à Freud, nous le raconte bien. Devant l'échec du maître antique et du savoir à répondre aux questions existentielles qui le tourmentent, le sujet de la parole vient "à son tour" pourrait-on dire, au poste de commande. Il met alors au travail un maître (S1) qui soit susceptible de satisfaire à sa requête dans la production d'un savoir nouveau. Hormis que le savoir produit, loin d'éponger le manque au nom duquel le discours s'énonce (//) se cantonne nécessairement à perpétuer le questionnement (S2 -> \$). Et ce, sachant que le savoir, comme semblant, ne saurait se saisir de ce qui du sujet échappe irrémédiablement. Autrement dit, le savoir produit par le maître est impuissant « à rejoindre et résorber l'objet cause du désir de l'hystérique en position de vérité. »¹⁸² Mais dans le même temps, l'échec du savoir préserve, sinon démontre la possibilité d'une jouissance mise en position de vérité, c'est-à-dire en position de limites du savoir : « en aimant la castration du père (du maître), elle (hystérique) donne ce qu'elle n'a pas, son être en défaut avec en prime la preuve de son existence par l'amour. »¹⁸³

C'est à partir de cette limite que nous pointe le discours de l'hystérique, tout en la mettant en jeu, que nous abordons le dernier des « quatre discours radicaux » de Lacan, le discours de l'analyste. Car en effet, ce discours est institué par le fait que c'est précisément le "a" qui vient au poste de commande, l'objet cause du désir.

¹⁸¹ SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009, p 61.

¹⁸² ASKOFARE S., *D'un discours l'Autre, la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaire du Mirail, 2013, p 36.

¹⁸³ SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009, p 62.

4.4. Le discours de l'analyste

Il s'écrit :



Comme les trois autres discours, ce dernier se fonde sur une impossibilité : celle pour l'analyste en place de "a", de commander au sujet analysant. À noter que ce discours est le seul à ne pas être orienté par l'exercice du pouvoir puisque là où ça commande, se trouve un objet qui se distingue de manquer. En conséquence, là où l'analyste se tient, il se substitue à la jouissance perdue à parler pour n'en faire que semblant. C'est ainsi qu'il dirige l'analyse et non l'analysant. Lequel en position de sujet (\$) est mis au travail de parler, voire de produire les signifiants maître (S1) susceptibles d'accueillir et de traiter le réel qui le concerne. Ce qui, afin que ce soit possible, suppose un savoir (S2) en position de vérité : un savoir insu, le savoir inconscient.

C'est ainsi que le discours analytique figure l'impuissance à ce que le signifiant maître (S1) rejoigne le savoir (S2) : où l'interprétation de l'analyste ne saurait produire une signification définitive (S1//S2). Il signe par là l'impossibilité pour le sujet de récupérer l'objet perdu, l'impossibilité même que l'objet *a* lui soit rendu. Sa division est constitutive, d'où l'impossibilité de le soigner ou de le guérir, voire de le psychanalyser, dans le sens où il est irréductible à aucune des déterminations – qu'elles soient biologiques, psychologiques, économiques ou sociales – auxquelles il est indéniablement lié. Et c'est comme en écho que se dessine la particularité du discours analytique : d'inscrire en place d'agent le manque (*a*) plutôt que le signifiant (lequel reste toujours dans la parenté du maître¹⁸⁴, il n'autorise pas le sujet à s'y adosser pour finalement le renvoyer à la responsabilité de son dire même. « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables »¹⁸⁵. En place d'agent, d'où s'organise le discours, il n'y a que « cette merde que lui propose l'objet *a* en la figure de son analyste »¹⁸⁶ :

¹⁸⁴ Lequel reste toujours dans la parenté du maître. (cf. SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009, p 65)

¹⁸⁵ LACAN J., « *La science et la vérité* », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 858

¹⁸⁶ LACAN J., ...*Ou pire*, Le Séminaire livre 19, Editions du Seuil, 2011, p235.

d'où il se fait la cause du désir de l'analysant ; d'où il permet que le discours opère en vue que le sujet se mette et se remette au travail et qu'il y ait de l'association libre. Le dire est alors à la charge du sujet, en place de l'autre. Pour le dire autrement, le sens est ce qui nous reste. Et c'est ce qui fait l'éthique de ce discours, lequel de ne faire socle signifiant à aucun dire, ni de l'analyste ni même de l'analysant, est le seul discours qui ne tende pas vers l'exercice d'un pouvoir, d'une domination. Quand chacun des autres discours, en proposant les assises discursives “d'où ça parle”, offre au sujet la possibilité de s'y installer, voire d'y tenir, c'est-à-dire d'adopter tel ou tel discours pour la position qu'il soutient par rapport au réel¹⁸⁷, le discours analytique, lui, vient en vue de permettre la ronde ; la ronde des discours. C'est-à-dire que le sujet doit pouvoir changer de discours si celui dans lequel il s'est logé ne lui permet plus de traiter le réel qui le concerne : car « on change de discours du fait de l'occurrence du réel », nous dit Marie Jean Sauret.

Retenons en conséquence que la théorie du lien social de Lacan veut dire la coexistence des quatre discours, leur articulation. De placer un signifiant en position d'agent, trois d'entre eux sont orientés par l'exercice d'un pouvoir : ce qui vaut pour le discours universitaire et pour le discours hystérique d'être dits dans la parenté du discours du maître. Et ce, contrairement au discours analytique, lequel, de mettre *a* au poste de commande, se fait l'envers du discours du maître. C'est ainsi qu'il permet la ronde des discours et par là le renouvellement du lien social.

4.5. Le discours de la science

Disons-le tout de suite, Lacan ¹⁸⁸ ne fait pas figurer le discours de la science « au rang des discours radicaux »¹⁸⁹. Mais si nous souhaitons en dire quelque chose ici, c'est que nous soutenons l'idée qu'il participe, voire qu'il essaime au cœur des discours qui tissent le lien social qui nous concerne et à partir duquel, dans les formes du néo-management appliquées au monde du travail, une certaine rationalité opère.

Pour ne pas trop nous attarder à déplier les circonvolutions de la pensée lacanienne, pour situer ce discours, nous nous attacherons à en rendre compte en focalisant sur les embranchements discursifs qui le rendent opérant. Ainsi, à considérer le discours de la science sous l'angle de la pratique du chercheur, déjà, nous voyons bien qu'il relève du

¹⁸⁷ « Les discours sont des formations langagières instituées qui opèrent sur la jouissance de celui qui s'y inscrit ». (cf. VICTORIA B., *L'époque, les discours, l'amour*, Thèse de doctorat, 2015, p 89.

¹⁸⁸ « Ni dans le Séminaire 17, ni dans Radiophonie », nous dit Sidi Askofaré dans *D'un discours l'Autre, la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaire du Mirail, 2013, p 58.

¹⁸⁹ Pour ce chapitre nous nous inspirerons de Sidi Askofaré, (ibid.), et de Bernard Victoria (ibid.).

discours hystérique. En effet, c'est bien en tant que sujet divisé, de sujet animé par le désir de répondre à sa question de recherche, que le chercheur initie sa démarche. Il met alors au travail les résultats ou les énoncés existants, provoquant la remise en cause des signifiants maîtres établis ($a \rightarrow S1$) et ce en vue d'une découverte ($S2$). Lequel nouveau savoir, de ne pouvoir recouvrir le manque au nom duquel le discours s'énonce ($//$), se verra, dans un autre temps, à nouveau questionné : c'est donc son inscription dans le discours hystérique qui pousse la science via le désir du sujet qui la fait, à mettre en branle de nouvelles questions. Excepté que le chercheur, de se cogner d'abord à l'impuissance du savoir à capturer la vérité tissée de l'impossibilité pour lui de répondre de ce qui le divise par ailleurs, se voit invité à changer de discours afin que le discours de la science, au moins pour un temps, « s'assure » un peu et fasse science justement. Ce qui nous amène à considérer le discours de la science sous l'angle cette fois de la façon dont le chercheur s'y prend, la méthode : où il relève alors du discours universitaire. Le discours universitaire comme étant l'envers du discours hystérique qui porte en lui le “ce n'est pas ça” symptomatique, à l'initiative. Car si le discours hystérique invite à la remise en question, à la façon de faire et de penser autrement l'existant, il laisse le chercheur face à l'impuissance de faire se rejoindre sa “découverte” et la cause qui l'a initiée : a en position de vérité ($a//S2$). C'est là le réel qui émerge du discours hystérique : la division du sujet-chercheur au poste de commande ne peut prétendre à produire un résultat qui couvrirait absolument, totalement, l'ampleur de sa question de recherche. Et c'est ce qui l'oblige à changer de discours. Car constitutivement, la science - depuis Descartes – ne veut rien savoir de la vérité comme cause¹⁹⁰. Bien au contraire, elle cherche à la réduire à l'exact résultat de sa conquête, rejetant l'idée que « le réel est plus fort que le vrai » (M.J. Sauret) c'est-à-dire que l'exactitude diffère de la vérité. Pour s'y tenir, la science se doit d'exclure dans le même mouvement le sujet qui l'énonce : celui dont la division, dans le discours hystérique, est en position d'agent. C'est ainsi donc que la science aborde le réel intraitable par le discours hystérique au moyen du discours universitaire : lequel, on l'a vu, se caractérise par une inclination effrénée à conformer le rebut, a , par le savoir ($S2$) placée au poste de commande et ce au nom d'un maître ($S1$) dont on ne sait plus d'où il cause mais qui lui donne son poids de vérité. C'est à cet endroit que pour y faire avec la faille dans le savoir ($\$$) qui préside au discours hystérique, que la science opère une torsion : elle déclare le savoir conquis sur le réel par sa démarche de recherche comme étant non plus seulement exact mais général et elle le dépose au commandement du discours universitaire. Pour ce faire, elle se munit de formules

¹⁹⁰ LACAN J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

mathématiques adossées à « l'autonomie radicale de la lettre vis-à-vis de l'énonciation. »¹⁹¹. C'est-à-dire qu'elle habille l'énoncé produit d'une valeur scientifique d'évacuer l'équivoque du sens ou encore la division du sujet. Là, le protocole de recherche -expérimental notamment - et ses dérivés bureaucratiques, prend place.

Mais le discours de la science relève aussi et peut-être avant tout, du discours du maître, d'abord au sens du savoir du maître antique (S1 aux commandes) dont Lacan nous dit « qu'il se produit comme un savoir entièrement autonome du savoir mythique et c'est ce qu'on appelle la science »¹⁹². Un savoir obtenu sur le mode de l'exploitation du savoir de l'autre (S2), l'esclave. Savoir capturé qui, au Moyen Âge, se fait scolastique sous le couvert d'un maître qui ne dit plus son nom. Savoir de maître encore alors remis en question, comme nous l'avons vu d'un point de vue clinique par l'hystérique mais aussi et de façon décisive, par Descartes¹⁹³ : lequel extrait le sujet comme divisé entre savoir et vérité, du fait de la part de jouissance perdue à parler (a). C'est la naissance de la science moderne.

Ce qui nous conduit au cinquième discours que Lacan dépose sur le devant de la scène en 1972, dans une conférence donnée à Milan : « ce nouveau type de lien social où domine la techno-science et le marché est ce que Lacan qualifie de discours capitaliste »¹⁹⁴.

4.6. Le discours capitaliste



De même que nous avons repéré, pour introduire ce chapitre sur les discours, que les termes convoqués pour penser le lien social étaient ceux qui permettent de penser le sujet, (soit \$, S1, S2, a), de même il nous faut d'emblée pointer que ce cinquième discours ne peut, logiquement, que venir tordre quelque chose de l'existant, puisqu'à partir de la structure des quatre discours fondamentaux, les possibilités de combinaisons (quatre places/quatre éléments) sont épuisées.

¹⁹¹ CHATENAY. G., *Symptôme nous tient*, Éditions Cécile Defaut, 2011, p 52.

¹⁹² ASKOFARE S., *D'un discours l'Autre, la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaires du Mirail, 2013, p 60.

¹⁹³ Là où je suis, je ne pense pas, là où je pense, je ne suis pas.

¹⁹⁴ SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès, 2008, p 155.

C'est ainsi que Lacan inscrit la torsion dans la déformation du discours du maître avec l'inversion de sa partie gauche. Excepté que si le sujet se trouve alors en position d'agent et le S1 en place de vérité, le sens de la flèche entre eux reste le même, impliquant qu'elle se tourne désormais vers le bas. Ce en quoi se caractérise le discours capitaliste : « l'impossibilité logique qui préside à la constitution des quatre discours n'est pas respectée. »¹⁹⁵. C'est-à-dire que le discours capitaliste fait que la place de la vérité devient accessible (\$ -> S1), levant par là même la barrière à la jouissance : où le sujet se voit restituer l'objet *a* (*a* -> \$).

Dit autrement, lorsque le discours du maître s'articule depuis la place de la vérité¹⁹⁶, il laisse le maître dans l'impossibilité de commander au savoir et ce, même si le maître en question tente tous les jours de gouverner (ce qu'indique la flèche marquée de l'impossible, S1 -> S2) ; le sujet reste impuissant à se faire restituer son être de jouissance (\$//*a*). C'est ainsi que, nous l'avons vu, chaque discours à sa suite s'organise autour d'une impuissance qui lui est propre, laquelle inscrit la castration au principe du lien social¹⁹⁷.

La nouvelle configuration qui s'écrit avec le mathème du discours capitaliste, tout au contraire, rend compte du "vivre ensemble" propre à la société de consommation. Ce discours, comme nous venons de le dire, ne s'adosse pas à une structure construite autour d'une impossibilité qui ferait place au réel. La castration s'en trouve rejetée, voire forclosée.

Le discours capitaliste peut alors se lire comme suit : en position d'agent, le sujet, « d'afficher un narcissisme gourmand » (Marie-Jean Sauret), commande au marché en position de vérité, qui invite la technoscience en position d'autre, à se mettre au travail pour produire les objets susceptibles de le compléter. Objet de consommation que Lacan appelle « lathouse¹⁹⁸ » pour souligner l'écrasement l'un sur l'autre des plans de la réalité et de la vérité qui signe la façon dont ce discours tente de faire entrer l'objet *a* dans une énergétique¹⁹⁹ : c'est-à-dire qu'en laissant croire au sujet « que la science fabriquera l'objet qui lui manque » (de l'objet de consommation à la technique d'adaptation prêt-à-porter), le discours capitaliste appréhende le plus-de-jouir sous la forme de la plus-value : l'argent.

¹⁹⁵ SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presse universitaire du Mirail, 2009, p 68.

¹⁹⁶ Dans les quatre discours fondamentaux, la vérité est le lieu d'où le discours part.

¹⁹⁷ Ou bien comme malaise dans la civilisation.

¹⁹⁸ Lacan construit ce terme en condensant Ousia (être), Léthé (oubli) et Aléthéia (vérité) pour signaler l'oubli de ce que le sujet manque à être. (cf. Séminaire 17, p 188)

¹⁹⁹ BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Ed Erès, 2008, p 59.

Et en effet, « quelque chose a changé dans le discours du maître à partir d'un certain moment de l'histoire. (...) Le point important est qu'à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. Là commence ce qu'on appelle accumulation du capital. Ne sentez-vous pas, par rapport à ce que j'ai énoncé tout à l'heure de l'impuissance à faire le joint du plus-de-jouir à la vérité du maître, qu'ici, le pas gagne ? »²⁰⁰ nous dit Lacan.

Soulignons par ailleurs à cet endroit que si la flèche $a \rightarrow \$$ se trouve bien et dans le discours capitaliste et dans le discours de l'analyste, elle n'implique pas la même chose : d'une part elle articule dans l'un et l'autre discours des places différentes (entre agent et autre dans le DA, entre produit et agent dans le DC), d'autre part, le discours capitaliste promet la restitution d'un « plus-de-jouir en toc²⁰¹ », « là où le discours de l'analyste met en fonction un semblant d'objet, cause du désir : la flèche écrit alors l'impossibilité de cette restitution quand elle porte sur l'être du sujet.²⁰² »

C'est ainsi qu'à bien y regarder, ce discours capitaliste tourne en rond. Et même, à suivre le circuit des flèches de $\$ \rightarrow S1 \rightarrow S2 \rightarrow a \rightarrow \$$ etc. il nous figure l'infini. Il se dépose dans notre monde comme un projet de civilisation sans butée, c'est-à-dire sans Réel et sans impossible, qui traverse toutes les institutions de notre société.

5. Un point de bascule : la science moderne

Si le malaise dans la civilisation, selon Freud, est structural, les contingences historiques lui donnent sa forme dominante, façonnent ses symptômes, le voilent ou le ravivent.

C'est ainsi que, comme nous l'avons déjà souligné, à partir du XVII^e siècle, notre civilisation atteste de l'avènement de la science moderne, la science galiléo-cartésienne. À savoir, que si l'on part du point de vue que le réel est toujours exclu - de structure -, la science semble avoir un avantage : elle nous oriente aux limites de ce que nous percevons, de ce que nous savons ou réalisons. Par définition, son savoir est conquis sur le réel et, au point où le réel ne cesse de lui échapper, il est aussi promesse d'un gain de savoir nouveau.

²⁰⁰ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991, p 207.

²⁰¹ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991, p 188.

²⁰² SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presse universitaire du Mirail, 2009, p 69.

Il faut ici s'attarder sur la geste fantastique de Descartes qui, à se questionner sur « ce que sont la science et son sujet²⁰³ », promeut, avec son cogito, l'acte d'énonciation du sujet par lequel il se fait responsable de sa position. L'acte par quoi le sujet échappe à ses déterminations : au sens où s'il doit faire avec elles, elles ne lui dictent pas quoi faire. Il est donc responsable de ce qu'il en fait.

D'amarrer la question de l'être au langage, son « je pense, donc je suis » rompt avec les ontologies. C'est son tour de force. Du même coup, il fait apparaître le sujet de la science, qui est celui de l'énonciation, (car il n'y a pas de logique sans sujet qui l'énonce) et celui de la psychanalyse – le même en fait. Car la non scientificité de la psychanalyse n'est pas par défaut mais bien plutôt par excès. Elle s'occupe de ce quelque chose qui excède la science : le sexe, l'amour, le Nom du Père et le symptôme²⁰⁴.

À savoir que si le sujet reçoit sa structure du langage, il y a un réel (d'où « que suis-je ? ») : Celui qui concerne le sujet, la psychanalyse l'appelle la vérité. Celle-ci est forclosée pour la science : laquelle est occupée à l'exactitude.

À l'opposé de la science antique, la science moderne se spécifie de promouvoir l'organisation d'un savoir de sorte qu'il soit certain, mathématique, et dégagé des "bavures" du sens. Dans le même élan, elle pointe les autres champs de connaissances comme incapables de rivaliser avec elle. Autant dire que la science moderne est venue disqualifier les grands récits. Ce qui ne sera pas sans effet. Elle divise le savoir en deux. Il y a désormais deux types de questions et de réponses : d'un côté les questions scientifiques, pour lesquelles nous attendons une réponse incontestable et de l'autre, des questions existentielles, celles qui relèvent du sens, celles qui nous laissent aux prises avec nos doutes devant les innombrables réponses élaborées au cours des temps et incapables de s'imposer absolument.

²⁰³ SAURET M.J., COMBRES L., ROSSI-NEVES P., ZAPATA-REINERT L., AKOFARE S., MACARY-GARIPUY P., *La contribution de la psychanalyse à l'analyse du monde contemporain*, Nouvelle revue de psychosociologie, Eres, 2015/2 n°20, p 43 à 56.

²⁰⁴ Au sens freudien du terme : c'est-à-dire la solution que chacun se trouve pour loger ce qu'il est de plus singulier dans le collectif.

6. Le malaise a changé

Aussi, depuis le champ de la psychanalyse, voici ce qui nous préoccupe : le malaise dans la civilisation que Freud a identifié comme conséquence du renoncement pulsionnel ne suffit plus pour rendre compte du malaise du sujet contemporain.

À la suite de l'état des lieux freudien, établi sur fond de discours du maître -« interdiction, renoncement, commandement, droit et politique »-, celui de Lacan « supplémente et redouble ce dernier d'une autre détermination ou référence, celle du discours de la science.²⁰⁵ » Discours de la science qui n'est pas la pratique scientifique mais les effets et les produits de la science, voire son idéologie. La métaphore civilisationnelle freudienne, « le droit à la place de la force » est transformée : c'est le calcul économique qui se substitue au droit, prétendument sans reste.

L'individu se croit libre alors qu'il semble bien plutôt que jamais dans l'histoire il ne se soit heurté à une telle dépendance mêlée d'une si « implacable hétéronomie : puisqu'elle est plus forte que la religion elle-même²⁰⁶ » !

« Jouissez, on s'occupe de tout ! » Le marché promet aux sujets que ce qui leur manque et que la science fabriquera, sera disponible grâce à lui. En contrepartie, concurrence oblige, le sujet est invité, voire conduit à une course sans fin, pour capturer l'objet censé le compléter.

7. Le stade du miroir

Cette dimension de la concurrence, le petit d'homme la rencontre au cours de son effectuation de sujet, avec le stade du miroir : l'unité du corps de l'animal a été mise à mal par l'entrée dans l'habitat langagier. L'organisme ayant été abandonné au réel, le sujet attend du langage qu'il lui permette de se doter d'une image (que nous appelons le corps imaginaire) à partir de laquelle il puisse appréhender son organisme²⁰⁷. Le stade du miroir est le moment structural où l'humain et lui seul se reconnaît comme une unité en s'identifiant à son reflet. Avant ce

²⁰⁵ ASKOFARE S., *D'un discours l'Autre, La science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses Universitaires du Mirail 2013.

²⁰⁶ LAPEYRE M., séminaire d'Albi, 2008-2009.

²⁰⁷ La division entre nature et culture passe entre organismes langage et corps. D'où l'invention par Freud d'un nouveau concept susceptible d'élucider le rapport entre ces trois instances : la pulsion

moment inaugural, l'enfant se vit comme morcelé de par le jeu des pulsions partielles qui découpent son corps en autant de jouissances autonomes : une observation naïve suffit à voir comment l'infans se saisit de ses mains ou de ses pieds comme s'ils étaient des objets étrangers à lui. L'enfant qui s'identifie à une image extérieure (car on ne peut pas voir son corps tout entier à partir de son propre regard), c'est-à-dire qui identifie l'image d'un corps comme étant le sien, verra sa mère (ou autre) le nommer : « c'est Paul ». C'est cette image, nommée par l'Autre, qui constitue le moi qui s'habillera ensuite de toutes les identifications du sujet comme les couches successives d'un oignon. Cette image du miroir, d'être inversée par rapport à la réalité constitue un leurre pour le sujet qui s'y laisse prendre en pensant être transparent à lui-même. Et c'est parce qu'elle est un leurre que l'image spéculaire est une aliénation²⁰⁸. En fait, l'enfant au miroir anticipe imaginativement la forme totale de son corps (anticipation de ses futures possibilités physiques que son développement neurologique extrêmement lent ne permet pas encore). Ce petit autre du miroir est en position de moi idéal, dans le sens où il représente quelque chose de parfait, quelque chose d'une belle forme pour l'enfant. Non seulement l'expérience du miroir se fait avec jubilation dans le sens d'un apaisement de l'angoisse du corps morcelé mais jubilation aussi de l'échange des regards avec la mère, dans le miroir, qui vient couvrir le manque dont l'enfant a déjà fait l'épreuve. Ce miroir est à la fois réel et métaphorique car c'est aussi bien dans le miroir que dans le petit autre - le semblable - que l'enfant se reconnaît : dans sa propre image autant que dans celle de l'autre, se fonde le narcissisme. Ici, le désir de la mère, par le regard, va venir supporter la façon dont ce dernier va se constituer : aussi, le narcissisme n'est qu'un effet de la prise du sujet dans les signifiants du désir de l'Autre... Ou plutôt de comment il s'en est débrouillé. Mais le fait de s'identifier à un autre amène le sujet à l'agressivité : « c'est moi ou lui. » L'être humain doit gagner sa place sur l'autre sous peine d'être anéanti lui-même²⁰⁹. Cette lutte est une base de la construction des objets du désir, dans le sens où le choix d'objet se réfère toujours à l'objet du désir de l'autre, « dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui et fait du "je" cet appareil pour lequel toute poussée des instincts sera un danger.²¹⁰ » Ainsi, nous le voyons, l'agressivité est constitutive de l'être humain. Ce dont le discours néolibéral a pris acte.

²⁰⁸ Le sujet n'est pas dans cette image du corps reflété puisque sa consistance est symbolique.

²⁰⁹ Le moi gardera de cette origine le goût pour les pulsions sadomasochistes ou scotophiliques, qui sont destructrices de l'autre dans leur essence.

²¹⁰ LACAN J., « Le stade du miroir », in *Écrits 1*, Paris, Seuil, « Poche », 1999.

PARTIE III

PARTIE III

I. CLINIQUE DU SUJET DANS LE CONTEXTE DU TRAVAIL : PROBLÉMATIQUE ET ARTICULATION CONCEPTUELLE

1. Le travail comme modalité de lien social

1.1 Introduction

Je commencerai par situer ma problématique concernant le travail, en articulant cette notion (initialement morale et religieuse, désormais essentiellement économique, sociologique et juridique) au concept central de la théorie psychanalytique, celui de symptôme tel que défini plus haut. Je rappellerai les éléments essentiels de la théorie freudienne du lien social. Nous verrons alors comment j'envisage de situer le symptôme, d'une part au regard du lien social en général et, d'autre part, dans le contexte spécifique de cette recherche, à savoir le contexte du capitalisme et plus précisément du monde du travail. On sait que le monde du travail a subi, au cours de l'histoire, de profondes mutations ; je m'intéresserai ici plus particulièrement à trois de ces mutations de fond, qui ont jadis été proposées par Boltanski et Chiapello : l'esprit (originel) du capitalisme, tout d'abord, tel que Weber en a posé de solides bases ; ensuite ce que Luc Boltanski et Ève Chiapello nomment le deuxième et le troisième esprit²¹¹. Je questionnerai, pour finir, les conséquences subjectives et sociétales de ces transformations, en nous centrant plus particulièrement sur la situation de celui qui travaille : les accepte-t-il ? Les subit-il, activement ou passivement ? Y voit-il une occasion de protestation ? Tout au long de cette problématique, je questionnerai les rapports entre sens, symptôme et signification, dans le cadre du travail : dans quelle(s) condition(s) le symptôme est-il susceptible de soutenir le registre du sens, pour un salarié ? Quelles sont les

²¹¹ BOLTANSKI L., CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, nrf essais, 1999, p 843.

conséquences, pour le sujet, le lien social, le symptôme, et, in fine, le sens, des mutations (organisation du travail, néo-management) qui touchent le monde de l'entreprise ?

1.2 De quelques conditions du lien social et du sens dans le cadre du travail

1.2.1 Travail

Même si nous pouvons sans doute dire qu'il y a dans le travail quelque chose d'une dimension anthropologique au sens où c'est un des seuls moyens - me semble-t-il - par lesquels le sujet à la fois transforme le réel et se réalise, la clinique, celle qui procède de la parole des sujets, n'engage pas à aborder le travail comme un espace de plénitude, le lieu où les sujets trouvent à réaliser pleinement des potentialités qui seraient escamotées dans leur vie privée. Il apparaît toujours, peu ou prou, comme l'objet d'une plainte : un espace de contraintes où le sujet (aussi bien celui qui souffre que celui qui trouve du plaisir à exercer sa profession), confronté aux résistances d'un réel difficilement nommable, doit en permanence se repositionner dans son lien aux autres, négocier ses engagements, interroger ses valeurs, les revoir pour réduire l'inconfort de ses positions. C'est pourquoi je n'envisagerai pas le travail en tant que la qualité propre et nécessaire par nature de l'être humain, comme y tendent les courants de la clinique du travail mais bien plutôt dans sa dimension de manque, de faille, car il y a un écart irréductible, de structure, entre la travail prescrit (par l'entreprise) et le travail accompli (par le salarié) : ce à quoi s'adossera mon propos.

Autrement dit, entre les objectifs (registre de l'imaginaire) envisagés par l'entreprise, les moyens (les protocoles, lesquels, s'ils impliquent des éléments matériels, relèvent essentiellement du registre du symbolique) préconisés pour les atteindre, et le sujet (le salarié) qui doit en endosser la charge, il y a un gap : du côté du sujet, quelque chose, qui n'est ni soluble dans l'imaginaire, ni subsumable sous le symbolique – un réel, donc – résiste, maintenant un écart entre travail prescrit et travail accompli. En temps « normal », c'est-à-dire dans le cadre d'une organisation de travail tenable, le salarié, puisant dans ses ressources subjectives, parvient peu ou prou à réduire, du moins à compenser, cet écart par des bricolages, des inventions, susceptibles de rendre cet écart supportable.

Je fais l'hypothèse que ces inventions singulières sont des « solutions de compromis » qui prennent appui sur le symptôme. Or, il arrive que certaines circonstances (institutionnelles, voire sociétales), en mettant hors-jeu le symptôme, empêchent l'élaboration de ces bricolages : le clivage entre travail prescrit et travail accompli, habituellement recouvert par la solution symptomatique, se révèle alors, laissant le sujet dans une position infernale. C'est

dans ces contextes de mise hors-jeu du symptôme que surviennent le malaise et la souffrance au travail.

Ce que je souhaite étudier, ce sont précisément les circonstances qui empêchent la mise en fonction du symptôme, à partir de cette question : dans quels contextes culturels, et à quelles conditions institutionnelles, le sujet peut-il se voir empêché de mettre en fonction le symptôme ?

1.2.2 Symptôme

Nous l'avons vu, le symptôme implique un point irréductible, un point de réel : c'est ce point « qui assure chacun de la résistance du réel de son être au symbolique »²¹² – autrement dit, c'est par ce point que l'on peut vérifier que nous ne sommes pas réductibles à du savoir, ni celui de la science, ni celui de la psychanalyse, mais qu'au contraire ce qui nous spécifie est notre radicale singularité, notre foncière indétermination. Celle-ci n'est pas sans lien avec ce que Arendt nommait la « spontanéité », dont on peut dire qu'il s'agit du fondement de la liberté, de l'aptitude humaine à s'arracher à toutes ses déterminations (biologiques, sociales, etc.), c'est-à-dire sa capacité d'acte. On voit bien ici de quelle façon, outre le fait qu'il soit un préalable à l'acte, le « symptôme conditionne la possibilité même d'un choix »²¹³. C'est pourquoi, par-delà sa face pathologique, il nous faut envisager sa fonction essentielle : « fonction de nouage du corps, de la jouissance et du langage autour du “radical de la singularité” justement, mais aussi localisation de cette singularité dans un “vivre-ensemble” en évitant deux écueils : la dissolution du singulier dans le commun, la pulvérisation du commun sur le roc des singularités »²¹⁴.

Le symptôme vient ainsi à l'interface du singulier et de l'universel : il offre à la fois au sujet de loger sa singularité dans le lien social, tout en l'empêchant de s'y dissoudre. En plus de permettre l'acte et le choix, le symptôme est donc une défense contre ce que l'on peut nommer, nous inspirant de Arendt, « massification », soit la dilution des liens entre les hommes par leur indistinction. Voilà très exactement ce que visaient les procédures nazies : l'homogénéisation des sujets, leur massification, la perte de leur singularité, donc l'empêchement de la mise en jeu de leur symptôme, de façon à ce que rien ne les retienne d'être totalement mobilisés dans le mouvement. Il s'agissait de susciter un état non pas

²¹² SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès, 2008, p 228.

²¹³ Ibid.

²¹⁴ Ibid.

d'isolement, mais de « désolation » : contrairement à l'isolement ou à la solitude, qui requièrent l'absence physique d'autres humains, « l'homme désolé (eremos) se trouve entouré d'autres hommes avec lesquels il ne peut établir de contact, ou à l'hostilité desquels il est exposé. »²¹⁵ Est désolé celui qui, en perdant les autres et le monde, a perdu son propre moi ainsi que tout lien avec la commune humanité. On voit ici que le symptôme trouve son appui dans le lien social, dans le vivre-ensemble : que le lien social se défasse, et le sujet peut se voir empêché de prendre appui sur son symptôme, c'est-à-dire menacé de tomber dans cet état de désolation.

Tentons de voir, depuis la doctrine freudienne, l'articulation entre symptôme et lien social.

1.2.3 Lien social

On trouve l'axe essentiel de la théorie psychanalytique du lien social dans un célèbre passage de son ouvrage *Malaise dans la civilisation* où Freud indique, comme une épure de sa thèse, que « l'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives » (Freud, S., 1929). Le « pas décisif » de la civilisation, précise-t-il, s'est accompli lorsque l'individu perdit sa puissance au profit de la communauté, c'est-à-dire lorsque la « force brute » céda, face à une instance collective qu'il appelle le « Droit » (Ibid.). Le nœud de l'opération d'où a émergé la civilisation tient donc en une soustraction de jouissance, mise au compte du lien social : il est nécessaire, nous dit Freud, que chacun des membres de la communauté renonce à jouir sans entrave pour que la vie collective devienne possible. C'est d'ailleurs précisément en cette perte fondatrice, toujours selon Freud, par l'hostilité qu'elle ne peut manquer de susciter en chacun de nous, que réside la cause du malaise dans la civilisation.

Mais, à suivre Thierry Lamote²¹⁶, là ne se situe pas la véritable originalité de la position freudienne. Celle-ci tient, comme nous le rappelle pertinemment Todd McGowan (McGowan, T., 2013), en son analyse de l'antagonisme interne au lien social lui-même : contrairement aux penseurs libéraux qui envisagent le « malaise dans la civilisation » comme le résultat de conflits momentanés, de défaillances passagères que l'on pourrait résoudre politiquement, Freud y repère l'œuvre d'un réel irréductible, qu'il appellera ici « pulsion d'agression » (Freud, S., 1929), ailleurs « pulsion de mort » (Freud, S., 1920). C'est ce réel qui empêche (pour ainsi dire *de structure*) les communautés de former un Tout homogène. Selon Freud,

²¹⁵ ARENDT H., *Condition de l'homme moderne*, Pocket, 2002, p 308.

²¹⁶ LAMOTE T., *L'envers obscène de la modernité*, Hermann Éditeurs, p 240.

donc, l'harmonie sociale est impossible : l'idée d'un corps social homogène est un leurre – mais il s'agit d'un leurre nécessaire puisque l'idée de nation, l'identification à un groupe, la reconnaissance par chacun de faire partie d'un même peuple, s'appuie sur cette illusion. C'est d'ailleurs en cet antagonisme intrinsèque à la « substance » sociale que viennent se loger les ontologies qui, de tous temps, ont accompagné les hommes. Autrement dit : là où la communauté menace à tout moment de se disloquer, les hommes ont depuis toujours élevé une instance idéale chargée de soutenir les identifications du groupe. C'est ainsi que, comme nous l'avons vu, les frères de la horde, dans le mythe freudien de *Totem et tabou*, sont parvenus à faire clan : en érigeant un Autre, une instance tierce figurée par le totem, à laquelle ils confièrent la charge de se porter garant de leur pacte et du double interdit (meurtre, inceste) dont il était l'enveloppe (Freud, S., 1913, p.212-241). Sans cet écot payé à l'Autre, le lien social tendrait à se défaire en une infinité de revendications pulsionnelles et la vie en commun deviendrait impossible.

Dans la formation du lien social, il y va en réalité d'un triple mouvement : pour qu'un rassemblement d'individus se structure et se consolide en une « foule psychologique », il est nécessaire, dans un premier temps, que chaque membre du groupe cède une part de sa jouissance au profit d'un « objet extérieur » au groupe, un objet inscrit en place de tiers, susceptible d'occuper pour tous la place de l'idéal (un référent commun, un grand récit, tel le récit de la « classe ouvrière ») auquel chacun aspire. Tout compte fait, il faut que cet objet extérieur parvienne à réunir et à confondre en sa personne à la fois l'« objet du Moi » – l'objet perdu, l'« agalma » introuvable et in-localisable dont l'absence cause le désir des sujets – et l'« Idéal du Moi », c'est-à-dire l'instance par laquelle sont tracées les coordonnées du point idéal qui polarise le désir inconscient de chacun. Lorsqu'apparaît en position tierce, cet objet apte à remplacer l'Idéal du Moi de chaque individu de la foule, il se produit alors, en un temps second, ce qui en est la conséquence directe : les membres du groupe se lient entre eux par « identification de leur propre moi ». Voilà le mode « normal » de formation des groupes que nous évoquions il y a un instant (au sujet des conditions de travail (cf. 1.2.1.) : toute foule s'organise et se soude autour de cette instance tierce ; que celle-ci se dissolve, et le groupe se défait – le lien social s'effiloche et le groupe, en quelque sorte pris de panique, se disperse. Quel type de lien unit chaque membre du groupe à cet objet extérieur ? Un lien d'amour, nous dit Freud : un lien libidinal qui se doit d'être distingué de celui qui soutient les mécanismes de l'identification.

L'identification, dont Freud rappelle qu'elle est « la forme la plus primitive de l'attachement affectif », survient bien avant l'Œdipe, en amont de l'attachement libidinal au premier objet. Mue par la pulsion orale dont elle conserve la teinte à la fois érotisée et agressive, elle consiste à « se faire boulotter » (Lacan, 1963/64, p.178), disait Lacan : elle tend donc à s'incorporer certains traits prélevés sur l'objet. Un symptôme commun ou un objet partagé peuvent suffire à réunir les sujets en une jouissance commune, et ainsi leur fournir les traits suffisants pour soutenir cette forme primitive de l'attachement affectif. Quoi qu'il en soit, dans l'identification, « le moi, écrit Freud, s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci [...] par introjection ». Il en va bien autrement de la relation d'amour qui attache les membres du groupe à celui qui est venu incarner leur Idéal du moi : loin de s'enrichir des qualités de l'objet, c'est ici le Moi de chacun qui « est appauvri, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui ».

On entrevoit ici, dans cette instance de l'Idéal du moi repérée par Freud, le levier de l'opération qu'accomplit, dans le contexte du salariat, celui que Frédéric Lordon appelle le « patron » (un directeur, un cadre, ou tout autre meneur). Et c'est à repérer, car traditionnellement, dans le système capitaliste, qui dessine le cadre normatif de nos civilisations modernes, (et donc le contexte interprétatif des phénomènes de souffrance qui nous intéressent), cette place tierce a été occupée par cette figure particulière du meneur qu'est le patron.

Ce qui va m'intéresser, c'est précisément cette dimension idéologique du capitalisme ; « idéologie » étant à entendre non pas au sens « d'un discours moralisateur visant à voiler des intérêts matériels », mais comme « un ensemble de croyances partagées, inscrites dans des institutions, engagées dans des actions et par là ancrées dans le réel »²¹⁷

Dans quel sens est-ce que j'emploie le terme « capitalisme » ?

Ici, je souhaite préciser : il va sans dire que décider d'aborder le terme du capitalisme est une très vaste entreprise. Aussi, l'articulation de ce qui va suivre s'est faite en fonction de morceaux choisis pour soutenir mon cheminement.

²¹⁷ BOLTANSKI L., CHIAPPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999, p 35.

2. « L'esprit du capitalisme » (Weber)

Parce que l'économie ne parle pas seulement de l'organisation de la maison mais renvoie bien à un discours dans la disposition de ses termes et le choix de ses arguments, au XVII^e siècle, le sens de l'existence de l'homme va cesser de se jouer dans son rapport à Dieu. C'est en quelque sorte ce rapatriement de l'individu dans le monde qui s'opère avec le glissement du signifiant « ascèse » de la sphère strictement religieuse à celle du commerce des biens et auquel s'adosse toute la démonstration de Max Weber qui soutient le choix du concept « quelque peu prétentieux »²¹⁸ à ses dires, d'esprit du capitalisme.

2.1 De l'alibi à la conversion

2.1.1. La Réforme

Selon ses analyses, « l'éthique protestante aurait sécularisé la notion d'ascèse en la transférant à la sphère commerçante. »²¹⁹ À contrario de l'ethos catholique engageant plutôt à un retrait des affaires mondaines pour une course au salut inscrite dans l'incessant va-et-vient entre péché et pénitence, Luther²²⁰ promeut la notion de métier, « de l'ascèse du métier, au sens d'un appel de Dieu qui change la donne ». Appel de Dieu qu'il fait résonner dans l'assonance en langue allemande entre *berufen* (mander, appeler, nommer) et *beruf*, le métier, pour faire apparaître et rendre opérationnelle la vocation du métier. Ainsi, c'est avec la Réforme que s'impose « la croyance selon laquelle le devoir s'accomplit d'abord par l'exercice d'un métier dans le monde, dans les activités temporelles. »²²¹ Le travail comme *beruf*, aurait désormais l'allure d'une prescription divine, d'une mission imposée par Dieu, où chacun, à sa place, est sommé d'obéir pour participer à une autre organisation de la cité. Car conformément à l'éthique protestante, le déplacement du signifiant « ascèse », depuis le sens contemplatif vers celui de la soumission à la tâche en vue d'améliorer le royaume terrestre de Dieu, implique un projet de vie rigoureusement ordonné selon des principes rationnels : « grâce au calcul du métier, à la comptabilisation morale des mérites, (désormais) se gère ici-bas le capital de l'au-

²¹⁸ SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017, p 37.

²¹⁹ Ibid., p 38.

²²⁰ LUTHER M., *Les grands récits réformateurs*, Paris Flammarion, 1999 : « La mortification ne doit pas servir à gagner la grâce mais à maintenir le corps en bonne santé, pour qu'il n'empêche pas chacun de faire son métier, ce qui lui est ordonné de faire selon sa vocation. »

²²¹ BOLTANSKI L., CHIAPPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999, p 43.

delà. »²²² Voilà précisément ce que Weber nomme « Esprit du capitalisme », comme distinct de sa forme, c'est-à-dire des rapports d'échange.

Muni de cet appui éthique, le capitalisme naissant put ainsi recruter tant les propriétaires que les ouvriers, ces derniers se consacrant à assumer leur part avec autant d'application que leurs patrons, intimement convaincus qu'il revient à chacun d'accomplir son devoir là où la Providence l'a placé. Le commandement visé par Freud dans le *Malaise dans la civilisation*, comme la fonction religieuse chez l'homme et qui s'articule comme l'amour du prochain,²²³ peut dès lors s'exprimer dans l'activité commerçante.

Et ce d'autant plus qu'outre le mouvement de la Réforme initiée par la « tourmente luthérienne » (Weber), comme je l'ai souligné dans la première partie de ce travail, la pensée du XVI^e siècle voit l'intérêt se distinguer de la norme antique et médiévale pour devenir une catégorie plus opérationnelle, laquelle insuffle un vent de transformation dans les mentalités. Alors, quand le XVII^e et le XVIII^e siècle voient les guerres se succéder, l'apparition des pratiques liées au développement du capitalisme est perçue comme ayant un pouvoir d'apaisement des mœurs, voire, comme le montrera M. Foucault (1978), de perfectionnement de la gouvernamentalité : face à « l'incapacité de la morale religieuse à juguler les passions humaines (...), l'impuissance de la raison à gouverner les hommes et (...) la difficulté de soumettre les passions par la pure répression »²²⁴, l'idée se fait jour pour les hommes politiques d'alors, de détourner les passions destructrices afin qu'elles servent désormais les notions d'intérêt et d'utilité. Les notions d'intérêt et d'utilité perçues ici comme les moyens d'installer la paix.

2.1.2. L'intérêt

Longtemps doté d'une connotation morale négative, dès le XVI^e siècle, l'intérêt se fait le moyen, la substance, « la catégorie explicative »²²⁵ de la conduite des hommes jusqu'à s'immiscer à l'endroit vers lequel l'action publique tend. De la charité chrétienne comme norme du rapport à l'autre, à l'intérêt comme nouvel instigateur des comportements ; d'une intelligence consacrée de l'activité économique fondée sur la réciprocité et la stabilité à un usage de l'échange monétaire tourné vers le plus grand avantage personnel, « l'intérêt est partout, il est dans l'État, la société,

²²² SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017, p 41.

²²³ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 211.

²²⁴ BOLTANSKI L., CHIAPPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999, p 44.

²²⁵ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 51.

le sujet. »²²⁶ Il est le pivot de la transformation des fondements politiques et moraux de la société vers une rationalisation des différents domaines de la vie. Helvétius, à propos du travail, tirait cet enseignement du basculement de la morale : *« regarder la nécessité du travail comme une suite du péché originel et comme une punition de Dieu, c'est une absurdité. Cette nécessité au contraire est une faveur du ciel. Que la nourriture de l'homme soit le prix de son travail, c'est un fait. Or pour expliquer un fait simple qu'est-il besoin de recourir à des causes surnaturelles et de présenter toujours l'homme comme une énigme ? S'il parut tel autrefois, il faut convenir qu'on a depuis si généralisé le principe de l'intérêt, si bien prouvé que cet intérêt est le principe de toutes nos pensées et de toutes nos actions, que le mot de l'énigme est enfin deviné et que pour expliquer l'homme, il n'est plus nécessaire, comme le prétend Pascal, de recourir au péché originel. »*²²⁷

C'est cet axiome de la rationalité de l'intérêt qui donne à l'économie politique naissante son essor et toute sa couleur lorsque la geste d'Adam Smith entérine l'idée qu'en cherchant son intérêt propre, on poursuit sans le savoir l'intérêt des autres : ce qu'il pose comme le lien humain au fondement de la société. *« L'interdépendance des intérêts individuels »*²²⁸ contiendrait la réalité sociale tout entière, sous les habits *« d'un système autosuffisant. »*²²⁹ Le lien social marchand se fait ainsi lien naturel orchestré par le ressort de *« la main invisible »*²³⁰ selon lequel l'avantage personnel contribue au bien-être collectif.

Ici l'œuvre d'un autre homme que Lacan repère comme *« ce moment de l'homme qui est celui où nous vivons »*²³¹, va venir en peaufiner l'assise, voire même en sustenter la pérennité. Cet homme, c'est Jérémy Bentham (1748-1832). Sa contribution : la doctrine utilitaire, l'utilitarisme.

2.1.3. L'utilité

Là où A. Smith prône la liberté des échanges de type marchand en vue d'une orchestration des intérêts pour un lien social apaisé parce que prévisible et constant, la geste de Bentham consiste à avancer, depuis le principe d'utilité, les préceptes d'une arithmétique susceptible d'appliquer le

²²⁶ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 28.

²²⁷ HELVETIUS Cl.A. "De l'homme", tome II, section IX, chap2, Fayard 1989, p754, note (a), dans LAVAL C. *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007 p23).

²²⁸ Ibid., p 213.

²²⁹ Ibid., p 213.

²³⁰ Ibid., p 223.

²³¹ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 9.

calcul au domaine de la morale, et ce en vue d'en capturer quelque essence pour « le plus grand bonheur du plus grand nombre », c'est sa phrase. Pour ce faire, Bentham pose, « dans une perspective apparemment sensualiste » et après Helvétius, que « la nature a placé l'humanité sous la domination de deux maîtres souverains, la peine et le plaisir »²³², deux éléments qui se révèlent comme des instruments parce qu'il est alors possible de leur attribuer une valeur : l'utilité étant défini ici comme augmentation du plaisir ou diminution de la douleur. « *L'hypothèse sur laquelle repose la théorie du calcul du plaisir et des peines, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines sont comparables sous le rapport quantitatif* », nous dit Elie Halévy.²³³

À dire vrai, cette arithmétique morale repose sur une pièce maîtresse : la prévalence de l'égoïsme, comme le sentiment déterminé comme celui qui se prête le mieux à la mesure.

Ainsi, la rencontre ne pouvait pas ne pas se faire : là où l'échange est au principe de l'arrangement des intérêts pour un Smith, l'ajustement des égoïsmes se fait le régulateur des échanges selon le principe d'utilité d'un Bentham. Où Halévy, encore, repère « la thèse de l'identité naturelle des intérêts » comme l'une des « affinités électives » entre l'économie politique et l'utilitarisme.

D'un côté l'une, adossée au libéralisme industriel et commercial s'attache à l'extension de la logique du marché : “la main invisible” est l'autre nom pour “l'identité naturelle des intérêts” qui tout en faisant se rejoindre l'intérêt général et l'intérêt particulier assure une attribution optimale de gain. De l'autre côté, selon l'utilitarisme, “le plus grand bonheur du plus grand nombre” désigne le cercle vertueux qui fait se communiquer entre elles « les utilités privées et l'utilité publique par une détermination réciproque. »²³⁴

Bref, l'œuvre de Bentham, non seulement campe en pleine exaltation de l'économie politique mais encore se flatte d'y contribuer quant à l'allure scientifique que va prendre cette dernière. Bentham, son épistémologie se soutient de la philosophie des Lumières et son travail tout entier semble bien venir se loger à l'endroit d'une béance creusée par les tenants de la science

²³² LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 304.

²³³ RAGOUCY C., *Bentham et Marx, références économiques dans l'enseignement de Jacques Lacan : repérages*. Mémoire de DEA, « concepts et clinique », Université Paris8, département de psychanalyse, 1998, p 22.

²³⁴ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 150.

moderne, à commencer par Isaac Newton. Il y a un réel à traiter et rien de l'ancien souci pour les vertus ne doit venir interférer.

Dit autrement, l'utilitarisme advient quand la société se détourne de la référence à un ordre transcendant pour produire le principe de son organisation.

D'un côté, « *on passe d'un certain modèle de pouvoir pyramidal, surplombant, transcendant, visant le maintien d'un ordre politico-religieux divinement garanti, à un modèle de pouvoir plus horizontal, immanent, essentiellement gestionnaire (déjà – j'ajoute), reposant sur la satisfaction et la composition des intérêts* »²³⁵; et de l'autre, l'harmonisation des égoïsmes qui vient sustenter l'hédonisme promu est repéré par Lacan comme « *la promotion du moi dans notre existence (laquelle) aboutit (...) à réaliser toujours plus avant, l'homme comme un individu.* »²³⁶

2.2. Bentham's theory of fictions²³⁷

Mais l'utilité ne tourne pas seule dans le monde de Bentham. « Elle est constamment en rapport tantôt conflictuel, tantôt instrumental, avec la propriété essentielle du langage (...) qu'est la fiction. »²³⁸

En effet, par contraste, là où "la petite machine à calculer" (Mauss) de l'homme économique fait apparaître l'architecture du vivre ensemble, elle révèle par là même que le langage et le symbolique via lesquels il entre en relation avec ses biens de consommation, participent d'une fiction. Une « entité fictive à laquelle on n'entend pas en vérité, et en réalité, imputer une existence, quoi que une existence lui soit imputée par la forme grammaticale du discours pour en parler. (...) C'est un objet dont l'existence est feinte par l'imagination pour le but du discours et dont on parle, quand elle est ainsi formée, comme une entité réelle²³⁹. » En bref, de part sa consistance à la fois grammaticale et imaginaire, la fiction est susceptible d'être instrumentalisée par un pouvoir.

²³⁵ Ibid., p 56.

²³⁶ LACAN J., *Écrits 1*, Points, 1999, p 21.

²³⁷ Bentham's theory of fiction, New York, Broce and Co, Londres, KeganPaul, Trench, Trubner and Co, 1932.

²³⁸ LAVAL C., *Fiction et utilité chez Bentham*, La revue du MAUSS, semestrielle n°6, 2eme semestre, 1995, p 93-105.

²³⁹ « Une entité réelle est une entité à laquelle, à l'occasion et pour le but du discours, l'existence est réellement imputée. Par entité réelle on entend une substance, un objet dont l'existence nous est connue par un ou plus de nos cinq sens. Une entité réelle est soit une personne ou une chose », dans SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017, p 46.

Bentham s'est rendu compte que le langage, produit des effets de dérive sur le comportement des individus, des bons vers les mauvais objets, pour qui poursuit les objectifs de *l'homo œconomicus*. De ce point de vue, le symbolique produit des effets aberrants puisque le mot rate toujours la chose. « L'essence de l'objet, c'est le ratage » disait Lacan.²⁴⁰

Or Bentham, homme de droit, ce qui le guide en ces temps de bouleversement des fondements du lien social, c'est « le plus grand bonheur pour le plus grand nombre ». Aussi, puisque le langage a des effets, une valeur d'usage et donc un statut d'outils²⁴¹, autant s'en servir pour « un nouvel ordonnancement symbolique de la cité. »²⁴²

C'est le projet benthamien : remodeler l'armature institutionnelle et « *réformer le langage pour permettre à la petite machine du plaisir de s'ordonner à la production maximale.* »²⁴³ Ainsi donc, afin que le langage devienne l'instrument qui permette la maximisation des plaisirs, il faut qu'il soit orienté par le principe d'utilité.

« *Transformer la langue en instaurant un rapport fixe et transparent entre un signifiant et un signifié qui renvoient à une quantité de plaisir et de peines, c'est selon Bentham la condition pour que les individus puissent opérer des calculs le conduisant vers des choix optimaux.* »²⁴⁴

2.2.1. Le langage : un instrument à perfectionner

À partir du moment où le langage n'est plus appréhendé comme en lien avec un don de Dieu, comme la marque déposée par lui à la surface des choses, la question de ses origines affleure. La science moderne a révélé un monde objectif qui s'offre désormais comme une simple étendue à l'outil qui peut s'en saisir pour le penser, « un outil né des besoins humains et destiné à mieux les satisfaire »²⁴⁵ le langage. Sans doute cette problématisation du langage comme instrument doit-elle beaucoup au courant du nominalisme²⁴⁶ auquel des auteurs comme Berkeley, Hobbes ou Hume peuvent se rattacher. Mais là où un Locke (*Essai sur l'entendement humain*) qualifiera les idées et les mots « de grands instruments de la

²⁴⁰ LACAN J., *Encore*, Le séminaire, livre 20, Points, 1999, p 75.

²⁴¹ *Ibid.*, p 11.

²⁴² SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017, p 47.

²⁴³ LAVAL C., *Un réel pour le XXI^e siècle*, IX^e congrès de l'AMP, 14-18 avril 2014. Paris. Palais des congrès. www.wapol-org

²⁴⁴ LAVAL C., *Fiction et utilité chez Bentham*, La revue du MAUSS, semestrielle n°6, 2^e semestre, 1995, p 99.

²⁴⁵ FOUCAULT M., *Les mots et les choses*, Gallimard, 1990, p 40.

²⁴⁶ Doctrine d'après laquelle les idées générales ou les concepts n'ont d'existence que dans les mots servant à les exprimer.

connaissance » dont les sensations sont « les fontaines », ²⁴⁷ Berkeley, lui, pointe son erreur : celle de laisser les mots s'interposer de telle manière « entre notre esprit et la vérité que l'entendement veut contempler (...), qu'ils répandent souvent des nuages sur nos yeux. » Or, si le langage se fait instrument pour produire des idées et des connaissances alors il devient un instrument pour l'action. À cette époque particulière où l'humanité a coupé le cordon "direct" avec la Providence, c'est le mouvement de l'empirisme qui contribue au retournement des rapports entre l'esprit considéré comme le réceptacle des idées – innées - et le corps, au sens de pratiques humaines. Le domaine de la morale s'émancipe pour, en dernière instance, laisser les manettes au pilotage des hommes : « c'est dans les inclinaisons humaines les plus fondamentales, les plus physiquement incarnées, qu'il faut chercher le principe d'action qui va engendrer les idées sur le plan moral comme sur le plan théorique. » ²⁴⁸

Mais si les mots sont les signes de ce dont l'humain fait l'expérience sensible dans le monde, si l'esprit se révèle comme celui susceptible de produire et de façonner une infinité d'idées nouvelles, en s'appuyant sur les mots, Berkeley (mais aussi Leibniz et plus tard Condillac) a pointé "le brouillard" occasionné par ces derniers.

L'esprit apparaissant comme doté d'un "pouvoir actif", l'idée surgit à la fin du XVII^e siècle, d'une "langue transparente". Il va s'agir de déceler les enchaînements qui participent de la transformation des perceptions en idée : « pour avoir des idées sur lesquelles nous puissions réfléchir, nous avons besoin d'imaginer des signes qui servent de lien aux différentes collections d'idées simples et nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé avec ordre les signes qui doivent les fixer », dit Condillac. C'est finalement, chez ce dernier, un ordre linguistique comme indépendant de l'univers de la perception, qui apparaît, où « l'art de parler » n'est « que l'art de penser » et qui « se développe à mesure que les langues se perfectionnent. » ²⁴⁹

Aussi, parce que produire des connaissances n'est ni marivauder, ni affabuler et pour tenter d'écarter le brouillard ou « le voile des mots », Berkeley s'essaie à une définition pratique du langage, « animé par un vouloir dire, lié à un vouloir faire. » ²⁵⁰ Une définition commandée par l'utilité, au sens où l'important est l'effet du langage dans un contexte donné. Car si le langage est un agent indispensable, le risque est dans l'abus des mots et l'abstraction qu'ils

²⁴⁷ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 265.

²⁴⁸ Ibid., p 266.

²⁴⁹ Ibid., p 270.

²⁵⁰ Ibid., p 274.

comportent avec eux, source des croyances les plus délétères ou les moins efficaces. D'autant que bon nombre de mots n'ont pas de correspondants dans la réalité du monde. « Faire de la science, de la vraie science, consiste à se débarrasser de ces voiles. Pour ce faire, il faut une langue nouvelle. »²⁵¹ Et selon Berkeley, le péril peut être combattu par l'étude scrupuleuse de l'usage correct des signes, nécessaire à la révélation et à la communication des idées. Son abord du langage illustre bien la volonté du contrôle de l'outil.

Mais c'est véritablement Bentham qui, avec la théorie utilitariste des fictions, va proposer « une doctrine systématique de la langue à propos de laquelle W.V.O Quine²⁵² a parlé de “révolution copernicienne”. »²⁵³

2.2.2. La théorie des fictions

Influencé par la philosophie anglaise – et française – et par A. Smith aussi, Bentham s'est détourné de la carrière juridique à laquelle il est prédestiné pour se lancer dans un vaste travail de réécriture des principes et des classifications légales britanniques en vue de nourrir la réforme institutionnelle qu'il appelle de ses vœux.²⁵⁴ Le législateur va alors prendre « la figure moderne du savant et du technicien »²⁵⁵, le droit étant pour Bentham le point central d'où l'on peut conduire une société et l'utilité la clé universelle dont il dispose pour son organisation la plus efficace. Les mots se faisant les outils de l'analyse des plaisirs et des peines, Bentham conçoit « cette étroite imbrication du domaine linguistique et du domaine politique pour construire un système complet de loi « visant le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. »²⁵⁶ Il s'agit toujours d'orienter les intérêts individuels vers l'utilité publique, (au sens de l'addition des utilités de chacun), tout en impliquant la législation dans la recherche de satisfaction de tous les hommes : « le maximum d'utilité pour le plus grand nombre. »²⁵⁷

²⁵¹ Ibid., p 276.

²⁵² W.O.V. QUINE, (1908-2000), philosophe et logicien américain, l'un des principaux représentants de la philosophie analytique.

²⁵³ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 27.

²⁵⁴ Il réfute, avec sa profondeur accoutumée, les principes de Blackstone, en ce qui concerne l'origine et les formes des différents gouvernements ainsi que le droit pour le pouvoir suprême de faire des lois et ce qu'il appelle son devoir d'en faire. Voir LAVAL C., *Jeremy Bentham : le pouvoir des fictions*, Puf, 1994, p 8.

²⁵⁵ LAVAL C., *Jeremy Bentham : le pouvoir des fictions*, Puf, 1994, p 9.

²⁵⁶ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 277.

²⁵⁷ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 269.

Mais au cours de son travail de réécriture des lois, Bentham, de se cogner à sa difficulté de définir le sens réel des termes de droit, découvre un trait de structure du langage : un mot renvoie toujours à un autre (ou d'autres) mot ; c'est « la circularité du sens. »²⁵⁸ Un mot qui n'a pas sa correspondance d'objet dans le monde en appelle à d'autres mots, tout aussi nébuleux que lui, pour le définir. Il n'y a donc rien de plus essentiel, à la suite des égarements dans tous les domaines (qu'ils soient religieux moral ou politique), que de trouver la méthode pour définir ce que l'on veut dire lorsqu'on parle et ce, dans une destination essentiellement pratique. « À propos de toutes les institutions mais dans ce qu'elles ont de fictif, à savoir de foncièrement verbal, sa recherche est (...) de voir ce qu'il y a dans tout cela qui puisse servir à quelque chose. »²⁵⁹

Bentham a repéré, c'est son principal apport, que le mot seul n'est pas la source de la signification mais bien plutôt que celle-ci découle de « propositions entières »²⁶⁰, lesquelles apparaissent dans un tissage de mots qui désignent pour les uns des « entités réelles » qui mettent en jeu « les organes des sens »²⁶¹ selon une temporalité immédiate « sans raisonnement » et pour les autres, des entités fictives, dont la feinte consiste à s'adosser à l'imaginaire pour servir le discours qui en use. Ainsi, si Bentham « et l'homme qui aborde la question (de l'utilitarisme) au niveau du signifiant »²⁶² s'il perçoit par la même, qu'il est « des fictions indispensables au fonctionnement du langage »²⁶³, dès lors, il s'agira d'en analyser rigoureusement la facture. C'est-à-dire, depuis « la science de l'utilité »²⁶⁴, de débusquer pour chaque entité fictive ce qui relève du fallacieux, de la fabrique qui, selon lui, véhicule le privilège des uns, « l'intérêt de la partie émettrice, aux dépens de la partie réceptrice. »²⁶⁵ Il interroge l'articulation entre la métaphore et les intérêts, en vue d'un assèchement des premières pour une juste répartition des derniers.

Selon Bentham, « la poésie est la langue maternelle des premières lois » et par la même la cause de leur mauvaise compréhension comme de leur usage manipulateur des assemblées

²⁵⁸ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 277.

²⁵⁹ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 269.

²⁶⁰ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 278.

²⁶¹ SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017.

²⁶² LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 269.

²⁶³ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 278.

²⁶⁴ LAVAL C., *Jeremy Bentham : le pouvoir des fictions*, Puf, 1994, p 25.

²⁶⁵ BENTHAM dans SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Erès, 2017, p 48.

parlementaires. Ainsi, « ce que Bentham dénonce dans la poésie, c'est moins l'art poétique en tant que tel que la dimension poétique du langage destiné à des fins de tromperie. »²⁶⁶ C'est en ce sens qu'il décide qu'il faut dépoétiser la langue le plus radicalement possible. Pour ce faire, il va choisir d'utiliser la méthode de la paraphrase²⁶⁷ : elle consiste à transformer les propositions à la source des significations juridiques ou politiques et qui diffusent des entités fictives, en propositions qui indiquent autrement mieux la relation que le sens des mots qu'il tissent « portent en commun aux idées fondamentales de douleur et de plaisir. »²⁶⁸ Il s'agit de leur procurer une signification limpide et fixe en substitution d'une signification flottante : finalement de rapporter certains mots (comme « pouvoirs, droits, prohibition, devoir, obligation, charge, immunité (...) privilège, propriété, sécurité, liberté »)²⁶⁹ à la source stable des sensations, agréables ou désagréables. Le principe d'utilité devient donc ce que Bentham pose au départ d'une refonte complète du système de loi, en sorte que les fictions langagières qui le constituent soient parfaitement maîtrisées, que les métaphores qu'il transporte soit tout à fait contrôlées.

Pour autant, et c'est bien là le sésame de l'entreprise, découvrir que le langage est une combinaison de fiction, d'une part, et disposer désormais de la méthode pour les ramener à des entités réelles, d'autre part, autorise, fabrique même, la condition de la maximisation du bonheur pour le plus grand nombre : « en effet, le législateur avertit les puissances des fictions et des règles de leur usage souhaitable, dispose de moyens de construire un véritable univers nouveau, un cadre institutionnel au sein duquel les individus seront en mesure de poursuivre leurs fins privées dans les conditions optimales. »²⁷⁰ Tout compte fait, l'examen de toutes entités fictives se révèle comme une chance, une opportunité pour organiser non seulement les lois mais les institutions, selon le principe d'utilité avant tout, voire exclusivement. De l'art « d'user vraiment, user jusqu'à la corde (...) les vieux mots. »²⁷¹ Et le

²⁶⁶ LAVAL C., *Jeremy Bentham : le pouvoir des fictions*, Puf, 1994, p 25.

²⁶⁷ Pour la définition de Bentham, voir LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 279 -50.

²⁶⁸ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 278.

²⁶⁹ Extrait de "Of laws in general", dans LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 279.

²⁷⁰ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 280.

²⁷¹ LACAN J., *Encore*, Le séminaire, livre 20, Points, 1999, p 77.

pouvoir politique qui est nécessairement un gouvernement politique de la langue, se change alors, d'une certaine manière, « en centre technique de coordination des intérêts. »²⁷²

C'est avec Bentham que l'idée nouvelle de maximisation va s'imposer dans le système politique : « c'est la nécessité physique de maximisation du bonheur individuel qui légitime en dernière instance l'exigence politique de maximisation du bonheur collectif. »²⁷³

Pour le dire autrement, le politique est invité à tourner le dos à tout ordre social hérité, en vue d'organiser l'assimilation des intérêts individuels selon un utilitarisme pratique dans lequel l'individu est valorisé en tant que « contributeur parcellaire de la puissance globale de l'État » ; le bien commun n'étant plus ici ce qui, sur le champ, appartient d'emblée à tous mais le produit de l'opération d'assimilation des intérêts individuels considérés comme premier.

2.3. L'imaginaire social véhiculé

Ainsi donc, « ce qui s'est passé au début du XX^e siècle, c'est la conversion ou la réversion utilitariste. »²⁷⁴

Moment qui sans aucun doute nous invite à percevoir la transformation du rapport au réel qui caractérise cette époque. Et le « contenu de l'Autre »²⁷⁵ vient donner, en fonction des périodes, sa couleur à l'Histoire. C'est alors pour cette raison même, que la persévérance de Cornelius Castoriadis à pister l'affleurement de nouvelles significations dans le social qui les concerne, en vue d'appréhender leur trace pour le quidam qui s'y baigne, me paraît, pour une part²⁷⁶, digne d'intérêt pour un détour. Car « l'Autre²⁷⁷ change et ses changements retentissent sur les autres termes de la structure et sur le Moi notamment. »²⁷⁸ Pour autant, je reviendrai à la structure du discours dominant à l'œuvre un peu plus loin, car Lacan nous le dit bien et je le suivrai : « il n'y a aucune réalité pré-discursive. »²⁷⁹

²⁷² LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 77.

²⁷³ LAVAL C., *Jeremy Bentham : le pouvoir des fictions*, Puf, 1994, p 20.

²⁷⁴ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 21.

²⁷⁵ CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Points, 1999, p 153.

²⁷⁶ Il ne s'agit pas pour nous ici de développer la théorie de Cornélius Castoriadis mais d'user du concept de « signification imaginaire sociale » qui nous paraît fécond pour ce que nous souhaitons dire.

²⁷⁷ En tant qu'il est aussi savoir.

²⁷⁸ ASKOFARE S., *D'un discours l'autre : la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presse universitaire du Mirail, 2013, p 124.

²⁷⁹ LACAN J., *Encore*, Le séminaire, livre 20, Points, 1999, p 43.

De la structure à l'Histoire et de l'Histoire à la structure, si l'Un manque à l'Autre, l'Histoire ne s'écrit pas et la structure se défait... Le manque est ailleurs.

Pour Castoriadis, le monde est synonyme de signification. « Mais il est impossible de savoir pleinement la genèse d'une signification en ceci qu'il y a, à son départ, une " indétermination relative" »²⁸⁰ c'est-à-dire une « création imaginaire »²⁸¹, une création humaine ; la création étant pour lui ce qui échappe. Je veux dire par là que lorsque Lacan est par exemple fondé à penser l'interdit de l'inceste comme « le trou structural du symbolique », Castoriadis, lui, l'attrape du côté du socialement institué.²⁸²

Autrement que le rapport au réel lacanien qu'implique la signification (et que le discours écrit), ce qui intéresse Castoriadis, ce sont plutôt « les significations imaginaires sociales » en tant qu'elles relèvent, selon lui, d'un « imaginaire institué » par le « collectif anonyme qui préexiste au sujet. »²⁸³ Bref, là où Lacan dépose un sujet dans un bain de signifiants, Castoriadis le voit se baigner dans les significations imaginaires instituées. Lesquelles significations nous parlent des mutations de l'Autre²⁸⁴ au sens socio-historique, mais encore de « la subjectivité d'une époque » au sens où elles suggèrent au sujet qui naît ici ou là, une façon de penser, de se penser aussi et d'agir.

Selon Castoriadis, les significations imaginaires sociales participent à l'époque où elles s'inscrivent de trois façons :

- « Elles structurent les représentations du monde en général » ;
- « Elles désignent les finalités de l'action ; elles imposent ce qui est à faire et à ne pas faire » ;

²⁸⁰ CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Points, 1999, p 209.

²⁸¹ VICTORIA B., *L'époque, les discours, l'amour. Approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, Thèse de doctorat, Université Toulouse2 Jean Jaurès, 2015, p 166.

²⁸² Ibid., p 167.

²⁸³ VICTORIA B., *L'époque, les discours, l'amour. Approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, Thèse de doctorat, Université Toulouse2 Jean Jaurès, 2015, p.173.

²⁸⁴ « Lacan cherche à penser le rapport du sujet à l'Autre dans un souci principalement clinique. Castoriadis ne nie pas cette importance, bien au contraire puisqu'il voit dans cette question un enjeu certes clinique, mais aussi fondamentalement politique. (...) Mais il considère que si l'on veut s'intéresser au lien du sujet à l'Autre, on doit également en passer par l'étude du contenu de l'Autre, de ce qui y est véhiculé en terme de significations déjà instituées. Ces significations correspondent aux mutations de l'Autre dans son contenu et son historicité. » (VICTORIA B., Ibid., p 175.)

- « Elles établissent les types d'affects caractéristiques d'une société ».²⁸⁵

À ceci près que le mot, nous dit-il, qu'il soit utilisé au sens propre ou pas, est encore utilisé dans un « sens tropique. »²⁸⁶

Aussi, « il n'y a qu'un usage identitaire du sens »²⁸⁷, c'est-à-dire qu'il précise que le versant individuel de l'affaire consiste en ce que les significations imaginaires sociales vont servir de « support pour les identifications »²⁸⁸ et donc pour le sens que le sujet se construit.

2.3.1. Selon quelle fiction ?

Si je reprends maintenant brièvement les choses : en trame de fond, au XVII^e siècle, la science moderne apparaît comme celle qui fait surgir les questions nées de « l'incompréhensible vide newtonien » et qui voit concomitamment le « déclin radical de la fonction du maître, laquelle (a) régit toute la réflexion aristotélicienne et détermine sa durée à travers les âges. »²⁸⁹

La légitimation qui s'opère dans le lien que la Réforme luthérienne dessine depuis l'ascèse religieuse jusqu'à l'idéal de réussite professionnelle et l'avantage matériel qui l'accompagne, a déplacé les lignes. « Dépouillé » du garant divin, l'homme se cherche une boussole. La catégorie de l'intérêt qui, au XVI^e siècle, s'est démarquée, trouve dans les balbutiements de l'économie naissante, selon Smith, ses lettres de noblesse. Et l'utilité calculée d'un Bentham, proclame sa vertu.

Alors, quel est l'imaginaire social qui s'est mis en place ? Et selon quel type de fiction ?

À ce moment de l'Histoire, il me semble qu'un imaginaire social repérable est que le développement du capitalisme va installer durablement la paix. Pour installer cet imaginaire social, les entités fictives qu'il déploie, balisé par les significations imaginaires sociales qu'il répand, peuvent par exemple s'égrener ainsi :

- L'homme est par nature égoïste et rationnel ;
- L'intérêt est au principe de toutes nos pensées et actions ;
- L'avantage personnel contribue au bien-être collectif ;

²⁸⁵ CASTORIADIS C, *Carrefours du labyrinthe -4*, Points 2017, p 149-157.

²⁸⁶ CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Points, 1999, p 504.

²⁸⁷ Ibid., p 503.

²⁸⁸ CASTORIADIS C, *Carrefours du labyrinthe -4*, Points 2017, p 149.

²⁸⁹ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 21.

- La liberté des échanges marchands régule la distribution des intérêts ;
- Le mécanisme de l'échange est juste ;
- L'utilité en tant qu'augmentation des plaisirs ou diminution de la douleur est calculable ;
- L'harmonie spontanée des égoïsmes ou encore l'identité naturelle des intérêts ;
- Le langage doit être orienté par le principe d'utilité vers la maximisation du plaisir.

À bien y regarder, les signifiants qui se veulent maîtres et qui orientent les significations ainsi rassemblées sont : la nature, l'intérêt, l'égoïsme, l'échange comme marchand, l'utilité, le mécanisme, le calculable. Or, comme nous l'avons vu, de parler, le sujet manque et aussitôt se pose à lui la question de ce qu'il est... Mais aussi de la vérité de ce qu'il dit et de qui la garantit. Aussi, « l'appel à un Autre auprès de qui faire allégeance est en quelque sorte de structure. »²⁹⁰ Par ailleurs, nous avons vu également que l'avènement de la science moderne divise le savoir en deux, avec d'un côté les questions scientifiques pour lesquelles nous attendons une réponse indiscutable, certaines, et puis les questions existentielles, celles qui relèvent du sens et qui nous laissent désemparés devant le doute qu'elles révèlent.

Car il existe une impossibilité à faire science avec le réel du sujet. Lacan situe cette impossibilité en un point mythique, le phallus. Mais la fiction, l'imaginaire social et les significations qui lui font cortège qui viennent alors témoigner d'un changement de cours de l'ordre du monde, n'ont-ils pas, déjà, à ce moment de l'histoire, une pente à vouloir contourner cet impossible que la psychanalyse épinglera bientôt ?

Si Bentham « est l'homme qui aborde la question au niveau du signifiant²⁹¹ », le saut qui s'opère de l'utilité comme la qualité de l'action que préfère l'individu, au principe d'utilité « comme axiome de l'organisation juridique et politique » du gouvernement des hommes, ce saut donc, tend à signer son ouvrage comme celui qui souhaite se débarrasser de la question du sens au profit d'une gestion calculée des gens entre eux. D'une certaine manière, la signification imaginaire sociale propagée serait le sens arrêté que le dictionnaire promet. Et l'économie qui s'autonomise du champ de la morale ancienne et de la philosophie politique pour faire science, lui donne les arguments intellectuels « destinés à justifier

²⁹⁰ SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès 2008, p 126.

²⁹¹ LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 7, Seuil, 1986, p 29.

anthropologiquement le principe de la tendance maximisatrice »²⁹², en ramenant les rapports entre les gens à des rapports strictement marchands.

Alors, adossés au Nom de “Science”, « la mécanique de l'utilité et de l'intérêt propre »²⁹³ se fait éliminatrice de tout autre principe, de toute autre signification imaginaire sociale qui voudrait se pointer pour tisser la fiction en cours. En conséquence, il semble bien que, déjà, le capitalisme tel qu'il a pris place ait une pente à rejeter les questions existentielles laissant les sujets sans appui identificatoire qui vaille socialement, ni au sens de Castoriadis, ni au sens freudien du terme.

L'Idéal du moi, c'est le signifiant qui marque que vous avez une place dans l'Autre. Or, dans ce cas-là, tout porte à croire que le discours qui veut s'installer, au lieu de permettre aux sujets qui l'habitent de s'identifier comme Un parmi d'autres Uns, « tous affectés du manque infligé par le signifiant et tous différents de par la loi signifiante elle-même »²⁹⁴, ce discours tend à les juxtaposer au lieu de les rassembler.

Pour autant, à ce moment de l'installation du « capitalisme originel »²⁹⁵, il est encore une figure “centrale” : celle de l'entrepreneur bourgeois adossé aux valeurs familiales d'épargne, de travail et de discipline qui lui viennent de la Réforme protestante. Le développement du capitalisme en tant qu'agencement sociétal, du point de vue des institutions, se caractérise d'être organisé autour d'une hiérarchie strictement pyramidale, au sommet de laquelle se trouve le patron, propriétaire des moyens de production. C'est-à-dire que ce premier capitalisme, s'il n'accorde pas son esprit à la structure fondamentale du lien social, fait tout de même en sorte de la soutenir. L'économie dite classique, quant à elle, pose comme une ontologie la valeur travail, au sens où la valeur s'adosse à la nature, au matériel, au réel.

Mais toujours du point de vue de l'économie comme discipline avérée, en 1870, l'arrivée du courant de pensée dit néoclassique va changer la donne. Désormais, seule est considérée la confrontation sur le marché des désirs ou des envies qui chahutent les prix, et la valeur

²⁹² LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 150.

²⁹³ JEVONS (1835-1882) est économiste et logicien britannique considéré comme le fondateur de l'école néoclassique et de la révolution marginaliste avec Léon Walras et Carl Menger. Cf LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p 151.

²⁹⁴ SIDOIT V., *La foule à l'heure du discours capitaliste*, revue Psychanalyse, Erès, 2009/15, p 136.

²⁹⁵ BOLTANSKI L., CHIAPPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.

décroche du travail pour venir se loger sous le signifiant de l'utilité, en fonction du degré de satisfaction procurée par le bien convoité.

Après le temps de la Réforme qui lui a servi pour mobiliser la masse des travailleurs nécessaire à son fonctionnement, le capitalisme ne disposant pas d'un discours propre susceptible de soutenir des valeurs morales, va continuer de puiser ses ressources en dehors de lui-même. L'esprit qui lui fournit ses justifications est aussi bien susceptible de se nourrir de toutes « les croyances qui possèdent, à un moment donné du temps, un pouvoir important de persuasion, dans les idéologies marquantes, y compris quand elles lui sont hostiles, inscrites dans le contexte culturel dans lequel il évolue. »²⁹⁶

2.3.2. Selon quel discours ?

Comme nous venons de le voir, la solution par les ontologies que les sujets demandaient à l'Autre s'est vu mise à mal par les Lumières : avec l'entrée en scène de la science moderne, les ontologies se sont retirées pour laisser place à la rationalité scientifique laquelle autorise une certitude sans précédent « qui soulage de l'incertitude permise par les ontologies. »²⁹⁷ Pendant ce temps, l'esprit du capitalisme qui tire sa légitimité de cette rationalisation traverse les crises qui jalonnent son parcours grâce à son exceptionnelle aptitude à acculturer les discours environnants. Et nous l'avons vu²⁹⁸, c'est en 1972 que Lacan en propose le mathème :



Par-là, je vais revenir à ce qui me préoccupe du monde du travail.

Déjà, comme repéré plus haut, le circuit désigné par les flèches, signes mathématiques de l'infini, fait « l'impasse sur la barrière de la jouissance » et, donc, fait naître une promesse qui ne saurait être tenue si l'on considère que la jouissance est « une substance négative ». Pourtant, à suivre Mireille Bruyère, c'est bien d'une promesse qu'il s'agit : « le capital se présente comme une promesse de puissance. »²⁹⁹ Puissance qui en S1 transmute l'autorité du maître en milliards disponibles pour, par exemple, « absorber la science » et la réduire en S2 à

²⁹⁶ Ibid.

²⁹⁷ SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès 2008, p 130.

²⁹⁸ Dans la partie II de ce travail.

²⁹⁹ BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Le bord de l'eau, 2018, p 35.

« une techno-science, voué à produire les lathouses destinées à étancher le manque-à-jour des sujets prolétaires. »³⁰⁰ Lesquels voient le “a” glisser de l'ingouvernable au comptable.

Dans *Les Carrefours du labyrinthe. Figures du pensable*³⁰¹, Castoriadis nous dit que la signification imaginaire sociale du capitalisme c'est « l'expansion illimitée de la maîtrise rationnelle. » Projet comme un fantasme globalisé vers quoi nous sommes sommés de collectivement tendre dans le lien social « tel qu'il découle de la domination du mode de production capitaliste. »³⁰²

Il s'agit de produire ce qui pourra guérir le sujet de sa division pour fabriquer le sujet universel, c'est-à-dire sans histoire. Pour ce faire, et c'est la face du S2, « tout savoir »³⁰³ bureaucratique à l'œuvre, il s'emploie, d'une certaine manière, à administrer le réel : avec la constitutionnalisation des marchés³⁰⁴ dans un premier temps et puis dans un deuxième temps, avec la diffusion de la notion de “gouvernance” comme entité fictive s'il en est. Quand celle-ci, sous les habits politiques de la démocratie, travaille bien plutôt à « l'intégration de la politique à la praxéologie³⁰⁵. »³⁰⁶ Ce qui finalement nous indique une double rupture institutionnelle – à moins que ce ne soit la même – adossée au triptyque communication, information, informatisation, au service de l'expansion illimitée de la maîtrise rationnelle. Et à dire vrai, sans doute, depuis son apparition, le capitalisme distille-t-il le même imaginaire social mais il le fait selon des partitions différentes. Ainsi, la puissance promise par le discours capitaliste s'incarne dans l'accumulation du capital, c'est-à-dire « l'accroissement de la valeur économique des moyens de production »³⁰⁷ et donc l'augmentation de la

³⁰⁰ ASKOFARÉ S., *D'un discours l'autre : la science à l'épreuve de la psychanalyse*, Presses universitaires du Mirail, 2013.

³⁰¹ CASTORIADIS C., *Carrefours du labyrinthe*, 6. *Figures du pensable*, Seuil, Points, 2009.

³⁰² BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Erès, 2010, p 205.

³⁰³ LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Le séminaire, livre 17, Seuil, 1999.

³⁰⁴ Rappel (cf. 4. Dans la partie I) : la « nouvelle » idée est que le politique soit subordonné à la construction des marchés. Ce qui suppose un ordre juridique qui dépasse la durée des mandats. C'est ce que l'on nomme la constitutionnalisation des marchés. Le marché passe au-dessus du politique (et son agenda désormais s'y soumet) : l'ordre transcendantal c'est le marché. Reste le pouvoir brut de l'organisation.

³⁰⁵ Science ou théorie de l'action; connaissance des lois de l'action humaine conduisant à des conclusions opératoires (recherche opérationnelle, cybernétique, etc.)

³⁰⁶ CAYRE P., Conférence dans le cadre d'un cours de Jacques PRADES, mcf en économie à l'UTJ2.

³⁰⁷ BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Le bord de l'eau, 2018, p 35.

productivité.³⁰⁸ « Surfant » sur le discours de la science (S2), la sommation depuis « une autorité masquée »³⁰⁹ (S1), à la productivité du travail, est l'expression économique d'une volonté de rationalisation du monde selon une jouissance asymptotiquement ajournée. Et d'ailleurs, cette rationalisation à l'œuvre qui, aujourd'hui, traverse toutes nos institutions, se doit d'être précisée car elle est bien spécifique. Contrairement au XVIII^e siècle où l'utilitarisme et l'économie politique se fondent sur le postulat qui dit que « l'action humaine (...) obéit à une rationalité qui assure l'élection des fins les plus satisfaisantes et le succès de l'action par l'adéquation des moyens à ses fins »³¹⁰, à la fin du XX^e siècle, la rationalité en question se fait pseudo-rationalité : c'est-à-dire qu'elle prend les moyens pour la fin. Dit autrement, elle devient une fin en soi.

Histoire d'une pirouette qui voit la puissance du capital passer de la croissance des investissements productifs à la mobilité du capital financier. Cette pirouette qui signale une modification profonde dans les moyens mis en place pour optimiser la productivité du travail s'explique par la crise qui survient dans les années 70. Crise de la croissance et de la productivité où la voracité de la puissance capitaliste s'est cognée, où elle a rencontré des limites³¹¹ comme « l'expression de la matérialité de nos corps et de nos écosystèmes. »³¹² C'est la volonté politique, teintée de technocratie, de dépasser ces limites, qui a conduit à l'invention de la liquidité.

Désormais ce qui compte c'est la progression. L'efficacité pour elle-même. Il n'y a pas d'état à atteindre. Fuir la « déchéance du capital »³¹³, c'est le credo du discours capitaliste « construit de telle sorte qu'il fait l'impasse sur cette inaccessibilité de la vérité. »³¹⁴

La limite doit être sans cesse dépassée pour que le même se déploie. Il semble que les sociétés soient devenues des machines³¹⁵ où les hommes, comme collection d'individus à la fois

³⁰⁸ La productivité est le rapport entre la valeur de la production et les moyens mis en œuvre pour produire. Ainsi définie, la productivité augmente lorsque la valeur de la production augmente et/ou la quantité de travail diminue.

³⁰⁹ BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Erès, 2010, p 201.

³¹⁰ LAVAL C., *L'homme économique : essai sur les racines du néolibéralisme*, Gallimard, 2007, p16.

³¹¹ Les quatre limites : La fin du ventre vide, la fin de la tête vide, les limites écologiques, les limites de l'absorption de la technologie. Voir BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Le bord de l'eau, 2018, tout le chapitre II.

³¹² BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Le bord de l'eau, 2018, p 50.

³¹³ Ibid., p 39.

³¹⁴ BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Erès, 2010, p 208.

séparés et regroupés par fonction sont enrôlés au service de la production. Le sujet (\$), bien qu'en place d'agent dans le discours, dans son rapport au savoir (S2) se voit contraint d'en passer par la puissance du capital (S1) : bref, il obéit et il produit. Intéressé à la jouissance via l'injonction surmoïque à la consommation, la récupération du plus-de-jouir "en toc " censé le compléter, ne permet plus de pause, la forclusion de la castration ne permettant pas au fantasme, singulier, de jouer son rôle.³¹⁶ Comment ici ne pas penser à « la cage d'acier » du capitalisme dont nous parle M. Weber dans *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, pour signifier l'hétéronomie à laquelle nous avons affaire.

L'ascèse est à l'efficacité et à la performance généralisée. Et « lorsque la science et la technique œuvrent pour accroître la productivité du travail, c'est au prix d'un renouvellement incessant du processus de production. »³¹⁷

La courroie de transmission de ce changement permanent dans l'organisation du travail, c'est le néo-management. Aussi rapprochons-nous maintenant des sujets au travail pour voir ce qu'il s'y est passé.

C'est sous les habits du taylorisme, du fordisme jusqu'au Lean, que le XXe siècle voit le management dit scientifique pénétrer toutes les entreprises, voire toutes les institutions selon une économie qui revendique de reposer sur des connaissances rationnelles.

3. Mai 68 : un virage se prend

L'histoire du management s'effectue en suivant le balisage de modèles inspirés de théoriciens américains ou japonais pour une rationalisation toujours plus poussée du travail en vue d'augmenter son efficacité, au sens de l'efficience, c'est-à-dire de la capacité de rendement.

Dans le temps qui suit la seconde guerre mondiale jusqu'aux années 70, contexte d'essor industriel où la production de masse devient la norme, dans les ateliers, c'est le chronomètre qui exprime la rationalisation à l'œuvre dans l'organisation du travail. Une forte croissance associée à l'idée de progrès partagé, abrite alors le compromis social entre travail et capital.

³¹⁵ Exemple : Entre 2010 et 2011, la Belgique est restée sans gouvernement pendant 541 jours !!

³¹⁶ « Bouchon amovible qui n'abolit pas le trou », dans BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Erès, 2010, p 321.

³¹⁷ BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Le bord de l'eau, 2018, p 37.

Mais quand le taylorisme se prévaut d'être le système qui se fonde sur le travail déqualifié, le travailleur-producteur-consommateur prend de la voix : travailler oui, mais pour quoi faire ?

Si mai 68 se soutient souvent dans les mémoires de l'image d'Épinal de la révolte des étudiants du Quartier latin, le mouvement de grève est pourtant bien parti aussi des ouvriers dans les entreprises. Et les conflits au travail vont continuer de se répandre en revendications pour une réappropriation de l'organisation du travail³¹⁸ par le savoir ouvrier³¹⁹.

S'ils sont d'abord obligés de lâcher du lest afin que le travail reprenne, dans le même temps, côté patronal, un virage se prend. D'une part, la résistance des ouvriers contrevient à la productivité, voire l'entrave. D'autre part, il semble bien qu'à la fin des années 70, les débouchés de la production elle-même, touchent les bords : ceux d'un fléchissement de la consommation des produits industriels quand les panes sont rassasiées.

Comme je l'ai souligné plus avant, face à ce réel là, la ressource du capital en vue d'assurer son empire va se déplacer à l'horizon de la globalisation, en surfant sur la mobilité du capital financier.

C'est ainsi que le taylorisme qui se spécifie de prendre en main chaque instant du geste de l'homme au travail se révèle de moins en moins efficace. En effet, son organisation technique, sa rigidité, s'avèrent peu pertinentes quand la concurrence mondiale exacerbée met le curseur non seulement sur la productivité mais encore sur l'adaptabilité, la réactivité ou l'inventivité.

Il leur faut trouver les formes d'organisation du travail et de réquisition des salariés qui prescrivent qu'il n'y ait que le management, seul, qui ait une vue sur ce qu'est le travail, la façon dont il doit se faire et ses finalités.

Mais là où le taylorisme inscrivait la contrainte et le contrôle dans l'organisation même du travail, le glissement vers une société de service sustenté par l'essor des techniques d'information et de communication oblige le manager moderne à trouver un autre moyen de coercition, pour garder la main.

C'est ainsi qu'avant même la mise en place institutionnelle et technologique des outils de la finance, le Conseil National du Patronat Français, réuni au cours de ses assises à Marseille en

³¹⁸ Cf. le LIP en 73.

³¹⁹ Les patrons sont acculés : avec les accords de Grenelle, les acquis envisagés sont sans précédents depuis la libération (augmentation du smig de 35 %, des salaires de 10 %, création de la section syndicale d'entreprise, une quatrième semaine de congés payés, etc.).

1972, décida qu'il faut mettre en place les moyens d'action nécessaires pour « casser les logiques collectives », considérées comme problématiques quand elles mettent en péril « la possibilité d'imposer son emprise sur les salariés³²⁰ », c'est-à-dire de les mettre au travail en suivant les sillons des valeurs, des représentations et des arguments moraux qui sont ceux de l'entreprise capitaliste, bref, qui justifient l'accumulation.

Pour ce faire, ce n'est sans doute pas une vue de l'esprit d'envisager que le « néo-management », discours caméléon éminemment changeant puisqu'en prise avec l'atmosphère culturelle où il se produit, et branché sur les idéaux propres à chaque génération, a pris appui sur « la critique artistique de 68 pour assurer la mutation d'une forme de pouvoir organisationnel à une autre.³²¹ » Il se glisse alors dans les habits de celui qui veut répondre aux attentes, aux besoins, aux désirs, bref, aux aspirations de la contre-culture à l'initiative créatrice, à l'autonomie et au bien-être pour soi.

À partir de ce moment-là, en France, l'éventail des précautions de la politique patronale à l'œuvre n'a de cesse de se déplier en mesures pour se rapprocher, au cas par cas, au plus près de chaque sujet au travail concerné.

Ici, je postule en effet que l'habileté du patron (du cadre de direction, ou de n'importe quelle instance tierce du système) à mobiliser le désir des salariés vient à la fois de sa capacité à tirer parti de l'esprit du capitalisme (de son époque), mais aussi de son aptitude à prendre appui sur la structure essentielle du lien social telle que Freud l'a déterminée dans sa « Psychologie des foules ». Autrement dit, pour que les salariés s'engagent dans leurs missions, il n'est pas suffisant de leur fournir les éléments techniques d'un profil de poste standard, ou de protocoles de bonnes pratiques ; en revanche, il est nécessaire qu'un tiers (directeur, cadre, etc.), non seulement endosse les idéaux (de justice, moraux ou professionnels) de son temps, les incarne en les matérialisant dans son discours tels qu'ils circulent via l'esprit du capitalisme, et qu'en outre, de cette place, il assume les conséquences d'une parole, d'une énonciation, sans se défausser de sa position de sujet, c'est-à-dire sans tenter d'escamoter son énonciation derrière des énoncés techniques (anonymes).

Mais voyons donc comment la politique patronale s'est effectivement dépliée...

³²⁰ LINHART D., *Ce travail qui fait mal*, conférence donnée le 19 septembre 2012 à Lausanne, www.sud-vd.ch.

³²¹ DARDOT P., LAVAL C., *la nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Editions La découverte, Paris, 2009,2010, p 411.

À suivre le fil que déroule Danièle Linhart³²², tout part d'abord d'une individualisation méthodique de la gestion des salariés et de leur organisation de travail : depuis les horaires à la carte jusqu'à la distinction des primes, voire même des salaires, il s'agit, sans le dire, de désarticuler les collectifs identifiés comme à la source des contestations et de la résistance.

La clé de voûte de cet échafaudage de dispositions sera, au début des années 90, l'entretien individuel de chaque salarié avec son supérieur.

C'est ainsi donc que l'individualisation du rapport au travail s'opère sous le couvert de répondre aux aspirations (d'autonomie, de liberté, de bien-être, etc.). Sauf que finalement, d'une certaine façon, d'un côté le patron va finir par s'en remettre à l'initiative du travailleur - on pourrait dire « en lui laissant la bride sur le cou » - pour atteindre les objectifs prévus³²³ mais de l'autre, alors qu'il est pris dans des situations fluctuantes, le sujet se voit acculé à « se transformer en petit bureau du temps et des méthodes³²⁴ ». C'est-à-dire qu'il lui incombe désormais de penser systématiquement aux solutions les plus rentables pour envisager le travail qu'il a à faire. C'est-à-dire encore qu'il devient seul responsable du temps qu'il met pour faire les choses en lien avec le prix que cela coûte, dans une logique d'efficacité maximale continue qui est celle dictée par le point de vue de l'entreprise³²⁵ selon les voix du discours managérial.

À dire vrai, pour celui qui travaille, le désir d'autonomie et d'initiative se réalise au prix de fixer en lui les principes d'un autocontrôle qui, pour finir, vont l'amener à coller aux comportements professionnels attendus. Car au-delà de l'individualisation à l'œuvre, cette intériorisation, par chacun, de la temporalité taylorienne, s'accompagne « d'une offensive idéologique³²⁶ ». À ce moment-là, il ne s'agit plus que les gens discutent mais qu'ils communiquent entre eux : qu'il soit "chefs", subordonnés ou de services différents, l'injonction à la communication devient la règle. L'idée sous-jacente, et qui donc ne dit pas son nom, veut d'abord que les échanges entre les salariés et leur hiérarchie se pacifie absolument - pour abolir le rapport de force - et par ailleurs que la communication se fasse le véhicule pédagogique qui vise à faire entendre les contraintes de l'entreprise.

³²² Mais aussi Vincent de Gauléjac par ex.

³²³ BOURBON I., *Le livre noir du management*, Paris, Bayard, 2011, p 25.

³²⁴ LINHART D., *Ce travail qui fait mal*, conférence donnée le 19 septembre 2012 à Lausanne, www.sud-vd.ch.

³²⁵ BOURBON I., *Le livre noir du management*, Paris, Bayard, 2011, p 39.

³²⁶ LINHART D., *Ce travail qui fait mal*, conférence donnée le 19 septembre 2012 à Lausanne, www.sud-vd.ch

Finalement, et pour résumer ce qui vient d'être dit, on peut dire qu'après le 1er capitalisme, lequel était parvenu à faire en sorte de soutenir la structure fondamentale du lien social au point de la vitrifier dans sa forme patriarcale, le 2^{ème} capitalisme a, peu à peu, insidieusement propagé son lot de bureaucratie³²⁷ : l'émergence d'un savoir technique (c'est-à-dire les protocoles de bonnes pratiques déterminées en fonction de leur efficacité statistique, les protocoles d'évaluation aussi), l'émergence d'un savoir technique donc, essentiellement constitué d'énoncés anonymes (puisqu'établis par des collègues d'experts), qui a progressivement remplacé l'ancien mode de management – fondé sur l'énonciation d'un sujet (le directeur) susceptible d'assumer les conséquences de son énonciation. Ainsi dans les institutions du capitalisme, les arguments du discours dominant tirent leur force d'être parvenus à se présenter comme scientifiques, axiologiquement neutres, c'est-à-dire non idéologiques et non moraux. En réalité, ces arguments résultent de l'incorporation, masquée par un discours d'allure scientifique invoquant des lois positives, de plusieurs thèmes articulant morale et justice, bien entendu issus des sciences économiques.

Ce management bureaucratique laissa d'abord place à l'une de ses variantes, ladite « direction par objectifs », avant d'être elle-même remplacée, à partir des années 1990, par le « management participatif » orienté non plus sur les directives des experts, mais selon le principe des projets à court-terme, entièrement fondés sur les demandes (changeantes) des clients. Désormais, le directeur n'énonce plus les grandes orientations, ne soutient plus les objectifs et les missions dans lesquelles s'engageront les salariés : il fait office de coach, et sa vocation est de mettre ses « visions » au service du salarié pour lui permettre, dans le meilleur des cas, de déployer sa créativité. Dans ce nouveau contexte, le salarié ne s'engage dès lors plus dans un travail groupal, orienté par un idéal collectif. Dans cette nouvelle configuration du travail, orientée par un mode de management qu'on dira « rhizomorphe », chaque salarié se tisse ses propres réseaux : des réseaux sans centre, horizontaux, sans tiers, avec lesquels il s'engage dans des projets à court terme. La vocation de ces projets consiste à répondre aux

³²⁷ Ce que l'on appelle « bureaucratie » est un agencement administratif, organisé autour d'un savoir-faire technique, qui vient s'interposer entre une décision (politique, stratégique – militaire ou économique –, technique) et sa mise en œuvre pratique. Rouage essentiel du fonctionnement des institutions, la bureaucratie est donc, en outre, le maillon central de la mécanique sociale, puisque toute décision, quelle qu'elle soit, doit en passer par elle. Pour être opérante, la bureaucratie fonctionne selon des codes et des règles strictes (c'est-à-dire à partir d'un savoir purement technique, neutre et objectif) qui sont supposées dépouiller de leur subjectivité aussi bien l'agent de la bureaucratie que l'administré qui lui adresse une demande.

attentes d'une clientèle changeante, habile, à son insu, à mettre de multiples équipes en concurrence les unes avec les autres. Il s'agit donc ici d'un univers mouvant, où le sujet, livré à lui-même, entrepreneur de son propre parcours, doit composer avec ses capacités propres à créer des liens, comme à s'isoler ou à susciter chez d'autres le désir de l'appeler pour travailler sur des projets à brève échéance ; aucun directeur n'y peut trouver sa place, sauf à s'effacer en tant que tel puisque seule la logique de la demande régule la dynamique des occasions de travail. Le temps s'y diffracte en une multitude d'instantanés, sans passé, sans futur, uniquement organisés autour du projet immédiat.

Je pense que ce sont ces diverses transformations du mode de management, bureaucratique puis rhizomorphe, avec leurs conséquences subjectives (mise hors-jeu de la direction au profit d'une individualisation des responsabilités collectives), qui, en érodant l'instance tierce (Idéal du moi) soutenant les identifications du groupe (des salariés), peuvent empêcher la mise en jeu du symptôme et susciter des situations de souffrance au travail.

II. CLINIQUE DU SUJET DANS LE CONTEXTE DU TRAVAIL, ANALYSE ET MISE EN PERSPECTIVE DES ENTRETIENS³²⁸ CLINIQUES

1. Hypothèses de travail

Je vais maintenant analyser les entretiens que j'ai réalisés, à partir des hypothèses suivantes :

³²⁸ J'ai personnellement effectué les entretiens dans le cadre d'un contrat de recherche pour le ministère du travail/DARES (Direction de l'Animation, de la Recherche, des Études en Statistiques) auquel j'ai participé pendant deux ans et demi (de janvier 2015 à juin 2017), intitulé « *Le malaise au travail comme expression des conflits entre le sens et les finalités du travail* » : recherche interdisciplinaire en Économie, Science de gestion, Sociologie et Psychanalyse. Les personnes rencontrées ont été contactées à partir des références procurées par le ministère, au sujet d'une population de personnes ayant participé à l'enquête DARES Conditions de travail 2013. Pour cette recherche interdisciplinaire, j'ai, pour ma part, rencontré 8 personnes dans le cadre d'entretiens cliniques de recherche (d'environ une heure), que j'ai vues deux fois chacune, à un mois d'intervalle pour chacune d'entre elles.

Ces entretiens ont constitué la matière première pour la partie clinique de ma thèse, ci-dessus.

Hypothèse générale 1 : Les deux nouveaux modes de management, bureaucratique et rhizomorphe, co-existent actuellement et régissent le fonctionnement aussi bien du secteur privé que du secteur public ; néanmoins, nous soutiendrons deux sous-hypothèses :

Sous-hypothèse 1.1 : le mode de management « bureaucratique » se retrouve préférentiellement dans le secteur public et dans les institutions privées auxquelles sont confiées des missions de service public (associations du médico-social, etc.) ; mais il peut également continuer à régenter les services administratifs des entreprises privées vouées à faire du profit.

Sous-hypothèse 1.2 : le mode de management « rhizomorphe », au sens que nous avons précédemment défini, relève soit des hautes technologies soit de la finance.

Hypothèse générale 2 : L'un et l'autre modes de management, bureaucratique et rhizomorphe, ont favorisé l'intériorisation, par chaque salarié, des contraintes inhérentes au fonctionnement de l'entreprise – jusque-là assumées par les cadres de direction –, fragmentant et disséminant dès lors dans l'ensemble du groupe la responsabilité concernant l'atteinte des objectifs de l'entreprise.

Hypothèse générale 3 : L'érosion du tiers a distendu les liens et donc les solidarités entre salariés, selon deux modalités :

Sous-hypothèse 3.1 : La distension des liens professionnels a défait l'idéal collectif, porteur du sens commun autour duquel se fédérait le groupe.

Sous-hypothèse 3.2 : Le sens commun, construit et soutenu collectivement par les salariés, a été remplacé par la mise en place de protocoles « techniques » individuels (bonnes pratiques, évaluation) qui diffractent les équipes, et accentuent le sentiment d'isolement des professionnels.

2. Analyse des entretiens

2.1 Bureaucratie vs réseau

Francine, une femme d'une cinquantaine d'années, nous révèle une articulation de trois modalités de discours : suivant l'exemple paternel (comptable dans une entreprise), elle aspirait à travailler dans une « bureaucratie », c'est son mot. Elle crut reproduire ce modèle de vie, cet idéal lorsqu'elle fut recrutée dans une industrie « familiale » – organisée selon une

pyramide du pouvoir (proche des organisations relevant du premier capitalisme) au sommet de laquelle régnait le patron –, qui a progressivement basculé vers la logique « en réseau ». Voyons le passage de l'un à l'autre, ainsi que ses conséquences. Le père de Francine était comptable ; il a passé toute sa carrière dans la même entreprise. Il incarne, avec pureté, le cadre inscrit dans le deuxième esprit du capitalisme, dont nous avons vu que les principales caractéristiques étaient : la promotion d'une pyramide des décisions régentée par le savoir des experts ; le recrutement sur des postes en fonction de critères objectifs ou de « capacités habilitaires », pour le dire avec Hegel ; la stabilité des emplois, conçus selon le temps long et bien balisé des « carrières », fondées sur un système réglé des promotions ; l'autonomie déléguée aux salariés sur la base d'un management « par objectifs » (des objectifs précis, fondés sur des calculs d'experts, sont fixés, et la direction concède à chacun une certaine marge de liberté pour les atteindre). C'est donc cette stabilité bureaucratique que visait Francine. Après une première expérience au supermarché, elle découvre qu'elle aime bien tout ce qui est « chiffre », tout cet univers de règles et de lois – un univers prévisible et « tracé ». C'est pourquoi, lorsqu'elle est recrutée dans la fromagerie XX, en 1999, en tant qu'employée administrative polyvalente (elle s'occupe d'un peu tout, du standard aux factures et à la paye), quelque chose de l'ordre d'un idéal semble en passe de se réaliser. Au début de son service dans cette fromagerie, elle rencontre un fonctionnement proche de ce qu'était le premier capitalisme : l'entreprise est familiale, elle a été fondée par le père il y a une quarantaine d'années, avant d'être reprise par le fils, très peu de temps avant le recrutement de Francine (en 1997 ou 1998). Le patron est dans l'entreprise, connaît ses employés, qui lui gardent jusqu'à maintenant une certaine loyauté. Mais les choses changent progressivement, l'entreprise s'agrandit, le nombre de fromageries augmente, en même temps que la pression augmente, pesant de plus en plus sur le fonctionnement d'équipe. Du coup, « le boulot n'est plus le même », « le stress n'est pas le même » ; au fond, nous sommes passés d'un mode de management à un autre : l'entreprise familiale, organisée autour d'une figure propice à incarner l'idéal collectif des employés (le travail bien fait, puisque fait selon les règles de l'art ; la loyauté ; une certaine forme de sécurité, assurée par la gestion d'entreprise en « bon père de famille »), devient une société réglée selon la logique propre au capitalisme, autrement dit fondée sur l'impératif de la compétitivité. Le patron passe au second plan : son énonciation s'estompe, au profit de la venue au premier plan de l'injonction au rendement. Plusieurs conséquences en découlent : d'une part, il n'y a plus personne, en place tierce, dont les salariés pourraient attendre une reconnaissance du travail bien fait (« des fois, un petit

merci c'est bien, ça ferait pas de mal ») ; le directeur n'est plus le patron dans ce système – il se met non pas au service du client (ou des actionnaires, lorsqu'il y en a), mais du profit, de façon à tenir ses délais de remboursements. D'autre part, le travail n'est même plus supposé être « bien fait », puisqu'il a désormais à être efficace, c'est-à-dire à la fois efficace et au moindre coût. Dans ce passage brutal de la logique du premier capitalisme (la petite affaire familiale du début) à celle du troisième capitalisme (où ce n'est plus ni le patron ni des objectifs calculés par des experts, mais la nécessité d'accumuler le profit en répondant à chaque demande du client), Francine C. semble avoir été précipitée – elle, l'entreprise et tout son personnel – dans un monde instable, imprévisible.

L'entretien de **Pierre** se situe à la jonction de deux discours, c'est pour cela qu'il indique peut-être plus clairement que les autres la différence entre ces deux modalités du management qui nous intéressent plus particulièrement ici, le management bureaucratique (l'idéal, on vient de le voir, de Francine C.) et le management en réseau. Pierre travaille dans un casino faisant partie d'une chaîne européenne. Lui est « polyvalent » dans l'administration de ce casino, lequel, comme tout casino, se compose d'une partie administrative et d'une partie marchande (les salles de jeux proprement dits). Le centre administratif dont dépend chaque casino du groupe est assez éloigné, ce qui donne à Pierre un certain sentiment d'autonomie par rapport à sa direction locale, laquelle ne se préoccupe pas de son travail (« ce n'est pas sur l'administratif qu'il [le directeur] veut mettre sa patte »), mais s'intéresse essentiellement à tout ce qui touche l'aspect marchand (les jeux, l'accueil des clients, la restauration, etc.). Voyons ce qu'il nous dit des deux aspects du casino – administratif, d'abord, puis commercial.

Pierre dit travailler dans les « ressources humaines » ; en réalité, il explique rapidement qu'il s'occupe de quasiment tout ce qui relève de l'administration (contrats, déclarations sociales, fiches de paye, formation professionnelle, etc.). Il nous explique que de nouvelles directives, anonymes (« ils nous sortent les nouvelles lois »), arrivent régulièrement, obligeant les professionnels à modifier leur fonction. Parmi ces règles changeantes, il s'attarde sur les entretiens professionnels. Ces entretiens sont menés par le responsable de service ou le directeur ; Pierre, lui, s'occupe des éléments périphériques, en collant au plus près de lois imprécises (« depuis la dernière loi de... »), dont le sens et la nécessité lui échappent. Il ne s'agit pas pour Pierre de comprendre à quoi servent ces entretiens, mais d'appliquer la loi et les directives : « ces entretiens sont obligatoires », donc ils ne se discutent pas (« on est obligés de se mettre dessus »). Par ailleurs, ces entretiens ne semblent pas avoir d'autre

fonction que d'appeler les entreprises à se mettre en règle : il ne s'agit donc pas de comprendre leur but, mais simplement de « pouvoir justifier auprès de l'administration comme quoi maintenant on a bien fait passer les entretiens ». Pierre a la charge de programmer un logiciel de RH qui permet de référencer les entretiens : pour le compte de cet Autre anonyme (les lois changeantes, les règles qui s'imposent à lui), son travail est d'alimenter le logiciel, lequel semble avoir un appétit féroce (« il *faut* l'alimenter », dit-il à deux reprises ; « ça occupe bien »). D'où qu'elles viennent, les directives prennent un tour opaque, anonyme – qu'elles soient le fait de nouvelles réglementations ou qu'elles soient imposées par le groupe lui-même (on ne sait pas à qui renvoie le « ils » lorsqu'il dit : « *ils* nous disent qu'ils veulent simplifier »). De ce côté-là de l'entreprise, côté administratif, il évoque une certaine stabilité de l'emploi et de l'équipe ; même s'il a fréquemment changé de poste, et même s'il s'adapte en permanence aux nécessités immédiates du casino, il rappelle qu'il y est lui-même depuis 17 ans, ce qui en fait l'un des plus anciens employés. Une impression de plus grand « turn-over » paraît toucher la partie commerciale de l'entreprise : les employés changent tous de postes régulièrement, restent moins longtemps que dans la partie administrative. À tout instant, ils passent d'une fonction à une autre ; les jeux proposés aux clients changent également, provoquant la disparition de ce qu'il appelle les « jeux traditionnels » (Black-Jack, etc.) : tous ces jeux qui demandaient un minimum d'implication du client tendent à disparaître, remplacés par des jeux de hasard pur, des jeux de consommation qui n'engagent pas la personne qui y joue (le client tourne une manette et attend passivement que la mécanique lui indique s'il a gagné ou non), qui promettent de gros gains pour des mises minimales ; des jeux, au fond, où le sujet ne se confronte plus à un autre sujet, mais est livré à un face à face avec la machine. Le personnel, dans la partie commerciale du casino, est donc réduit au fur et à mesure, puisque l'électronique le remplace (il précise qu'il y a même, maintenant, des « roulettes électriques », sans chef de partie, sans croupier ; les caisses automatiques remplacent également le personnel de caisse). Les jeux, explique-t-il, changent selon les modes : le casino est entièrement régi par le désir capricieux du consommateur, et il faut « sans cesse renouveler les jeux, si vous voulez garder la clientèle nouvelle ». Le directeur lui-même, qu'il appelle de façon plus vague, plus impersonnelle et anonyme, « la direction », change en permanence, créant de l'instabilité dans les pratiques. Or cette direction ne dirige pas : d'un côté, ce sont les clients qui décident du choix des jeux ; d'un autre côté, ce sont les salariés eux-mêmes qui décident de démissionner. La direction ne licencie pas, elle n'a pas « la main là-dessus » : les caissières, devenues obsolètes lorsque

furent installées les caisses automatiques, « sont parties... il y a quand même un turn-over ». Il y a bien des licenciements économiques, mais là non plus, la direction n'y est pour rien. D'ailleurs, selon lui, le ratio reste le même, puisque l'automatisation, la soumission des logiques collectives aux désirs des clients, fait qu'il y aura « d'autres métiers qui vont se créer par rapport à ça » : « des postes en communication » (pour faire connaître les nouveaux jeux), d'autres postes de techniciens, pour réviser et vérifier les compteurs des machines ». Comme dans les supermarchés, où les caissières disparaissent, il assiste avec neutralité au « glissement de postes » qui se produit dans son entreprise.

On voit clairement, dans le discours de Pierre, la distinction de deux modes de management : l'un, versant administratif, où ce qui régit le fonctionnement des salariés ce sont des règles et des directives qui s'imposent à eux ; l'autre côté, commercial, où la direction s'est éclip­sée au profit des impératifs de la consommation elle-même – ce sont les consommateurs, instables dans leurs désirs passagers, qui provoquent les mouvements imprévisibles de l'entreprise (mouvement du personnel, choix des jeux, etc.). Les deux modes d'organisation, dans leur opposition « pratique en institution vs pratique en libéral », « public vs privé », se repèrent également dans le discours d'Angélique, dentiste hospitalo-universitaire.

Angélique est elle-même d'un milieu travaillant en libéral : sa mère est médecin en cabinet, sa tante dentiste en cabinet également. Elle explique, d'une part que la dentisterie n'était pas son premier choix, puisqu'elle aspirait à faire des études de médecine et d'autre part qu'elle a fait le choix de travailler à l'hôpital pour des raisons de contraintes horaires. Sa mère, médecin en libéral, terminait en effet ses journées très tard, et elle ne souhaitait pas reproduire ce modèle familial. Elle s'aperçoit finalement qu'elle travaille bien plus que ses amies dentistes en cabinet, qui arrivent à « aménager leurs horaires ». Pour expliquer pourquoi elle n'y arrive pas, elle invoque deux séries de raisons, qui toutes deux procèdent d'une même logique. Elle commence par dire, de façon énigmatique, que « c'est une question de personnalité » : certains sont capables de partir à l'heure prévue, « même s'il y a encore des gens au fauteuil et des étudiants [chaque dentiste accompagne des stagiaires] en difficultés », et d'autres (comme elle) qui n'y arrivent pas. Elle explique alors qu'il y a là un problème d'« organisation », et que c'est là l'un des traits de la « fonction publique ».

Quel lien établit-elle entre la fonction publique et ces problèmes d'organisation ? Ce qu'elle reproche à la fonction publique, c'est d'être régie par un ensemble de règles inamovibles : des règles fixes qui ne tiennent pas compte des changements immédiats, des aléas contextuels.

C'est ainsi que les services subissent, selon elle, les effets de l'absentéisme des professionnels : s'il y a tant d'absentéisme, c'est parce que les fonctionnaires ont un statut qui les protège – on ne peut pas les licencier, « c'est la fonction publique ». Mais du coup, si on ne peut pas les licencier, il est également impossible de les remplacer : comme le remarquait Pierre, pour qu'une entreprise recrute, il faut que des salariés partent. C'est pourquoi certains services comme le sien se retrouvent en sous-effectifs, générant alors l'usure de ceux qui restent et qui doivent assumer le travail des absents. S'il en est ainsi, c'est que rien, de ce qu'elle en dit, n'incite à travailler plus, puisque tout le monde est payé selon la même grille de salaires, quel que soit son investissement dans son travail. C'est là qu'intervient la question de la personnalité ou du « caractère » : certains s'attachent à ne pas déborder de ce que leur prescrit un certain code, un ensemble de règles (emplois du temps, taux horaire, etc.) qu'ils laissent régir entièrement leur activité : ils partent à l'heure prescrite par ces énoncés, sans tenir compte des nécessités du moment, sans flexibilité – leur caractère, d'une certaine façon, est un caractère de fonctionnaires. Les autres, ceux en l'occurrence qui s'exposent à travailler le plus, ont un autre caractère : ils s'engagent, non pas dans une mission, contrairement à ce que l'on pourrait croire lorsqu'on lit superficiellement son entretien, mais à satisfaire le client (puisque en effet, elle rappelle l'importance non seulement de satisfaire les patients, mais en outre la nécessité que ces derniers n'oublient pas de payer leur consultation, puisque tout n'est pas gratuit). Deux logiques apparaissent donc ici aussi : une première logique « bureaucratique » où ce qui régit les pratiques, c'est un ensemble de textes, d'énoncés, qui déterminent le comportement de chacun au travail (début et fin à heures fixes), et dédouanent chacun de sa responsabilité de professionnel (si le texte dit qu'il peut partir à telle heure, le salarié part à l'heure prescrite, sans se préoccuper de savoir s'il reste des patients et des stagiaires) ; et une seconde logique « libérale » où ce qui organiserait le fonctionnement institutionnel, si cette logique prévalait, ce serait la satisfaction du client/patient plutôt que le respect des règles. L'alternance entre l'un et l'autre discours, le passage de l'un à l'autre, auquel semble aspirer la dentiste hospitalo-universitaire, est précisément ce qu'a vécu Christian.

Christian est postier ; il a fait toute sa carrière professionnelle au tri. Ce service, comme bien d'autres, est ordonné sur des règles précises, régenté par un ensemble d'actions très codifiées, à tel point que le personnel qui y était affecté devait être formé spécialement aux tâches qui lui seraient attribuées. Mais Christian explique que, dans une logique de rationalisation des coûts de fonctionnement, ces formations n'existent plus : les écoles « pour apprendre le

métier » ont été supprimées. « Tout ce qui n'était plus rentable à leurs yeux, on l'a supprimé ». L'ensemble de ces nouveaux objectifs de l'entreprise, il les regroupe sous le terme de « privatisation » : il y voit la raison de la liquidation des fonctionnaires et de la compensation du « manque à gagner » (à propos duquel il ironise, le mettant en regard du chiffre d'affaire). C'est ainsi qu'il critique et même qualifie d'absurde le projet de l'entreprise d'une diversification des activités, par exemple dans la possibilité donnée aux facteurs de devenir moniteurs d'auto-école. L'idéal de participation à une œuvre commune propre au service public, c'est-à-dire l'idée de participer à une version du bien commun qui ne travaille ni du côté de l'accumulation capitaliste ni de l'intérêt égoïste (qui sert de moteur à la quête de profit), s'en est trouvé très amoché ; et il en va de même pour « le service de qualité » qui sustente le désir de travailler de Christian. C'est certainement cet abandon des idéaux d'un service public non soumis aux lois du marché qui explique qu'entre le moment où il est arrivé à la poste, il y a 21 ans, et aujourd'hui, « la famille » comme il l'appelle, s'est quelque peu disloquée : les collègues se saluent mais ne s'embrassent plus. Ils sont moins dans la « sincérité » que dans « le calcul ». Le respect de l'autre tend à se dissoudre dans l'agressivité, laquelle est même de rigueur pour se sentir exister dans le rapport à l'autre. D'ailleurs, certains des chefs, mis au pas des impératifs du processus d'accumulation, n'hésitent pas « à vous presser pour vous mettre au travail dès que vous arrivez le matin ». C'est ainsi que Christian s'est retrouvé à travailler dans un service où ils sont trois fois plus nombreux mais où la charge de travail par salarié, pour les facteurs en particulier, a considérablement augmenté du fait de la suppression des emplois.

2.2 Intériorisation des contraintes fonctionnelles : Autonomie ou bien plutôt hétéronomie ?

La « direction » du casino, souvent évoquée par **Pierre**, loin d'introduire (à la façon de l'idéal du moi freudien) un principe de régularité et de cohésion d'équipe, participe à l'instabilité générale de l'institution : en fonction des directions en place, il y a « des hauts et des bas », qui imposent aux salariés, en permanence, de modifier leur manière de travailler. Faisant fi de l'expérience de terrain des professionnels, de pratiques éprouvées, une « remise en question » s'impose régulièrement à eux. Pierre, tout en reconnaissant qu'il y a là quelque chose d'éprouvant et d'usant, tout en notant que « c'est un peu frustrant », s'accroche à l'aspect positif (« il faut prendre le bon côté des choses ») de cette instabilité : « plutôt que d'en rester à la routine », les salariés sont alors bien « obligés de se remettre en question, de s'adapter à de nouvelles méthodes de travail ». Celui qui ne s'adapte ni à ces nouvelles méthodes ni aux

changements nécessités par la volonté des clients (leurs choix de jeux), n'a plus qu'à quitter le groupe, non pas en se faisant licencier, mais en démissionnant – ce qui, quoique la direction n'y soit pour rien, sert les intérêts de l'entreprise, voire de la société, dans la mesure où « pour qu'il y ait des embauches (de nouveaux personnels, mieux adaptés aux besoins de l'entreprise), il faut qu'il y ait des départs ». Là où, dans ce que Senett nomme les « pyramides bureaucratiques », les salariés pouvaient toujours invoquer, pour expliquer leurs aléas professionnels, la responsabilité du directeur ou de l'un ou l'autre de ses cadres, Pierre implique les personnes elles-mêmes, ou les impondérables anonymes de l'organisation en tant que telle. Ainsi en va-t-il lorsqu'il présente l'instabilité de son propre poste. Au départ, explique-t-il, il est affecté aux Ressources Humaines. Mais ce travail, loin d'être répétitif, semble plutôt pécher par son manque de cohérence. Il se voit d'ailleurs comme « l'homme à tout faire » : s'il manque le personnel attribué à tel ou tel poste, il peut se charger aussi bien de réceptionner les commandes, de traiter les problèmes de sécurité, de déménager des machines du casino, etc. La direction ne lui en donne pas l'ordre : elle semble l'inciter à se mettre au diapason de l'organisation, des impondérables de la vie groupale – s'il manque quelqu'un à un poste, il se doit de pouvoir y intervenir rapidement. Non seulement il n'incrimine pas l'incohérence de la direction quant à sa propre fonction sans cesse bousculée (de salarié des RH, il glisse perpétuellement vers des postes de manutentionnaire), mais en outre il y voit une sorte de fatum, de nécessité aveugle surgie de la société elle-même, que le salarié ne peut qu'assumer, reprendre à son compte, pour malgré tout, prendre du plaisir à ce qu'il fait.

Angélique nous donne une version originale de l'intériorisation des contraintes de son institution. Elle commence par répéter que, s'il y a de gros soucis dans son service, c'est en raison d'un défaut d'organisation intrinsèque à la fonction publique (qui est régentée, on l'a déjà dit, par un ensemble de textes et de règles qui codifient l'ensemble du fonctionnement de chacun des services publics). Elle interprète ensuite certaines situations difficiles qu'elle a vécues ou dont elle a été témoin en renvoyant la cause au niveau interpersonnel : certains salariés ne font pas leur travail, d'autres – quelquefois les mêmes – sont agressifs, insultants. Ce n'est qu'en dernière analyse – et peut-être pour éviter d'avoir à impliquer son chef dans la série des causes du désordre – qu'elle propose son explication la plus intime de ses problèmes professionnels : c'est peut-être parce qu'elle s'attache trop à ses étudiants, et aussi parce qu'elle n'a pas d'impératifs familiaux qui l'appellent à l'extérieur, qu'elle se rend si

facilement disponible dans son service, au point d'y passer de longues heures supplémentaires, au détriment de sa vie privée.

Dans le cas de **Francine**, de la fromagerie XX, on repère nettement dans son discours, au moment où la logique familiale céda la place à la logique strictement capitaliste, le temps où a commencé à se faire ressentir une perte d'autonomie. Employée engagée dans sa mission, aimant le travail bien fait, Francine a vu ce point minimal de son idéal professionnel (la qualité d'un travail fait dans les règles du métier) se dissoudre face aux impératifs de rendement : depuis lors, la présence du directeur n'est plus celle d'une incarnation du patron, mais l'ombre portée des exigences du surmoi de l'entreprise (les clients) – une sorte de manifestation concrète de l'injonction à jouir propre au discours capitaliste. Prise dans l'étau de ce fonctionnement surmoïque, c'est l'autonomie même de Francine qui s'est vue menacée et réduite.

2.3 Érosion du tiers, dissolution du collectif et donc du lien social / effet sur le sujet

Christian, le postier, nous révèle combien le choix d'une carrière et l'émergence d'un idéal sont profondément liés à un parcours singulier, unique. Sa parole nous révèle comment se constitue l'idéal lié à une profession. C'est pour en saisir les rouages, pour y débusquer les déraillements et en discerner les conséquences, telles qu'elles sont vécues par le sujet, que je vais m'y attarder quelque peu. Dans le cours de l'entretien, Christian se présente comme faisant partie de ceux qui aujourd'hui « deviennent marginaux », c'est-à-dire ceux qui « ont de l'empathie » envers les autres et le « respect de la vie humaine ». Il ajoute que c'est « profondément sa personnalité ». Sans doute ce trait particulier, mis en avant d'entrée, trouve-t-il son point d'accroche dans une identification précoce à son frère, de 16 ans son aîné, radiologue et mort d'un cancer quand Christian a 18 ans. À son sujet, il ne tarit pas d'éloges : « un mec bien », « adorable », « gentil », « beau » et qui a voulu « le prendre sous son aile ». Une figure d'identification idéale, un tiers à qui, alors qu'il est récemment disparu, Christian adresse sa réussite au bac et même plus tard encore, tout ce qu'il a réussi dans sa vie. Et ce qu'il a réussi dans sa vie pourrait s'inscrire sous un seul signifiant majeur : fonctionnaire. C'est ce signifiant qui lui a permis d'entrer à la poste plein d'espoir, de se projeter et d'acheter son appartement. Car se projeter et avoir un « petit chez-soi » apparaissent comme deux éléments fondamentaux, susceptibles de le protéger : en raison de sa malformation cardiaque, sa santé est des plus fragiles, c'est pourquoi se loger sous un signifiant qui implique la durée et la stabilité (« fonctionnaire ») est ce qui semble propice à l'autoriser à s'avancer dans le

monde. Mais peut-être trouve-t-il aussi à se soutenir dans la vie au moyen d'une autre identification, issue d'une autre chaîne de représentations. Son père lui a transmis « le goût des avions ». Et tout particulièrement des vieux avions, des « avions de légende » : comme le Mustang - dont une très belle photo prise par ses soins figure sur son mur. Parce qu'on entend la mécanique et qu'il crache des flammes au moment de se mettre en route. « Super machine ! ». Pas comme sa mécanique à lui, son corps, son organisme mal réglé au rythme de pulsations fébriles. Ainsi, la mécanique, « la puissance » de la machine et l'idée de la « maîtriser », le transporte littéralement et vient sans doute suppléer à sa propre fragilité. Mais s'il me parle longuement des avions et des nombreux meetings aériens où il s'est rendu, sa « grande passion » depuis qu'il est enfant, ce sont les trains. Il s'est « toujours identifié au conducteur qui était amoureux de sa locomotive ». D'autant que les conducteurs étaient également mécaniciens ; chacun d'entre eux avait une relation intime, privilégiée, avec sa locomotive : elle l'attendait même quand il partait en congé. Il y avait une « osmose entre le conducteur et sa machine » : Christian l'appelle « le métier-passion ». La mission et la responsabilité associée : « transporter des gens d'un point A à un point B », l'une des modalités du service rendu.

Ce service qui se doit d'être rendu, ce reste de son rêve avorté (conducteur de train), c'est ce qu'il retrouve à la poste. Le facteur livre le courrier du point A au point B ; lui, Christian, vient se loger à l'endroit de la mécanique. L'osmose qu'il repérait entre le conducteur et sa machine, est alors rapatriée au niveau de l'équipe, entre facteurs (conducteur) et personnels du tri (locomotive, machinerie cachée). Voilà qui explique pourquoi, dans ce qu'il dit, trois signifiants-maîtres apparaissent, autour desquels s'enroulent ou se déroulent ses propos : fonctionnaire, empathie et service public. Le sens pour lui, qu'il soit au travail ou ailleurs, s'articule autour de ce nœud ternaire. Son statut, au-delà de la sécurité nécessaire qu'il lui procure, est aussi intimement lié à sa fonction dans un ensemble, une « mécanique » à l'œuvre qui participe du jeu de la société dans ce qu'elle présente de plus solidaire : le service public. Dans cette vaste entité multiple, chacun, comme à la poste, cède sur sa jouissance personnelle pour participer à tisser l'œuvre collective de son service, lequel, dans la visée de sa réalisation, se trouve en place d'Idéal au sens d'un référent commun vers quoi les actes de travail tendent. Le service public est donc pour Christian l'instance tierce chargée de soutenir les identifications des salariés : tant que tient cette instance, l'empathie peut déployer ses effets, principalement cet effet d'alliance entre les membres du collectif de travail. Lorsqu'il se dit profondément du côté du service public, « d'un service de qualité », il nous laisse entendre

que la mission associée à son travail est de l'ordre du service rendu à un autre, adossé à « l'attachement du travail bien fait » – qu'il soit dans « les services arrières », au cœur de la mécanique postale, n'y change rien. La conception qu'il a de son travail lui vient de ce qui lui a été transmis quand il est entré à la poste 21 ans plus tôt : d'abord à l'école de tri et puis dans un service où, à cette époque-là, ils n'étaient que quinze, tous fonctionnaires, où la confiance et le bavardage étaient de rigueur et les chefs, « des crèmes ». La poste c'était « une famille », où les collègues de travail se saluent le matin en se serrant la main ou en s'embrassant « sur la joue ». Voilà bien la cohésion qui a été démantelée lors de ce qu'il nomme la « privatisation » de la poste. Désormais, cet Idéal s'est dissout dans l'imaginaire collectif, tel qu'il est actuellement fondé sur le projet d'expansion illimitée : la poste a quitté sa mission de service public pour s'engager dans les voies de l'accumulation propres au capitalisme. Dans ce contexte où le tiers (l'instance « service public ») ne semble plus avoir pour fonction de pacifier les échanges, de réguler l'intérêt égoïste de chacun, alors l'institution ne protège plus de la pulsion d'agression. Christian a bien repéré cet enchaînement : à mesure que la poste se désinstitutionnalise au profit de sa marchandisation, les sujets, désarrimés de leur histoire, de leur expérience de travail, se voient dépossédés des outils symboliques qui permettent de tempérer les relations frontales entre salariés, lesquelles deviennent agressives. Survient alors le règne de l'agressivité entre collègues de travail (qui fait souffrir Christian), qui s'impose comme une nouvelle norme, liée, d'une part, à la mise en concurrence entre services et entre salariés de chaque service, d'autre part à la nouvelle temporalité, plus courte, plus dense, tout en étant accélérée et instable (puisque l'essentiel des nouveaux recrutements consiste en emplois à durée déterminée, incitant les nouveaux contractuels à plus de flexibilité pour un temps d'emploi plus court).

Pierre, en dépit de l'intense turn-over de la direction – qui reste, dans son discours, anonyme et abstraite (il ne parle que de « direction », sauf une fois, sous l'influence de l'intervieweur : « De direction... oui, de directeur, pardon ») –, soutient l'idée d'une cohésion de l'équipe (laquelle, à son étonnement, ne démissionne pour ainsi dire que très peu), dont l'ancienneté (la majorité des salariés a plus de huit ans d'ancienneté) les protège de l'effet de désagrégation que pourrait avoir ce changement perpétuel de direction. Là où l'on peut toutefois soulever la question de l'érosion du tiers, c'est dans le rapport au temps dont il nous fait part. Le temps, dans le contexte du salariat, est un temps rationalisé : il balise les carrières, donne les repères qui permettent les changements de statuts, jalonne le passage des grades. C'est pourquoi il offre la possibilité d'effectuer des calculs, par exemple pour les

emprunts bancaires (dans tant d'année, tel salarié passera de tel salaire à tel salaire mensuel, donc en fin de carrière il gagnera tant) ; il permet aussi d'historiciser, avec des arguments rationnels, les parcours professionnels. Il offre, enfin, au salarié, la reconnaissance d'un certain savoir-faire. Le rapport au temps se détermine par le nouage entre utilité (reconnaissance des compétences du salarié au regard des besoins de l'entreprise et de la société) et autonomie (épanouissement personnel lié à la marge de liberté conférée pour l'accomplissement des tâches) : la temporalité varie en fonction du sentiment d'épanouissement personnel suscité par la tâche accomplie, dans une certaine liberté et sans contrainte de temps, ainsi que par le sentiment de sécurité lié à la reconnaissance, par l'Autre, le tiers (directeur ou cadre quelconque) du temps passé dans son entreprise. Pierre note en effet, à plusieurs reprises, ce qui le gêne le plus dans cette instabilité des équipes de direction, à savoir qu'à chaque fois, il faut refaire ses preuves, regagner la confiance des directeurs. Ce fonctionnement institutionnel abrase les différences d'expérience. Pierre rappelle en effet, à diverses reprises, qu'avec ses 15 ans passés dans l'entreprise, il est l'un des plus anciens. Or l'expérience lui paraît corrélée à l'ancienneté. Pourtant, il remarque avec dépit que cette ancienneté, gage d'expérience et de loyauté, est effacée à chaque remplacement de l'équipe de direction : lui qui a tant d'ancienneté s'est ainsi, lors de l'arrivée du nouveau directeur, retrouvé « au même niveau que celui qui était arrivé il y a six mois » ; « ça, précise-t-il, c'est un peu frustrant ». L'Autre de la direction, non seulement ne se préoccupe pas de son expérience, mais en outre n'en fait aucun cas, ne s'y intéresse pas – celle-ci n'entre pas en ligne de compte. Dans cette spirale des changements de direction, le temps institutionnel cesse d'être le temps long, rationalisé, des anciennes « pyramides » administratives pour se transformer en un temps du présent éternel – un temps à la fois trépidant (tout bouge en permanence) et immobile (le passé n'existe pas, donc le futur est incalculable) qui ravive à deux reprises dans sa parole les mots « sur place ». Ce désintérêt concernant sa loyauté, il l'interprète comme une négation de son « savoir-faire administratif », un engagement à se « remettre en question », c'est-à-dire à interroger les assises sur lesquelles repose ce savoir pratique.

Le discours de **Angélique** décrit nettement l'érosion du tiers, avec ses effets sur le groupe des professionnels et sur les sujets. Lors du premier entretien, quand elle évoque les multiples problèmes de fonctionnement de son service, elle explique que lorsque la tension monte, elle en parle avec son chef de service ; elle voit « bien qu'il n'a pas de solution », voire qu'« il n'est pas parfait », mais au moins, dit-elle, « il écoute, mon chef ». Elle y revient lors du

second entretien, où elle explique que « la seule personne à qui (elle) rend des comptes, c'est (son) chef de service » ; tant qu'il n'a rien à lui reprocher, le reste n'est pas grave. On voit bien le cas qu'elle fait de ce référent, l'importance qu'elle lui accorde : elle attend de lui, à chaque tension rencontrée dans l'équipe, qu'il fasse quelque chose. Elle est à chaque fois déçue : son chef l'écoute, mais il semble parfaitement impuissant. Face aux critiques qu'il essuie régulièrement, il paraît également démuni – « qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? », lui répond-il quand elle lui fait part des critiques qu'elle a entendues. La faute, selon elle, en incombe au système public lui-même : la fonction publique, parce qu'elle détermine les carrières de façon bureaucratique (le parcours de chaque salarié, on l'a vu, est entièrement régi par un corps de textes et de règles standard – les mêmes pour tous – ne tenant pas compte des aléas du quotidien), et non à l'efficacité individuelle (au prorata du temps passé à travailler), défait l'autorité de son chef, qui ne dispose pas, selon ce qu'elle nous dit, de l'argument de la menace de licenciement (« c'est pas comme dans une entreprise privée, dans une entreprise privée les gens qui travaillent pas, ils sont... virés »). On voit ici sa fine intuition de la situation : elle repère bien que le discours bureaucratique, en mettant des énoncés anonymes (règles de fonctionnement régissant les services, les carrières ; protocoles standardisés, etc.) aux postes de commandes, met à mal l'autorité du cadre hiérarchique ; seulement, son préjugé pro-libéral lui fait analyser l'impuissance du chef de service en termes d'impossibilité d'user de la menace (de licenciement), alors qu'il s'agit ici, simplement, d'une incapacité (liée à la structure même de la bureaucratie) à soutenir une position d'énonciation – le chef n'a plus rien à énoncer dès lors que des énoncés préexistent, régissant l'ensemble du fonctionnement du service.

Angélique repère également les conséquences, sur le lien social et les sujets, de cet effondrement de l'instance du tiers : dès lors que le chef de service n'est plus opérant dans sa fonction tierce, dès lors qu'il cesse de donner corps, via son discours, à l'idéal (la mission soignante, toujours pluridisciplinaire) susceptible de mobiliser l'équipe, deux effets se manifestent immédiatement. Le premier effet est le délitement du lien social, l'effilochage des solidarités : c'est le règne du « je m'en foutisme », pour le dire avec Angélique, qui autorise chacun à ne se préoccuper que de lui-même, à donner la prévalence à ses propres intérêts (par exemple, profiter du fait d'avoir des enfants pour pouvoir partir avant tout le monde), à quitter les lieux « sans se retourner », c'est-à-dire sans demander aux collègues surchargés de travail s'ils ont besoin d'aide. Dans cet univers où le tiers a cessé d'être opérant dans sa fonction de support du lien social, les rapports entre salariés s'inscrivent dans le registre du spéculaire, de

la relation en miroir débarrassée de la médiation du symbolique : ils se retrouvent soudain confrontés au face à face agressif entre pairs, sans la médiation de quelque instance pacificatrice, ce qui engage les rapports sur la pente d'une violence qui peut aller jusqu'aux insultes, comme nous l'explique Angélique (« il m'a insultée, traitée de branleuse, devant les stagiaires »). Le deuxième effet, consécutif au délabrement du lien social et des solidarités, est l'usure, la fatigue qui semble par moments envahir la parole de cette jeune femme, et dont elle nous dit qu'elle se manifeste par le surcroît d'absentéisme qui paraît toucher son service. La conséquence générale de cette situation me semble toucher au registre du sens. En effet, le *sens* de son travail, lequel trouvait son appui sur la double mission (de soin et d'enseignement) qui l'avait emballée au point de lui faire préférer (au détriment de sa vie sociale et de sa vie de famille) la carrière hospitalo-universitaire à la carrière libérale, ce sens qui rendait supportables les horaires et la charge de travail qu'elle avait à assumer, semble s'être défait : il ne s'agit plus pour elle de s'engager dans une grande mission du service public, avec son idéal de soins pour tous, mais de satisfaire des patients ramenés à leur statut de clients, qui doivent payer leur consultation. L'intérêt égoïste prime désormais sur le bien commun, autrement dit sur l'intérêt général qui forme l'horizon du service public.

Tout au long de son entretien, **Francine** nous montre clairement comment l'autonomie, sous la pression du rendement et des exigences d'un Autre devenu anonyme (la masse abstraite des clients), se dissout, comme le temps, qui se contracte pour paraître entièrement envahi par le travail (« j'ai l'impression d'être au boulot sans arrêt ») et la présence oppressante (surmoïque) du patron – lequel semble se réduire à une marionnette agitée (« il est très *speed* »), emportée par les aléas des revendications de sa clientèle. S'il reste encore quelque chose du collectif, des solidarités (nées du temps de l'ancien management) organisées autour de la figure du patron, Francine nous donne des indices que ce lien social qui attache les salariés à la fromagerie ne résistera pas au gigantisme qui a embarqué cette société dans les tempêtes de l'accumulation perpétuelle. Tant que l'ancien patron, père du nouveau directeur, est encore présent dans les locaux (dans son « petit bureau »), l'entreprise tient ; mais qu'en sera-t-il lorsque ce dernier repère identitaire aura cessé d'être présent ? L'aspiration de Francine à réduire son temps de travail nous donne une piste de réponse : elle tient encore dans l'entreprise tant qu'elle a le sentiment, soutenu par ses collègues, qu'elle y fait un travail utile ; mais ce sentiment d'être utile, dans la mesure où son directeur le reconnaît de moins en moins, risque de rapidement se dissoudre – ce sera alors le désir lui-même, le désir de travailler pour cette entreprise, qui risquera à moyen terme de s'essouffler.

2.4. Quelque chose du sens

Pour tenter d'en saisir quelque chose, le mieux est, me semble-t-il, d'analyser en détail trois situations, non encore abordées jusqu'ici. L'une nous dévoilera une forme d'épanouissement par le travail salarié ; nous verrons dans quelle mesure l'ensemble est mis sous la dépendance de l'Idéal du moi. Les deux autres situations, à l'inverse, je montrerai comment un sujet peut se trouver dans l'impossibilité de tenir dans un univers professionnel : soit pour des raisons de pathologie individuelle, soit en raison d'une forme de pathologie institutionnelle, à savoir lorsque le fonctionnement de l'entreprise met à mal l'instance du tiers ainsi que toute émergence d'un sens.

Audrey est une aide-soignante qui semble se réaliser dans son emploi actuel : « ça me plaît le boulot que je fais », dit-elle. Elle travaille en hôpital, c'est-à-dire dans une institution réputée hiérarchisée, par ailleurs soumise à des protocoles de soins stricts. Autrefois attachée à un service de cardiologie « simple », elle travaille désormais dans un service de soins intensifs en cardiologie, où elle semble plus à l'aise. Dans ce nouveau service, elle apprécie particulièrement de devoir répondre avec « rapidité » et dans un contexte stressant à « l'imprévu », « parce qu'on apprend quelque part, aussi, à se contrôler, on sait qu'on doit aller vite, on sait qu'on doit... on sait ce qu'on a à faire ». Cela demande d'être « actif », une maîtrise des techniques, mais pas uniquement – il y faut aussi une part d'improvisation. Lorsqu'elle décrit son travail à l'arrivée d'un patient, elle introduit volontiers chaque étape du soin par des formules du type « on sait que l'on doit... », en fonction des cas des figures : faire passer ou non le patient « par la case soins intensifs » puis, selon le cas, le perfuser, le raser, etc. Audrey se réfère à un savoir qu'elle a intériorisé et qu'elle met à l'épreuve avec satisfaction en s'adaptant à telle ou telle situation. Ceci lui donne l'impression de pouvoir contrôler une situation et d'étayer son savoir-faire. Elle explique : « intervenir, de pouvoir savoir intervenir, de pas me dire, ben là, je sais pas, c'est énervant. C'est surtout ça [...] donc on peut remédier au truc ». Il ne s'agit pas seulement de mettre en œuvre une technique mais de mesurer sa pertinence en l'adaptant à la situation, quitte à y porter de légères modifications : « il va y avoir une certaine réflexion quand-même pour le bien-être du patient ». Audrey « gère » et s'approprie la mise en œuvre de son travail. Par exemple, là où les protocoles qui s'imposent aux aides-soignants tendent à réduire de plus en plus le temps accordé au relationnel, au détriment de l'acte technique, Audrey trouve le moyen d'y ouvrir

des brèches pour se réapproprier cette part non technique de relation au patient. Ce qui fonctionne ici, c'est qu'elle le fait avec le soutien de sa supérieure. On voit apparaître ici cette spécificité des pyramides hiérarchiques : les ordres, ou les règles énoncées par le sommet de la pyramide, doivent être traduites en action pour être appliquées. Or « quand un ordre se traduit en action, le mot-clé est “traduit” » (Sennett, 2006, p.35). Là où Weber, au moment où apparurent les grandes bureaucraties, craignait l'enfermement des salariés dans des « cages de fer » liées au principe hiérarchique et à la rigidité de fonctionnement des pyramides de pouvoir, Sennett rappelle qu'en réalité, une telle « cage de fer » n'a jamais existé : il y a, intégrée à toute pyramide, ce qu'il appelle la « modulation interprétative ». Il s'agit de menues traductions qui s'imposaient, d'un échelon à l'autre des lignes hiérarchiques, modulant les énoncés de départ, et donnant « aux employés de la société le sentiment d'être des agents » (Ibid., p.36). Plus les pyramides administratives du pouvoir sont grandes, plus marquées sont leurs hiérarchies, et plus leurs « structures bureaucratiques offrent l'occasion d'interpréter le pouvoir, de lui conférer un sens sur le terrain » (Ibid., p.37). Or, même si elle n'est généralement pas heureuse, « une personne à qui on laisse le loisir de donner un sens à ce qu'elle fait sur son petit territoire se lie à l'organisation » (Ibid., p.36). En changeant de service, Audrey s'est donc retrouvée dans un nouveau service dans lequel les protocoles ne pouvaient être suivis à la lettre, mais nécessitaient au contraire d'en appeler à un aménagement permanent ; c'est ici qu'elle semble avoir rencontré une hiérarchie susceptible de soutenir, chez elle, une certaine autonomie, quitte à ébrécher les règles et les protocoles qui organisent souvent strictement le monde hospitalier. C'est donc, en partie, parce que Audrey s'est retrouvée dans une structure bureaucratique hiérarchisée, mais aussi (et surtout) en partie parce qu'elle y a trouvé des supérieurs hiérarchiques aptes à soutenir une énonciation qui n'aille pas dans le sens des énoncés techniques (les protocoles) régissant la fonction des aides-soignants, qu'elle a trouvé dans ce service de soins intensifs en cardiologie un certain espace d'autonomie.

Cette autonomie est venue soutenir son rapport aux patients, avec lesquels elle entretient des relations singulières, hors de toute technicité ; en retour, ces patients lui sont reconnaissants de leur apporter cette touche d'humanité, ils le lui disent, et elle se sent utile – pour ses patients, pour le service, pour les personnes qui travaillent dans le service (elle se rend toujours disponible pour écouter un collègue qui ne va pas bien). Car Audrey, en syntonie avec son environnement, adapte sa façon de faire au patient mais aussi à ses collègues, même s'ils lui sont supérieurs hiérarchiquement. Par exemple, si une infirmière fait telle chose, elle

complétera son action et si une autre infirmière n'a pas le temps de faire telle chose, elle le fera à sa place. Elle ne vit pas cela comme une adaptation passive aux initiatives de l'infirmière mais comme l'opportunité de faire quelque chose d'imprévu. Elle explique que ce n'est pas le rôle de telle ou telle personne qui préside à l'action, mais la situation globale faisant que chacun interagit de concert pour que la réponse adaptée soit apportée : « on a une chose à accomplir, peu importe qu'on... qui l'a fait à partir du moment où elle est faite ». Il lui est alors permis de penser que la hiérarchie des rôles et des fonctions est souple et que personne n'a l'exclusivité de son savoir-faire. L'équipe fonctionne sur la base de « l'entraide », comme un « puzzle », puis la réponse à donner sera « complète ». Le jeu que Audrey introduit entre appropriation des directives et initiative personnelle se voit aussi dans sa façon d'appréhender les changements institutionnels. Il en est ainsi du déménagement à venir du service, ce dont elle se réjouit pour « ses locaux tout neufs », ne minimisant par pour autant l'effort d'adaptation qui sera nécessaire. Comme pour les patients, où « rien n'est plus constant que le changement », adage qui fonctionne pour elle comme « l'arme infaillible », elle est prête à s'organiser en fonction des données de la nouvelle situation. Elle est contente d'être présente le jour même où le déménagement aura lieu, pour suivre tout ce qui va se dérouler : « l'avantage c'est que moi je serai là ce jour-là, donc euh... je verrai où se rangent les choses, c'est surtout ça. C'est comme quand on arrive dans une nouvelle maison ». Audrey ne subit pas un instant la situation qu'elle s'approprie. Et surtout, elle ne lui est pas plus imposée qu'à ses supérieurs hiérarchiques ayant eux aussi à s'adapter. Au sujet de la cadre de la santé, elle dit : « la surveillante, elle a poussé des lits comme les autres ». Et elle ajoute « c'était marrant à voir », ce qui montre que ce n'est pas si anodin pour elle. Elle en tire profit : « elle se mouille, quoi, elle va pas nous regarder en disant : c'est moi la chef ! Enfin, ça, c'est pas sa mentalité. C'est bien, on a de la chance ». Et puis pour toute l'équipe « ça change ! » : « y aura des choses qui n'iront pas » « c'est comme toutes les choses nouvelles, forcément, il faudra qu'on s'y habitue ». Le groupe fonctionne comme un collectif, car il surmonte les mêmes épreuves en même temps. Le temps de travail, dès lors, loin de faire problème, devient un temps où elle s'« éclate ».

Si l'on se fie à son discours, Audrey tient donc dans son actuel emploi moyennant une articulation que l'on pourrait dire harmonieuse des quatre conditions qui soutiennent le sens qu'elle donne à son travail : elle dispose d'une marge d'autonomie, soutenue par sa hiérarchie. Cette marge d'autonomie lui permet d'être reconnue par les patients pour sa disponibilité, ses qualités relationnelles, bref, ses qualités de soignante. Or nous touchons ici à

un idéal hérité de son histoire familiale : il y a là quelque chose de l'ordre de la vocation, un appel, quasiment un mandat symbolique, puisque sa mère et sa grand-mère exerçaient elles-mêmes cette profession (« on est quand même programmés, dira-t-elle, pour s'occuper des autres »). Le hiatus entre travail prescrit et travail réellement effectué s'estompe, dans son discours, ce qui me semble être l'indice non pas que le hiatus n'existe pas, mais qu'il est voilé par le symptôme, dont c'est précisément la fonction : aménager une solution de compromis susceptible de réduire le hiatus, de le rendre vivable. La trace du symptôme n'apparaît que lorsqu'elle explique combien ce travail, le fait de s'occuper des autres, opère pour elle comme une thérapie, une façon de traiter ses propres problèmes.

Nous avons vu, tout au long des précédents sous-chapitres, ce qui se produit pour le sujet, dans son rapport au travail, lorsque l'une (quelconque) des conditions n'est pas remplie : le désarroi, la fatigue, le sentiment d'être agressés gagnent. Nous avons également pu montrer que ces situations se révèlent toutes à l'analyse être sous la dépendance de l'instance tierce, d'un effondrement de l'idéal collectif. Mais même dans les situations les plus extrêmes de délitement du lien social, les sujets sont toujours susceptibles de trouver des solutions.

Voyons-le avec deux situations : l'une relevant de la pathologie clinique, l'autre d'une profonde désorganisation liée à ce que nous avons nommé le management rhizomorphe, à savoir un mode de management fondé sur l'éviction du tiers.

Baptiste, est vraisemblablement un sujet psychotique. Il s'agit d'un homme trentenaire, célibataire. Enfant unique, il évoque une enfance particulièrement solitaire, avec des parents carriéristes davantage intéressés par leur métier que par leur rôle de parents.

C'est surtout le recours aux néologismes qui éclaire le rapport de ce sujet au langage. Ils témoignent d'un défaut de la métaphore, c'est-à-dire que les mots, menacés de glisser éternellement en ratant la chose désignée, tendent à tout moment à se figer en un sens inamovible ; en épinglant ainsi la chose représentée, le sens, fixé, peut alors fonder une conviction délirante. C'est ce rapport particulier au langage qui signe la structure psychotique. Ainsi, l'expression « aheuré », signifiant « j'ai des heures car socialement je suis en décalage », offre la possibilité de capitonner (d'épingler) le sujet au sens, le protégeant de la déshérence et d'une marginalisation radicale : son rapport au monde tient dans un rapport figé aux heures, qui règlent l'ensemble de son quotidien. Quant au mot « zététique », qui signifie « ne pas gober tout ce qu'on dit et risquer ainsi d'être dans une démarche de ragots », il lui confère la possibilité de se défendre de l'imposture qui contamine non seulement le monde du

travail et la vie sociale, mais aussi l'ensemble de la communauté humaine : « ce qui me tue dans le monde moderne, c'est la petitesse des individus », « l'homme se prend pour une superpuissance, alors qu'il est d'une bêtise à pleurer ». Ces néologismes constituent donc une défense contre un univers ressenti comme hostile et menaçant. Dans le même ordre d'idées, pour le psychotique, conçue comme imposture, la place du père, celle de l'exception qui fonde (on l'a vu avec le mythe freudien de Totem et tabou) l'ensemble en l'organisant autour d'une perte, est rejetée. Pour Baptiste, comme pour tout psychotique, le manque (la perte fondatrice du vivre-ensemble), n'est pas symbolisable, sinon via la quête d'une figure que l'on pourrait tenir pour responsable de cette perte, conçue dès lors comme un vol. C'est ainsi qu'au lieu de soutenir la fonction tierce, incarnée par le père, il tente en permanence d'en démasquer l'imposture. En effet, le portrait du père n'est guère élogieux puisque son discours est subi « comme une agression » (quand le sujet était enfant). Quant à la mère, figure de l'imposture elle aussi (puisque'elle a réussi à jouer plusieurs rôles, sauf celui de « maman »), elle n'est pas digne de porter son nom, incarnant le soupçon. Sans doute la nature symbolique du nom du père lui est-elle insupportable.

Ce sujet est hors discours, hors sociabilité : dépourvu de l'instance susceptible de pacifier son rapport aux autres, il ne parvient pas à établir de liens sociaux. Il est alors menacé à tout moment de devenir l'objet de la jouissance d'un Autre malveillant, et guette les indices de sa présence sournoise, moyennant une théorie paranoïde du rapport à l'autre : « l'égoïsme est le seul moyen de survivre, parce que sinon on est paillason et les gens passent leur temps à s'essuyer sur vous », « en équipe, le travail de l'un impacte le travail de l'autre [...], j'ai du mal avec ce genre de poste ». Il est alors exclu du semblant qui règle les échanges sociaux. Malgré tout, le travail occupe une « place centrale » dans la vie de ce sujet qui n'a pas d'autres « passions », d'autres intérêts : un travail réglé non pas sur quelque tiers incarné (cadre, directeur, etc.), dont il se méfie, mais sur des protocoles anonymes qu'il s'agit de suivre à la lettre.

Dans le monde du travail, ce qui est déploré c'est la chosification de l'être humain, réduit à une métonymie : « pour trouver un boulot, il faut que j'aie un diplôme, parce que malheureusement en France on ne fait pas confiance aux gens, on embauche des diplômés ». Il donne à voir un univers où les individus sont massifiés, ce qui empêche toute insurrection : « les dirigeants veulent des agents qui ne fassent pas de vague ». En effet, il perçoit finement que la résistance du sujet risque d'objecter à ce discours, qui doit continuer sa course au profit, marchant trop vite, comme sur des roulettes. Rien ne doit constituer d'obstacle,

puisque toute transgression risque de le mettre à mal. Cette massification – abrasion des différences – empêche non seulement toute expression de la singularité, mais encore la reconnaissance du mérite : « quand on est ouvrier, qu'on le fasse bien ou mal, ça ne change rien ». Dans cet univers, où la fin justifie les moyens, « on enfreint les protocoles pour respecter l'engagement [...], le résultat final », le sujet se fait impitoyablement abuser. Cette idée ressort nettement de la réponse de la DRH, porte-parole d'un discours si astucieux qu'il n'ait pas besoin de mentir pour tromper : « une fois je suis allé la voir, j'ai essayé de lui expliquer ma frustration, et elle m'a scié en deux. Elle m'a fait : tu crois quoi, le monde de l'entreprise c'est un monde de requins [...], elle a eu un regard implacable sur le monde dans lequel on vit, et moi en fait, tout le reste de mes illusions, elle les a fracassées à la massue ».

Mais, face au délitement du lien social, il s'accroche à de petites solutions. Il recourt à des suppléances qui lui permettent de faire tenir la réalité psychique, rafistolant le langage, le corps et la jouissance : l'herbe, sa « première béquille » et « les rêves éveillés », deuxième béquille, qui sont chargés « de travestir la réalité en revivant et transformant une scène au boulot ». D'autre part, ne pouvant œuvrer en équipe, il préfère « s'isoler avec la musique », pour « travailler en rythme ». Le rythme de la musique semble construire un cadre rassurant, le protégeant de la présence des autres tout en réparant cette « vision fracturée de l'existence », dont il souffre depuis l'âge de douze ans. Enfin, s'il décrit une humanité lâche et sans vergogne, la visée de sa thérapie consiste pour lui en « la réconciliation avec le genre humain ».

Une critique acerbe se dégage de cet entretien, où l'institution, dominée par une sorte de Big Brother, apparaît comme une société totalitaire de la surveillance (l'exemple des réseaux sociaux est significatif : il « s'est fait prendre par la direction » car il a insulté l'entreprise sur Facebook). Malgré tout, cette société semble, contre toute attente, convenir à ce sujet, le renforçant dans sa vision paranoïaque : l'idée selon laquelle on est tous épiés lui permet, d'une certaine façon, moyennant quelques inventions, de maintenir l'Autre en fonction (s'il ne vit pas dans un désert absolu, c'est parce qu'un Autre existe quelque part, qui semble s'intéresser à ce qu'il fait, l'épiant à travers Facebook, notamment). Baptiste est alors « acteur », à son insu, de ce système qu'il dénonce, entretenant les vices de l'idéologie dominante, sans remarquer qu'il en est partie prenante, raison pour laquelle il lui est de toute façon impossible de sortir de ce discours. Cela est d'autant plus difficile qu'il *le renforce* en le dénonçant.

Le discours de **Rémy** me paraît tout à fait propice à illustrer l'un et l'autre – le grand délabrement de l'institution soumise à la pure logique capitaliste ; et les solutions bricolées par un sujet pour continuer à tenir dans le lien social, en dépit des ravages de son travail.

Rémy est informaticien. Marié, beau-père de deux garçons, il a un niveau bac + 5. Durant l'entretien, il montre systématiquement qu'il est intéressé par le lien. Ce qui lui importe est la relation établie avec l'autre, « les discussions avec les clients », « travailler avec les gens ». Ce lien est, en revanche, difficile à établir à cause du langage jargonnant de son univers professionnel : « ils ont chacun leur jargon, ce n'est pas facile. Il faut des années pour comprendre. C'est tellement complexe », « je ne comprends rien parce que chaque boîte a son vocabulaire ». Ce langage entrepreneurial détruit le lien social qui est un lien langagier. Pour se tisser, il doit accueillir l'énigme, la singularité. Or, ce jargon est réduit à une chamarrure de signes (« que ça match [...] on emploie pas mal de termes anglais »), à des sigles (« je travaille dans une entreprise. Ça s'appelle une SS2I [...] je ne sais plus ce que ça veut dire », « RATP, INRA, RTE, EDF »), qui contaminent progressivement le langage de l'entreprise. Celui-ci devient total et uniforme, ne laissant aucune place à l'énonciation. Afin de restituer la complétude - une société de contrôle comme le dirait Deleuze - le langage, qui se réduit à un code empêchant les malentendus, vise à éliminer le *reste*, l'inconnu, qui fait la spécificité du langage humain.

Cet effondrement de la langue, ce technicisme qui attaque « le fait humain », va de pair avec la détérioration du lien. Le lien social de l'entreprise est à l'image de la façon dont la langue est conçue : son morcellement et son appauvrissement entraînent le démantèlement du lien social (« les équipes sont constituées et démantelées à tout bout de champ »).

La description de l'univers entrepreneurial laisse esquisser un univers néo-kafkaïen, c'est-à-dire un monde démantelé, ne fonctionnant que selon l'a-coup de projets éphémères, où les individus, réduits à une marchandise (« ces sociétés vendent le personnel »), à des objets (« les entreprises ont des fonctionnaires, des contractuels, des apprentis, des stagiaires, des CDD [...] des gens qui tombent malades [...] il faut tout traiter, des codifications »), à des mots qui ne donnent plus accès à aucune réalité, où les hommes ne sont que des illusions, « les ombres de leurs fiches », pour le dire avec Kundera, deviennent interchangeables. Ces êtres chosifiés sont pris dans un éternel retour : « tous les trimestres, on revoit ce qu'ils attendent sur le trimestre prochain. C'est comme si on avait des missions de trois mois qui se succèdent [...] on appelle ça des versions dans notre jargon ». Ils sont comme égarés dans le dédale des lois, « des règles et des procédures qui changent tout le temps », une immense

institution labyrinthique, impersonnelle (« grosses boîtes multinationales »), sans fil conducteur, à laquelle ils ne peuvent échapper. En effet, tout au long de l'entretien, on voit ce que le sujet devient dans un tel univers qui fait promouvoir l'univocité, empêchant, par conséquent, tout développement de discours, toute nouveauté qui échappe à la rigidité et à la stagnation. Que devient donc le sujet ? Il n'est plus mu par un désir de savoir, déplorant l'absence de toute dimension fantaisiste (contrairement aux études, dit-il), mais soumis à la règle de répétition à l'identique, obéissant pour ainsi dire à un système asservissant. C'est alors le discours servile qui l'emporte : un esclave (travailleur moderne) qui va jusqu'au sacrifice de sa personne, laissant libre cours à la machine (au savoir), qui va alors cheminer toute seule, s'autonomisant. N'est-ce pas l'avènement de la machine totalitaire, que l'on voit presque zoomorphisée au fil du discours, celle décrite par Kafka dans *La colonie pénitentiaire* qui, sous un masque impitoyablement neutre, dissimule un engin de mort ?

Je repère nettement, dans son discours, qu'aucune condition pour maintenir le sens n'est remplie : le collectif, toujours éphémère, n'est à aucun moment fédéré autour d'un idéal commun, mais autour d'un projet technique à vocation commerciale ; l'utilité, en matière de justice et de bien commun, est inexistante – ces brèves communautés de projets ne visent que la plus-value à apporter à l'entreprise qui les emploie. Le temps, atomisé en de multiples présents (via les réseaux numériques où se passent les « rencontres »), se défait en un présent éternel, sans passé, sans futur ; quant à l'autonomie, il s'agit d'une liberté sans loi régulatrice, sans une instance collective susceptible de la rendre tangible.

Mais, malgré la description désolante, le sujet a réussi à trouver un compromis, à résoudre les conflits où le mènent les exigences contradictoires. En effet, afin de loger sa singularité, il a privilégié le rapprochement familial, le sport, réhabilitant le lien, « s'investissant dans [sa] vie personnelle », mais non sans perte, puisqu'il l'a fait aux dépens des rencontres véritables, en privilégiant le « télétravail » qui lui a permis de réduire les déplacements. Il trouve, dit-il, son compte puisqu'il a réussi à établir un semblant de relation à l'autre à travers les mails et le téléphone.

Enfin, cette interview fait réfléchir à un monde où s'active non pas une grande solution radicale (révolutionner l'entreprise par exemple), vouée probablement à l'échec, mais de petits désirs particuliers, singuliers. Loin d'un grand acte (d'ailleurs après avoir démissionné, il est revenu au bout de trois jours), il convoque de petites échappatoires désirantes qui se gardent de marcher trop bien. Cet entretien met en scène la conception d'un sujet « désenchanté » qui a fini par admettre que le monde était devenu résolument postmoderne,

sans capituler cependant, sans s'effondrer – mais en tenant hors du monde professionnel, devenu irrespirable.

CONCLUSION

Lorsque le sujet apparaît, l'Autre était là avant. Ce sujet, assurément divisé, est immanquablement lié à lui, cet Autre, lequel est soumis aux mouvements, voir aux fluctuations historiques qui font la temporalité diachronique. Aussi, dès le tout début de ce travail de recherche, l'Histoire était là pour me mettre l'eau à la bouche. Et la question me taraude encore : que s'est-il passé pour que nous en soyons là ?

L'histoire m'a transmis un fil rouge qui, depuis « ces masses énormes gravitant vers des casernes » du travail, les fabriques, au XVIII^e siècle, jusqu'au compromis du salariat consolidé et traversé de protections au XX^e siècle, m'a fait voir les conditions changeantes des ouvriers, ces prolétaires. M'a permis d'en suivre quelque peu les vicissitudes à travers le temps, et encore d'apercevoir l'influence exercée sur cette condition par les progrès de la technique, soufflés par le discours de la science aux oreilles des détenteurs du capital.

D'apercevoir l'influence exercée par les inventions s'enchaînant les unes aux autres, qui viennent bousculer sans cesse leur niveau de vie, leurs qualités, leurs attitudes et leurs sentiments, et qui orientent alors les réactions mouvantes de la masse des travailleurs, d'abord face aux problèmes vitaux que leur pose la technique mais encore vis-à-vis des grands problèmes généraux et sociaux qui se dressent devant eux et suscitent jusque dans leurs couches profondes, des réactions si particulières.

« Car pendant tout le XIX^e siècle, des générations ouvrières se sont formées grâce à leur volonté de culture personnelle et sans que les institutions n'aient rien fait pour cela.³²⁹ »

Une revue bibliographique m'a ensuite conduite à découvrir la psychodynamique et la clinique de l'activité respectivement initiées par Christophe Dejours et Yves Clôt, parce qu'elles constituent les figures de proue de la clinique du travail aujourd'hui.

L'épistémologie de la première, parce qu'elle s'inspire de la psychanalyse, aura tout particulièrement attiré mon attention et, d'y regarder de plus près, m'aura permis de poser que la façon dont j'use des instruments que les enseignements de Freud et de Lacan nous transmettent est tout autre.

³²⁹ DOLLEANS Edouard, *Histoire du mouvement ouvrier*, Armand Colin, 1948, p8.

En ce sens, cette revue m'a alors permis de positionner explicitement mon abord de la question du malaise au travail, dans une perspective de la psychanalyse lacanienne définissant le réel « comme l'impossible -à imaginer, à dire, à écrire etc.- » ou ce qui est « exclu de la symbolisation » à la différence de Christophe Dejours qui, bien qu'il se revendique de la psychanalyse, ménage au réel une porte d'accès.

Mon approche prend définitivement ses distances quand il s'agit de « la centralité du travail » autour de quoi les deux approches cliniques rencontrées au cours de mes lectures, l'une comme l'autre, s'enroulent.

À la façon d'Anna Arendt, j'ai souligné que l'industrialisation a déposé de nouveaux modes de production, voire de productivité, qui ont propulsé le travail dans une place centrale autour de laquelle s'est réorganisé le lien social. Ce qui n'a rien ni de naturel, ni d'essentiel mais bien plutôt découle de l'incidence des faits économiques traversés des rapports de force politique, sur le cours des sociétés.

Distance prise, je focalisai donc non pas sur une clinique du travail mais sur une clinique du sujet dans le contexte du travail où, dans la rencontre de chacun, ce sujet rencontre l'Autre. Cet Autre encore et toujours sensible au discours et aux idéologies du moment, voire de son temps.

Dès lors, la théorie du lien social de Freud selon laquelle c'est l'institution du signifiant qui fait tenir les hommes ensemble au prix d'une déperdition de jouissance et la théorie des discours de Lacan qui, à la représentation du sujet comme le signifiant pour un autre signifiant ajoute l'objet *a* désormais plus de jouir en place de production, ont été des outils précieux.

Mais aborder la question du capitalisme d'un point de vue du discours nécessitait, au préalable, d'en préciser le sens. Pour ce faire, Weber et « l'esprit du capitalisme » s'est imposé, qui épingle la sécularisation de la notion d'ascèse via son transfert dans la sphère commerçante des échanges sociaux : un tour de l'éthique protestante portée par la voix de Luther qui fournit au capitalisme balbutiant les arguments pour prendre place.

En vue de faire dialoguer « la forme de gouvernement de la jouissance³³⁰ » repérée comme dominante dans le lien social qui nous concerne, le discours capitaliste, et les significations

³³⁰ VICTORIA Bernard, *L'époque, les discours, l'amour, approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, thèse de doctorat, juillet 2015, p362.

imaginaires sociales véhiculées dans l'époque, nous avons dans un premier temps fait un détour avec Bentham tout d'abord, et puis Castoriadis. L'un, Bentham, parce que sa contribution, l'utilitarisme, est venue encourager, voire participer de la pente prise par l'économie politique à se faire science. L'autre, Castoriadis, parce qu'il se préoccupe des mutations de l'Autre aux sens socio-historique et à ses répercussions sur le sujet quant à ses façons de penser, de se penser et d'agir. Car le sujet ne peut s'apercevoir que depuis son inscription dans le langage et par voie de conséquence, dans son lien à l'Autre, lequel est soumis aux variations historiques, qui vont influencer la structure même.

Et puis dans un deuxième temps, encore par la fenêtre de l'histoire, je me suis rapprochée du travailleur afin d'avoir une vue sur les conditions de travail auxquelles il a affaire, depuis les années 70.

Dans le système capitaliste qui campe le décor de notre époque moderne, au départ, dans le monde de l'entreprise, c'est le patron qui incarne la figure du tiers, c'est-à-dire qui se trouve en position de l'idéal du moi pour l'équipe des travailleurs.

Au moment du capitalisme originel, il y avait une figure centrale : celle de l'entrepreneur bourgeois adossé aux valeurs véhiculées par la Réforme protestante. Le premier capitalisme soutient la structure du lien social, même si son esprit à la tête ailleurs.

Et puis, au cours du XX^e siècle, alors qu'il continue de puiser ses ressources en dehors de lui-même et en particulier dans la rationalité scientifique à l'œuvre, le capitalisme va venir se loger sous le signifiant maître de l'efficacité pour elle-même, arborée comme la bannière du vaisseau de la productivité glissant sur la houle d'un renouvellement incessant de l'organisation du travail.

À partir des années 2000, c'est la débâcle annoncée. Le néo-management qui a pris place, déjà dans les entreprises mais pire, dans les institutions de service public, non seulement sape l'instance tierce susceptible de soutenir les identifications des travailleurs mais impose des directives de plus en plus anonymes qui peu à peu pulvérisent les liens et dissolvent la responsabilité des sujets dans le respect des « bonnes pratiques » progressivement distillées jusqu'à la nausée.

J'étais partie de l'hypothèse que c'est en prenant appui sur son symptôme que le sujet peut bricoler des solutions pour pallier au gap qui, de structure, existe entre travail prescrit et travail accompli et que le malaise apparaît s'il ne peut plus loger le plus singulier de ce qu'il est, de sa manière de faire, dans le discours qui désormais organise le travail.

La clinique est venue fonder cette hypothèse.

L'histoire de Francine nous le dit bien qui a vu “son” entreprise, fromagerie familiale, propulsée dans la logique du capitalisme néolibéral actuel, laquelle, alignée sur l'injonction anonyme d'efficience en vue de répondre à l'exigence de profit, ne lui permet plus de préserver le sens qu'elle mettait dans son travail, exprimé dans la satisfaction du travail bien fait, accompli dans un temps tenable et adressé à un autre-patron, figure assumée du projet commun de l'entreprise.

Ou encore l'histoire de Christian, le postier, dont l'idéal accroché, attaché même, au service public, a vu le cadre de l'œuvre collective se disloquer, le service rendu qui donnait sens à son travail, se dissoudre dans la privatisation appliquée à l'institution qui le protégeait et son choix de carrière si profondément singulier, se voir menacé.

Avant le salut final, je voudrais maintenant en guise d'épilogue, revenir sur une notion qui me travaille et occupera sans doute mon esprit pour mes travaux de recherche à venir : la valeur. Comme le dit Saussure dans son cours de linguistique générale³³¹, « dans les deux sciences (la linguistique et l'économie politique), la valeur permet un système d'équivalence entre des choses d'ordres différents : dans l'une, un travail et un salaire, dans l'autre, un signifié est un signifiant ».

Or, une chose me préoccupe : si nous considérons que « le dispositif marchand³³² » s'est généralisé et qu'il y a désormais hégémonie de la valeur d'échange, c'est-à-dire que l'équivalence devient obsolète, voire l'échange lui-même, la matérialité, au sens lacanien, ne se perd-elle pas ? Puisque la matérialité suppose le passage à l'autre...

De la même façon, si « tout ce qui soutient la différence du même et de l'autre, c'est que le même soit le même matériellement³³³ », dans ce contexte hégémonique, la différence ne tend-elle pas à disparaître ?

Et si la valeur du signifiant, ce qui fait sa valeur, c'est la différence, sans elle que se passe-t-il ?

³³¹ DE SAUSSURE Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1974, p 115.

³³² MILNER Jean Claude, *Clartés de tout*, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao, Editions Verdier, 2011.

³³³ LACAN Jacques, *L'insu*, Paris, L'Unebvue, 2004, séance du 14 décembre 1976.

ÉPILOGUE

Il apparaît que pour formuler sa théorie de la valeur, Marx se soit appuyé sur « le grand penseur qui a analysé le premier la forme valeur ³³⁴ ». Et en effet, le dit “grand penseur” en la personne d'Aristote semble bien déjà en son temps avoir distingué deux usages distincts pour chaque chose : un usage naturel, telle une chaussure va à son pied et un usage non naturel consistant dans l'obtention d'un objet nouveau, fruit de la vente ou de l'échange. La piste de la distinction entre valeur d'échange et valeur d'usage était désormais ouverte.

Quelques centaines d'années ont passé, lorsque Smith s'en saisit, pour aller plus loin et constater que valeur d'échange et valeur d'usage ne dépendent nullement l'une de l'autre : il n'y a pas entre elles de lien de cause à effet qui permette de s'en emparer. Or, à partir du moment où, au XVIII^e siècle, la société se réorganise autour de l'échange marchand comme penchant naturel des hommes entre eux, les questions de la valeur économique deviennent centrales : « de la propension à l'échange rendu nécessaire par la division du travail, découle l'impératif de mesurer les rapports d'échange ³³⁵ ». Et donc de prendre l'initiative de l'élaboration d'une théorie de la valeur.

Car à l'époque d'Aristote, bien qu'il eut repéré par où la question de la valeur pourrait poindre, le lien social qui le concerne, ne réserve au commerce des biens qu'une part congrue de son étant, cantonné aux besoins de chacun. Et bien plus tard encore, le prix des objets fabriqués était fixé par les corporations d'artisans ou les maîtres d'ateliers : lié à la qualité et aux coûts, il est alors le “juste prix”. D'une certaine façon, la monnaie reste encore là cantonnée à un rôle d'intermédiaire lié à la nécessité et celui qui produit l'objet, en vue de son usage, se trouve à l'écart du marché.

C'est ainsi que Smith, adossé à l'échange marchand comme le fondement du lien social, et considéré comme le premier économiste (classique) va s'atteler à résoudre le défaut de corrélation entre les valeurs distinguées et pose que la valeur d'échange d'un bien sera déterminée par la quantité de « travail commandé ³³⁶ » qu'il contient. C'est-à-dire que vue la

³³⁴ MARX Karl, *Le Capital Livre 1*, Editions Sociale, 1977, Tome I, p 73.

³³⁵ HARRIBEY Jean Marie, *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondement d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Les Liens qui Libèrent, 2013, p 23.

³³⁶ VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

division du travail -laquelle finalement se présente comme l'organisation nouvelle de la société- la richesse pour Smith, consiste dans le fait de pouvoir commander le travail d'un autre, en échange d'un objet que je n'utilise pas ou que je ne consomme pas : où se dessine la distinction qu'il fait entre valeur d'échange et valeur d'usage.

En fait, le nombre d'heures de travail, de la même façon qu'on calcule une longueur, devient la mesure qui permet de déduire ce que Smith désigne comme le « prix naturel » d'un bien fabriqué dont la possession donne la faculté d'acheter d'autres marchandises³³⁷. Je le cite : « le travail annuel d'une nation est le fond primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours, ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit³³⁸ ».

Il faudrait sans doute ici s'attarder sur la théorie des composantes de Smith qui, à dire vrai, soumet la détermination du prix naturel à celle des différents revenus qui le composent, à savoir la rémunération, le profit (puisque'il faut désormais du capital pour produire) et la rente (au sens d'un dû de celui qui travaille à celui qui possède la terre exploitée). Mais ce sur quoi je souhaite porter l'attention est qu'en définitive, sa théorie des composantes, qui est celle qu'il retient pour faire théorie de la valeur, ne résout pas le paradoxe initialement repéré. Je veux dire le paradoxe inhérent à la notion de valeur qui dit que l'eau, pourtant vitale quant à son usage, ne vaut pour ainsi dire rien et donc ne peut rien acheter, par rapport aux diamants, dont la valeur d'usage est quasi nulle mais qui a une très forte valeur d'échange³³⁹.

Bien qu'il élabore les principaux concepts de la pensée de l'économie classique, peut-être parce qu'il focalise sur la valeur incarnée dans les objets, Smith ne vient pas à bout de l'énigme de la valeur. Et malgré sa contribution par « le travail incorporé³⁴⁰ », Ricardo ne l'élucidera pas davantage.

Pour pénétrer le mystère de la valeur, il était nécessaire de s'extirper, de se défaire d'une vision naturaliste de la valeur. À la suite de Smith et Ricardo, Marx reprend tout d'abord à son compte la distinction entre valeur d'échange et valeur d'usage : la valeur d'usage d'une marchandise, se présente donc sous l'angle de la qualité de sa matière et de sa forme, destinée

³³⁷ SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations*, Paris, Flammarion, 1991, vol1, p 96.

³³⁸ Ibid. p 65.

³³⁹ Ibid., Chap IV.

³⁴⁰ Qui comprend une part directe – la quantité de travail nécessaire à la production d'un bien – et une part indirecte – la quantité de travail présente dans les outils de production et les consommations intermédiaires.

à « satisfaire des besoins humains » quels qu'ils soient ; « qu'ils aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire³⁴¹ ». La valeur d'échange quant à elle, se présente sous l'angle quantitatif qui désigne, tout compte fait, le rapport selon lequel les valeurs d'usage se proposent d'être échangées. C'est alors que « la valeur d'échange d'une marchandise apparaît d'abord comme le rapport (...) dans lequel des valeurs d'usages d'espèces différentes s'échangent l'une contre l'autre », comme nous le relate le " travail commandé " de Smith, « rapport qui change constamment avec le temps et le lieu ³⁴²».

Cependant, s'il reprend cette distinction repérée par ses prédécesseurs, Marx va en faire autre chose et c'est bien là sa geste : celle qui dans un premier temps va détacher la catégorie de valeur pour « la considérer de façon distincte de la valeur d'échange³⁴³ » et lui octroyer un rôle de pivot, source du sens de l'équation de la valeur et celle qui, dans un deuxième temps, le met sur la piste du dévoilement de la plus-value. Car « la valeur est l'introduction du mensonge³⁴⁴ » nous dit Lacan.

Marx part de ceci que la valeur d'usage d'un objet, ne permet pas de déduire sa valeur d'échange sur le marché. En conséquence, si les marchandises ont un rapport entre elles et qu'il s'agit d'un rapport de valeur, alors l'équation qui dit que x marchandise A (20 m de toile par exemple) = x marchandise B (un habit), recèle une énigme à résoudre. Car la marchandise A, la toile, a une valeur relativement à la valeur de B, l'habit, qui lui-même, fournit à A, la toile, l'expression de sa valeur, en se faisant l'équivalent comme marchandise.

Dit autrement, « Au sein de cette relation, une seule marchandise (la valeur relative) peut exprimer activement et positivement sa valeur : elle utilise l'autre marchandise comme équivalent. Le corps physique concret de l'autre marchandise lui fournit une matière pour l'expression de sa valeur³⁴⁵ ».

Ce qui veut dire que la marchandise A et la marchandise B n'ont pas la même fonction, et que non seulement une même marchandise ne peut remplir ces deux fonctions à la fois, mais

³⁴¹ MARX Karl, *Le Capital Livre 1*, Editions Sociale, 1977, Tome I.

³⁴² MARX Karl, *Le Capital Livre 1*, Editions Sociale, 1977, Tome I.

³⁴³ LOUANGVANNASY Aline, *Marx, les concepts fondamentaux du capital*, publié dans le séminaire Marx aujourd'hui, le 06/02/2013. www.aline-louangvannasy.org/article

³⁴⁴ LACAN Jacques, *L'insu*, Paris, L'Unebévue, séance du 14 décembre 1976.

³⁴⁵ BOHY BUNEL Benoît, *Forme de la valeur – Synthèse du Capital de Karl Marx (Livre I, chap I, partie 2/3)* ; mis en ligne le 13/12/2017. <http://lepoing.net>

surtout que les deux en question « s'excluent polariquement³⁴⁶ ». « Aucune marchandise ne peut se rapporter à elle-même comme équivalent, ni faire de sa forme naturelle (valeur d'usage), la forme de sa propre valeur » (Marx)³⁴⁷.

Ce qui veut dire encore qu'il y a une hétérogénéité radicale entre valeur d'échange et valeur d'usage.

C'est ainsi que pour que l'équation de la valeur prenne sens, il faut lui trouver un principe d'équivalence entre les éléments qu'elle met en lien. Pour ce faire, il va alors s'agir d'extraire des qualités spécifiques de chacune des marchandises, A et B, au sens de leur valeur d'usage respective, d'extraire à chaque fois une valeur comme point de référence commun, qui servira dans un second temps pour l'échange.

Au final, et c'est ce qui m'intéressera au plus haut point, la valeur vient faire office de tiers, auquel chacun des objets ou marchandises peut être référé pour se faire l'égal de l'autre. Dit autrement, « les deux objets sont donc égaux à un troisième qui par lui-même n'est ni l'un ni l'autre ». Ou encore, « chacun des deux, doit, en tant que valeur d'échange, être réductible au troisième, indépendamment de l'autre³⁴⁸ ».

On peut alors affirmer que l'égalité, à un troisième terme, de chacune des marchandises entrée dans la danse de l'échange, implique l'introduction de la mesure. Mesure qui, à vrai dire, n'aurait pas lieu d'être, sans elle-même supposer l'hétérogénéité fondamentale entre les valeurs mises en équivalence et qui fait apparaître la valeur comme une réalité purement sociale.

Ce qui va faire la valeur d'un objet, et donc d'une marchandise, c'est qu'elle a pour trait spécifique d'être un produit du travail. En quelque sorte, la valeur émane du travail "tout court", d'un travail sans qualité, au sens où les aspects utiles particuliers d'un travail, disparaissent en même temps que ce qui le distingue d'une autre espèce de travail. Le cœur de la valeur se vêt de la réduction à l'unité de mesure abstraite de chaque travail humain particulier. C'est ce que Marx, d'une manière plus serrée que Ricardo qui considère la valeur comme la quantité de travail nécessaire pour produire un bien, c'est donc ce que Marx va nommer le « travail abstrait ». Le travail abstrait défini comme la quantité de temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises. Ou bien plutôt à la reproduction de

³⁴⁶ Ibid.

³⁴⁷ RICARD Hubert, *Le fétiche et la valeur de jouissance*, ERES, Journal français de psychiatrie, 2007/2, n°29, p 24-26.

³⁴⁸ LOUANGVANNASY Aline, *Marx, les concepts fondamentaux du capital*, publié dans le séminaire Marx aujourd'hui, le 06/02/2013. www.aline-louangvannasy.org/article

la « force de travail » des prolétaires (c'est-à-dire de quoi manger et dormir). La force de travail étant l'autre nom qu'il donne au travail abstrait, du côté d'une énergie quantifiable par le temps chronologique de sa mise en fonction.

Marx parle « du temps de travail qu'il faut pour faire apparaître une valeur d'usage quelconque, dans les conditions de production normales d'une société donnée et avec le degré d'habileté moyen des travailleurs ». Un travail comme homogène, sobre dépense d'énergie humaine qui, au fond, incarne la valeur elle-même, c'est-à-dire ce qu'ont en commun les marchandises et qui permet de les échanger.

Nous voyons ici que le “travail commandé de Smith”, n'est pas “le travail socialement nécessaire” de Marx qui, lui, implique un tiers élément : c'est-à-dire que c'est parce que Marx a extrait la catégorie de valeur, qu'elle peut prendre consistance dans l'après coup de l'échange. C'est-à-dire encore qu'en fin de compte, elle n'existe qu'au fil des interactions sociales marchandes. Et inversement, ce n'est qu'après avoir rigoureusement, voire rationnellement, introduit la valeur, que la valeur d'échange peut apparaître comme telle.

Nous pouvons alors dire que la valeur occupe bel et bien une place de pivot autour duquel peut s'opérer le mouvement qui va d'une valeur d'usage à une valeur d'échange selon la spécificité de leur articulation qui dit que la seule détermination de la valeur des marchandises est sociale. En tant que telle, la valeur « n'est pas quelque chose de visible ou de palpable³⁴⁹ ». Mais pour autant, elle a des effets concrets sur l'organisation du monde social où elle prend ses aises.

Malgré les apparences, il n'y a pas un échange purement quantifiable entre deux homo œconomicus : il y a un rapport social de l'échange qui dissimule la conjonction de deux valeurs de nature différente. Et c'est quand la valeur s'immisce comme tiers, dans le temps de travail socialement nécessaire, que la structure du rapport dans l'échange économique apparaît, qu'une loi peut prendre place et rendre compte d'un réel en jeu. Car il n'est pas de système symbolique qui puisse se constituer sans l'exclusion d'un réel.

Aussi, c'est en se référant à l'équation de la valeur, laquelle étale la dimension d'hétérogénéité des éléments mis en relation, que Lacan insiste sur « la fonction » de cette dernière, qui par la même, « révèle le latent comme nécessaire au départ ».

³⁴⁹ BOHY BUNEL Benoît, Forme de la valeur – Synthèse du Capital de Karl Marx (Livre I, chap I, partie 2/3) ; mis en ligne le 13/12/2017. <http://lepoing.net>

« Écrire valeur d'échange égale valeur d'usage (VE=VU), c'est assurer le paradoxe du lien que constitue la distinction : l'échange, la valeur proprement dite, appelle à se retranscrire en son hétérogène, dès lors défini comme son équivalent : l'échange en devient relatif.³⁵⁰ » C'est ainsi que ce que nous montre l'équivalence de l'équation fondamentale de la valeur, de mettre en continuité des éléments différenciés, c'est que valeur d'échange ne va pas sans valeur d'usage : l'une semble tenir l'autre par les pieds, comme le capitaliste nécessite le prolétaire. Et le circuit qui mène de l'une à l'autre, de s'insinuer autour de la valeur comme abstraction, insiste sur le vide qu'il vient border.

« Il ne s'agit point du patent mais de ce qu'elle recèle, de ce que l'équation retient en elle, qui est la différence de nature des valeurs ainsi conjointes et la nécessité de cette différence », nous dit Lacan³⁵¹.

Ici, de la structure de l'échange économique à celle qui fait l'échange des femmes après l'alliance des frères de la horde freudienne, il n'y a qu'un pas. On pourrait écrire l'équation qui met en continuité ou en équivalence les éléments distincts que sont l'homme et la femme, à condition, pour ce faire, de les référer, chacun, à un tiers élément : ce qui parle dans l'humain. Dit autrement, nous pouvons tout à fait avancer que l'homme et la femme sont équivalents vis-à-vis de la castration. C'est là que vient se loger le pas de Lacan : quand l'équation de la valeur permet à Marx de dévoiler la valeur en tant que « pure médiation sociale³⁵² » invisible sur le corps de l'objet produit mais qui, travail abstrait, « fini par exister au fil des interactions sociales marchandes³⁵³ », Lacan, en référence à la dite équation, à partir de l'échange des femmes, se saisit de l'effet de la castration au moyen d'un changement de termes : il substitut valeur de jouissance à valeur d'échange.

« L'utilisation comme métaphore des lois de l'échange économique, des lois symboliques de l'échange des femmes entre les lignées », permet à Lacan « d'inscrire la valeur de jouissance

³⁵⁰ LEW René, "De Marx à Lacan", in *Marx et Lénine, Freud et Lacan...*, Colloque de la Découverte freudienne (1989), Presses Universitaires du Mirail, 1992, page 83.

³⁵¹ LACAN Jacques, *La logique du fantasme*, leçon du 12 avril 1967.

³⁵² BOHY BUNEL Benoît, *Forme de la valeur – Synthèse du Capital de Karl Marx (Livre I, chap I, partie 2/3)* ; mis en ligne le 13/12/2017. <http://lepoing.net>

³⁵³ Ibid.

dans cette dimension de la perte³⁵⁴ » que ni les structures élémentaires de la parenté, ni « la forme valeur comme abstraction réelle³⁵⁵ » de l'économie, ne lui fournissaient.

En définitive, d'un côté Marx s'arrache du naturalisme des objets pour faire apparaître la valeur comme une réalité purement sociale, dans la quantité de travail socialement nécessaire dit abstrait, qu'il dépose au principe de l'échange social marchand comme la condition de sa réalisation. Et d'un autre côté, Lacan, lui, depuis le champ de la psychanalyse, dévoile ce qu'il en est de la structure de ce social là, en son fondement, comme lien. Tissé par le langage, de fait, il est troué. Dit autrement, là où muni de l'équation de la valeur, Marx révèle le rapport social caché derrière la marchandise, la valeur de jouissance déposée par Lacan comme homologue de la valeur d'échange, dévoile qu'au principe du lien social, il n'y a pas de rapport. Que la jouissance prend valeur parce qu'elle est l'effet de la castration.

Et « il faut le statut du sujet, tel que le forge la science, de ce sujet réduit à sa fonction d'intervalle, pour que nous nous apercevions que ce dont il s'agit, de l'égalisation de deux valeurs différentes, se tient ici entre valeur d'usage (...) et valeur de jouissance³⁵⁶ », où valeur de jouissance joue le rôle de valeur d'échange.

Dans la tribu qui se constitue après la horde, la valeur d'usage est celle qui consiste pour l'homme à saillir la femme en vue de la reproduction. C'est ainsi que le phallus circule. Quant à la femme, objet manifeste de l'échange, sa valeur est bien la valeur de jouissance dont il est question. Au sens d'une jouissance possible à récupérer à condition d'avoir consenti à en laisser. Et c'est là le point fondamental de la démonstration : la valeur s'exprime quand la castration opère, de reposer sur une soustraction de jouissance.

Dans le même fil que celui qui distingue valeur d'usage et valeur d'échange, Marx oppose travail abstrait et travail concret, producteur de valeur d'usage. Il nous importe ici de repérer, avec Jean-Claude Milner, la coupure qui s'opère « entre deux entités discursives³⁵⁷ », laquelle ne met pas seulement en jeu l'avènement de la science mais « la constitution de la forme marchandise ». Quand « l'usage antique est un usage disjoint de la forme marchandise »,

³⁵⁴ RAGOUCY Christine, *Bentham et Marx, références économiques dans l'enseignement de Lacan : repérages*, Mémoire de DEA « Concepts et clinique », Université Paris 8, département de psychanalyse, 1997-98, p 64.

³⁵⁵ BOHY BUNEL Benoît, *Forme de la valeur – Synthèse du Capital de Karl Marx (Livre I, chap I, partie 2/3)* ; mis en ligne le 13/12/2017. <http://lepoing.net>

³⁵⁶ LACAN Jacques, *La logique du fantasme*, leçon du 12 avril 1967.

³⁵⁷ MILNER Jean Claude, *Clartés de tout, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Editions Verdier, 2011, p 85.

l'usage moderne est pris dans la logique de la distinction entre valeur d'échange et valeur d'usage. La pensée économique, c'est la pensée de la valeur économique comme autonome de la philosophie politique. Dit autrement, la valeur, la mesure, c'est la réponse de l'économie politique, laquelle lui procure une autonomie, passant de l'usage aux biens qui s'échangent, du travail concret au travail abstrait, désormais adossé à la productivité.

« Au début, il y a l'invention productrice, à savoir le fait que l'homme (...) se met à tresser quelque chose qui n'est pas dans un rapport d'enveloppement, de cocon par rapport à son propre corps mais qui va se cavalier indépendamment dans le monde comme étoffe, qui va circuler. Pourquoi ? Parce que cette étoffe est valeur de temps³⁵⁸ ». Tout autrement que la robe de lys ou le plumage des oiseaux ou des Écritures de la Bible, l'étoffe se fait l'effet d'une invention productrice de l'homme qui lui donne valeur de temps. Valeurs de temps comme valeur d'échange ; c'est-à-dire sa valeur économique : ceci est le signifiant dont le signifié est la productivité dans sa définition même : valeur créée /³⁵⁹ temps de travail pour la créer.

À suivre Anna Arendt, « (...) la productivité du travail à proprement parler ne commence qu'avec la réification (...), avec l'édification d'un monde objectif³⁶⁰ ». Le travail, en soi, n'a pas de valeur d'échange, c'est l'objet qu'il produit qui en a une. C'est par cette cornue là que la force de travail devient une marchandise comme les autres. Ce qui a été rendu possible par le fait que le travailleur n'est plus désormais ni esclave, ni serf mais salarié. Aussi, ce qui va participer de la valeur d'échange de la force de travail comme marchandise, c'est la valeur d'échange des moyens de subsistance de cette dernière, le “socialement nécessaire”.

Pour Marx, comme pour Ricardo, le capital fixe, c'est-à-dire les machines, bien qu'à l'origine issues d'un travail d'élaboration et de construction, pour ces auteurs là, le capital fixe c'est du travail mort. Le capital, et c'est à souligner, ne crée donc aucune valeur propre. En revanche, l'activité du travailleur, elle, a une caractéristique unique, c'est qu'il produit plus de valeur qu'il n'en a consommée pour produire cette valeur. « Cette marchandise, dit Marx, l'homme aux cents écus l'achète et c'est une marchandise-miracle susceptible de créer de la valeur, au-delà de sa propre valeur³⁶¹ ».

³⁵⁸ LACAN Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, Livre VII, Ed du SEUIL, septembre 1986, p 268.

³⁵⁹ Valeur créée sur (ou divisé par) temps de travail pour la créer.

³⁶⁰ ARENDT Hanna, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983, p 148.

³⁶¹ VINCIGUERRA Rose-Paule, *Marx pas sans Lacan*. <http://www.wapol.org/ornicar/articles/238vin.htm>

C'est ainsi que le capitaliste va le faire travailler plus longtemps que le temps socialement nécessaire. Ce qu'il ne peut faire, disons-le, que parce qu'il est le seul à posséder les moyens de production. En conséquence, alors que pendant le temps qu'elle travaille, la force de travail justifie son salaire, en fin de compte, le temps pendant lequel elle s'est vendue, déborde bigrement le temps nécessaire à la reproduction de sa propre valeur.

C'est ce surplus de travail, créateur d'un plus de valeur, que Marx appelle la plus-value. Et « la plus-value, ce n'est pas du tout du bénéfice ; c'est l'extorsion directe sur le corps du prolétaire d'une valeur d'échange, laquelle est profondément cachée puisque le salaire prétend payer la totalité du travail fourni³⁶² ».

Comment ne pas ici repenser au terme de fiction selon Bentham ? N'y a-t-il pas là bel et bien une entité fictive qui trompe son monde ?

Dès lors, et pour ce qui m'intéresse quant à ce que je cherche à démontrer, le problème posé par la fiction en question sera de tenter d'en repérer la fabrique. De percer « l'escamotage réel³⁶³ » qu'opère la plus-value pour en extraire, d'une certaine manière, un savoir qui nous dise quelque chose de la logique capitaliste. Laquelle, moins que de l'exaction, semble bel et bien relever de la crapulerie, d'interdire à celui qui en est l'objet, la figure de sa mécanique.

Marx le met en scène³⁶⁴ ce capitaliste qui reste, dans un premier temps, médusé devant l'opération à somme nulle révélée dans l'après coup du rapport entre son investissement préalable dans la production et le fruit de la vente du produit. Mais dans un deuxième temps, alors qu'il se donne l'air de rendre service quand non seulement il paie l'ouvrier mais qu'encore il lui fournit la matière et les outils nécessaires à son activité de travail, soudain, il éclate de rire. Et son rire trahit la position de fiction qu'il occupe. Ce rire convoite d'ores et déjà l'instant où s'engendre le plus, comme tel, de la valeur d'échange, la plus-value. À bien y regarder, quand la valeur d'échange s'est déployée autour de la valeur de jouissance, Lacan dira « qu'il a coulé le plus de jouir dans le godet de la plus-value » ou « qu'il l'a accroché, superposé, enduit à l'envers de cette notion³⁶⁵ ». Le capitaliste a inventé une sorte de valeur gagnée sur le travail de l'autre, la plus-value, et son embrouille le fait rire, comme « un gag

³⁶² Ibid.

³⁶³ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 101 à 117.

³⁶⁴ MARX Karl, *Le Capital Livre 1*, Editions Sociale, 1977, Tome I.

³⁶⁵ LACAN Jacques, *D'un Autre à l'autre*, Livre XVI, séance du 20/11/68, Ed du SEUIL, mars 2006.

foncier³⁶⁶ ». Son rire fait trace dans l'arrangement trompeur qui s'installe, tout en refoulant son mode de fabrique.

À la fin des années 60³⁶⁷, Lacan se saisit de ce rire conté par Marx et le relie à l'effet du mot d'esprit : « ce qui m'avait frappé au temps de ces vieilles lectures c'est qu'il pointe là, le capitaliste, personnage fantomal auquel il s'affronte, que le capitaliste rit. C'est là un trait qui semble superflu. Il me paraît pourtant, il me paraît dès lors, que ce rire est proprement ce qui se rapporte à ce qu'à ce moment-là Marx dévoile, à savoir ce qu'il en est de l'essence de cette plus-value. La conjonction du rire avec ce rapport, a rapport avec cette fonction radicalement éludée, cette élation caractéristique en tant qu'elle constitue proprement l'objet *a* (...), autour de quoi tourne toujours le sursaut, le forcing, l'un peu plus ou l'un peu moins, le tour de passe-passe, le passez-muscade qui nous saisit au ventre, dans l'effet du mot d'esprit³⁶⁸ ». Le mot d'esprit, le witz.

Partant des exemples de Freud, du familionnaire et du veau d'or³⁶⁹ dont il se sert pour éclairer les deux versants du mot d'esprit par la condensation et le déplacement, Lacan, lui, depuis Jakobson s'appuiera, dans le même dessein, sur la métaphore et la métonymie. Ainsi, dans le cas du familionnaire emprunté à Heine par Freud³⁷⁰, le witz, et c'est ce qui fait son ressort, « réside dans l'ellipse qui refoule “familier” en créant le néologisme “familionnaire” qui condense familier et millionnaire : formation néologique, laquelle crée un sens nouveau spécifique à la métaphore.

Mais pour Lacan, toute « condensation avec formation substitutive », toute métaphore donc, repose sur une métonymie sous-jacente qui renvoie au contexte. Là où Hirsh, avec son mot d'esprit “familionnaire”, à la fois signe de son agressivité masquée et tentative de s'extraire de sa condition d'homme pauvre en présence d'un Rothschild bien obligé de le recevoir, là où Hirsh fait un mot d'esprit, au final, « c'est le millionnaire qui le possède³⁷¹ ».

Car, au-delà de son embarras particulier, la réalité du moment consiste dans un contexte du monde du XIX^e siècle, celui de ceux qui sont " employés " par un système en plein essor, le

³⁶⁶ Ibid., p 65.

³⁶⁷ MOREL Geneviève, *Lacan et l'oubli du rire de Marx*, dans *Savoirs et clinique* 2013/1 (n°16), p 17 à 26.

³⁶⁸ LACAN Jacques, *D'un Autre à l'autre*, Livre XVI, séance du 4 décembre 1968, Ed du SEUIL, 2006.

³⁶⁹ FREUD Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées/Gallimard, 1978, p. 75.

³⁷⁰ Ibid.

³⁷¹ MOREL Geneviève, *Lacan et l'oubli du rire de Marx*, dans *Savoirs et clinique* 2013/1 (n°16), p 17 à 26.

capitalisme. « L'objet métonymique, le millionnaire familial, est un objet toujours déjà brisé, ruine ou déchet d'un discours déjà tenu, fragment de la réalité qu'il représente³⁷² ».

Ainsi, pour Lacan, pour tout witz par métaphore, le plaisir qu'on en tire sera relié à l'objet métonymique latent. Quant au witz métonymique, adossé à l'équivoque des mots, il induit « un au-delà de sens et de jouissance³⁷³ ».

Aussi, alors que la métaphore fabrique un sens “en plus” que Lacan nomme « pas-de-sens³⁷⁴ », la métonymie, par contre, dévalorise le sens, « joue sur le peu-de-sens, voire le dé-sens³⁷⁵ ».

Mais qu'il relève d'un “plus” ou du “dé-sens”, dans un cas comme dans l'autre, l'érection du witz comme un message « dont on ne connaît pas le statut par rapport au code³⁷⁶ », au code comme réserve des expressions de la langue instituée, le witz doit être reconnu par un autre - ce qui d'ailleurs le différencie du lapsus. C'est à dire que depuis celui qui l'énonce, jusqu'à celui qui l'entend, le mot d'esprit doit être relayé par un tiers : « ce tiers devient le grand Autre comme lieu du code (...) » au sens où il doit l'approuver, l'entériner, l'admettre comme un bon mot, une bonne histoire qui pourra se dire ailleurs. Car « il n'y a pas de witz solitaire » et « un witz qui circule contribue au lien social³⁷⁷ ».

Au fond, avec ce rire, ce qui passe du witz à la plus-value, c'est le dévoilement d'une éliision dans le réel : l'objet *a* en cause d'une part dans le plus de jouir produit par le mot d'esprit comme un « trait décoché à ces manières de riches³⁷⁸ » qui condescendent à recevoir Hirsh en l'occurrence, et d'autre part dans la plus-value “éludée”, dont le rire est le signe.

De la plus-value au plus de jouir, on trouve le travail qui n'a pas été rétribué à sa juste valeur comme ce « plus d'un capital financier qui cause et relance le procès sans cesse renouvelé de la production dans le système capitaliste³⁷⁹ ».

³⁷² Ibid.

³⁷³ Ibid.

³⁷⁴ Ibid. : Où le pas-de-sens est à entendre à la fois comme négation et comme pas en avant.

³⁷⁵ Ibid. : Néologisme qui équivoque avec la décence de l'objet fétiche, cache-sexe.

³⁷⁶ MOREL Geneviève, *Lacan et l'oubli du rire de Marx*, dans *Savoirs et clinique* 2013/1 (n°16), p 17 à 26.

³⁷⁷ Ibid.

³⁷⁸ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 101 à 117.

³⁷⁹ Ibid.

Alors, si nous reprenons les choses depuis l'équation de la valeur, on a vu que celle-ci met en équivalence ou en continuité, des éléments radicalement hétérogènes, d'une certaine manière selon « le mode du huit intérieur³⁸⁰ » : où l'on peut entendre que la boucle interne ferait le 0 ou la valeur d'échange et la boucle externe, le 1 ou la valeur d'usage. Ici, par la référence à la double boucle moëbienne, je veux insister sur le vide qu'elle vient border. Dit autrement, « cette structure fait transparaitre le rapport d'implication du signifiant unaire S1 dans le signifiant binaire S2³⁸¹ » et la chute du *a* prend sa valeur dans le désir maintenu d'en récupérer sur la perte, fonction du plus de jouir, là où il n'y a pas de rapport. Là où il n'y a pas de rapport tel que $xA = xB$, puisque égaliser le relatif et son équivalent ne tient pas, sauf à le référer à un tiers terme, la valeur, qui elle-même s'adosse à l'impossible.

En substance, l'équivalence “bricolée” par le rapport de chaque objet à la valeur, comme dans la métonymie qui soutient le witz, implique l'abandon d'une partie importante de leur sens. Et Lacan ne s'y est pas trompé, en identifiant le sens perdu à la qualité liée à l'usage de l'objet : « il ne s'agit donc plus du vêtement que vous pouvez porter mais du fait que le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile³⁸² ». La perte de sens qui s'opère avec le mot d'esprit coïncide donc chez Marx avec l'effacement de la valeur d'usage. Dans le même fil, le sens nouveau qui surgit du witz, fait écho à la valeur d'échange qui apparaît alors comme née « d'un changement de valeur liée à une opération signifiante³⁸³ ».

De la même façon que le S1 est la morsure du signifiant sur le corps et vient faire trou dans le savoir, la valeur d'échange implique le “pas-de-sens” du côté de l'au-de-là qui sustente possiblement “un plus” de valeur d'échange, voué à produire encore plus de valeur d'échange. Et de la même façon encore que le S1 n'est le premier que dans l'après coup de ce qui l'a rapproché d'un autre signifiant S2, auprès duquel un sens choit -car le savoir ne commence qu'au deuxième signifiant- la valeur d'échange ne s'appréhende que dans une chaîne. Si l'on se réfère au Livre 1 du Capital, « la valeur représente ce qu'il y a de force de travail dans chaque objet porteur de valeur mais elle ne peut le représenter que dans un échange marchand, c'est-à-dire pour une autre valeur³⁸⁴ ». C'est-à-dire que de la même manière que, de structure, un

³⁸⁰ LEW René, intervention dans un cartel de travail sur La logique du fantasme (1966-67). espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psych/psysem/marxlaca.html

³⁸¹ Ibid.

³⁸² LACAN Jacques, *Les formations de l'inconscient*, Livre V (1957-1958), Paris, Le Seuil, 1998, p 81.

³⁸³ MOREL Geneviève, *Lacan et l'oubli du rire de Marx*, dans *Savoirs et clinique* 2013/1 (n°16), p 17 à 26.

³⁸⁴ MILNER Jean Claude, *Clartés de tout, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Editions Verdier, 2011, p 90.

signifiant ne vaut rien tout seul, au sens où il ne peut se signifier soi-même, aucune marchandise ne peut se mesurer à elle-même « ni faire de sa forme naturelle la forme de sa propre valeur³⁸⁵ ». Elle doit nécessairement s'accorder avec une autre marchandise dont la valeur d'usage lui insuffle sa forme de valeur d'échange. La valeur représente pour une autre valeur : « c'est la structure de l'échange³⁸⁶ ».

Il semble que le capital produise le capitaliste, et la thèse de Marx est que la combinaison des éléments qui font le rapport de production a pour motif essentiel la reproduction du rapport de production, en tant qu'elle est la cause de la plus-value. La capture de la plus-value maintient ainsi perpétuellement les deux pôles du capital et de la force de travail, nécessaires à ce que l'affaire tourne. Tout se passe comme dans un espace clôturé, soumis à la perpétuité, « par une nécessité interne, structurale, qu'il y ait prise de plus-value³⁸⁷ ». D'où l'homologie énoncée par Lacan entre plus-value et plus de jouir. En n'acquittant pas le travail à sa vraie valeur, le capitaliste dégage un “plus” qui cause le système sans cesse renouvelé de la production. À dire vrai, les scènes se jouent et s'enchaînent comme si le détachement de la plus-value « se faisait la texture même de ce qui trame le lien social³⁸⁸ ». Avec le plus de jouir, moins que sur son versant « d'ornementalisation de l'agalma³⁸⁹ », l'accent porte alors désormais sur la place de l'objet *a* dans toute production de discours.

Le discours capitaliste, lui, est sustenté par ce qu'en économie on nommera, dans les années 1870, « la révolution marginaliste ».

Comme depuis Smith, elle s'adosse à une conception de l'humain façon homo œconomicus, selon laquelle le sujet se réduit à toujours mesurer le plaisir qu'il tirera d'un objet en vue de son plus grand intérêt. Mais contrairement aux économistes classiques qui fondent la valeur sur le travail comme le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, les Walras (français), Jevons (anglais) et Menger (autrichien), fondateurs de l'école marginaliste « affirment que la valeur d'échange est directement corrélée à la valeur d'usage », au sens où «

³⁸⁵ RICARD Hubert, *Le fétiche et la valeur de jouissance*, ERES, Journal français de psychiatrie, 2007/2, n°29.

³⁸⁶ MILNER Jean Claude, *Clartés de tout, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Editions Verdier, 2011, p 90.

³⁸⁷ VINCIGUERRA Rose-Paule, *Marx pas sans Lacan*. <http://www.wapol.org/ornicar/articles/238vin.htm>

³⁸⁸ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 101 à 117.

³⁸⁹ Ibid.

elle dépend de l'utilité marginale définie comme l'utilité d'un bien, d'un service, qu'un agent tirera de la consommation d'une unité supplémentaire³⁹⁰ ».

Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que le client achète un objet de plus, dit, pour le cas, unité supplémentaire, temps que l'utilité qu'il en retire est supérieure au prix qu'il paye. En langage benthamien, tant que le plaisir se maintient supérieur à la peine. D'une certaine manière, le langage du consommateur et celui du marché devient le même : le point d'arrêt de cette tactique, c'est l'équilibre.

Dit autrement, l'utilité supplémentaire à consommer deviendra moins grande que l'utilité de l'unité précédente. C'est-à-dire encore que l'équilibre consiste quand la quantité de plaisir de l'utilité marginale est égale au prix du marché. C'est-à-dire enfin que le prix du marché est défini par l'utilité marginale.

En définitive, c'est l'utilité marginale qui permet le calcul du prix du marché, lequel vient se fixer à l'endroit de la valeur d'usage de Marx, travestie par le calcul. Calcul, qui avec l'apparition de cette révolution marginaliste, signe l'introduction du raisonnement mathématique qui, dès lors, veut donner à l'économie son habit de science.

En effet, quand les classiques jugent que l'économie et les sciences physiques sont des disciplines de nature fondamentalement différentes, Walras et Jevons « prennent explicitement pour modèle les sciences physiques et privilégient l'étude mathématiques des déséquilibres en utilisant des modèles formels simplifiés³⁹¹ ». Or, du côté des classiques, pour illustrer, lorsqu'un John Stuart Mill utilise pour son étude la fiction de l'homo œconomicus, il ne le confond pas avec l'homme réel. C'est-à-dire que comme avec la méthode des sciences physiques, certes, il va extraire un facteur, par exemple la recherche de son intérêt pour un individu, pour y appliquer un raisonnement abstrait. Mais les hypothèses qui le motivent dans sa recherche sont tirées de l'observation d'êtres humains réels, dans une société qui existe. Il sait alors que lorsqu'il débrouille les liens qui lient les causes et les effets d'un phénomène, non seulement il est impossible de repérer toutes les causes qui se mêlent dans l'apparition d'une situation réelle mais encore, qu'à partir du moment où l'humain y prend part, « même les phénomènes élémentaires sont imprévisibles et non quantifiables, donc on ne peut ni comparer, ni sommer leurs effets³⁹² ».

³⁹⁰ VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

³⁹¹ DREAN Gérard, *Histoire de l'économie*, 21/08/2017, contrepoing.org

³⁹² Ibid.

Bien que Menger s'oppose et que quelques mathématiciens comme Laplace ou Poincaré les mettent en garde, Walras et Jevons campent sur leurs positions : pour eux, l'économie doit prendre pour modèle les sciences physiques et « plus précisément la mécanique rationnelle³⁹³ », indispensable pour faire de cette discipline une science rigoureuse. Ainsi, ils vont résoudre le paradoxe de l'eau et du diamant : quand l'eau a une « utilité totale³⁹⁴ » bien plus grande que celle du diamant, les penseurs marginalistes vont décider que la valeur se fondera désormais sur son utilité marginale. C'est-à-dire que sauf à être en plein désert, dans d'autres circonstances, l'utilité de l'eau, passé le premier verre, décroît très vite puisqu'elle est abondante et qu'on est vite repu. C'est de la sorte qu'ils font apparaître le principe « d'utilité marginale décroissante³⁹⁵ ». « Le diamant a certainement une utilité totale plus faible que celle de l'eau mais il a une utilité marginale bien plus élevée -en grande partie- parce qu'il est très rare. On est donc disposé à un sacrifice (un prix) plus élevé pour l'obtenir » (J. Génereux). En bref, pour les marginalistes, la valeur d'échange d'un bien relève de son utilité marginale, qui elle-même dépend surtout de la rareté du produit d'une part et des penchants de l'individu d'autre part.

C'est Pareto (1848-1923) qui achèvera de poser les choses, vidant au passage le débat de son contenu, selon une approche radicale qui dit que « la valeur d'échange d'un bien ne dépend de rien d'autre que de la volonté de ceux qui l'échangent, fixée librement par contrat et déterminée au niveau global par la loi de l'offre et de la demande³⁹⁶ ». Ici, l'offre et la demande s'ajustent elles-mêmes en fonction de l'utilité, qui, au final, dépend surtout des appétences des consommateurs. « Le prix ou la valeur d'échange est déterminé en même temps que l'équilibre économique et celui-ci naît de l'opposition entre les goûts et les obstacles » (Pareto). Ce qui, en quelque sorte, revient à dire que plus rien n'a de valeur et que par contre tout a un prix : c'est le début de l'économie néoclassique.

Puisque cette économie est celle de notre époque, pour ce qui nous concerne, depuis le champ de la psychanalyse, je souhaite repérer, voire souligner un glissement de l'utilité totale à l'utilité marginale mais aussi de la macro-économie à la micro-économie, et encore dans le même mouvement, du commun à l'individu.

³⁹³ VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

³⁹⁴ Ibid.

³⁹⁵ VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

³⁹⁶ Ibid.

Pour nous acheminer vers la fin de cet épilogue, souvenons-nous que le désir de Bentham, adossé à la « science de l'utilité », s'éprouvait dans son effort d'assécher les fictions des métaphores qu'elles transportent, en vue d'une juste répartition des intérêts. Il souhaite construire un système de lois qui oriente les intérêts individuels vers l'utilité publique, selon la maximisation du bonheur pour le plus grand nombre. Mais contrairement aux marginalistes qui fondent sur le calcul, l'outil dont il se saisit pour mener à bien son projet, la paraphrase, est mise en forme dans le langage, et relève donc du symbolique. Or « qui dit symbolique dit en effet que l'investissement du signifiant passe par la prise en compte de la relation du corps à la jouissance, et pas seulement aux besoins, qu'ils soient dits naturels ou historiques³⁹⁷ ».

Si l'on repart du rapprochement du witz avec la plus-value, ou même de l'équation de la valeur dans ce qu'elle implique nécessairement un tiers terme pour faire équation, sans doute peut-on repérer une équivalence de structure entre le discours du maître et « le rapport foncier du rire et de l'élosion³⁹⁸ ». La déviation sémantique qui va de la plus-value au plus de jouir nous pointe que la perte de jouissance dans le travail comme dans le savoir se réclame de la même logique. Dans le discours du maître, le maître prend le risque de commander par l'expression d'un S1 qui ne proposera un sens que pour autant qu'il sera entendu au lieu de l'Autre où il prend place, au prix de son élosion qui marque la chute de l'objet *a*. Par cette opération signifiante, la jouissance est chassée du corps : jouissance informe, absolument perdue, interdite. C'est alors que le maître a recours au savoir technique de l'esclave en S2, pour produire le plus de jouir en place de cette perte sèche. Mais l'objet *a*, dans son versant de plus de jouissance, comme ce qui permet au maître d'en récupérer un peu, « une prime à toucher, un gain à retirer³⁹⁹ », est ici le fruit du travail de la pulsion. Travail de production de l'inconscient d'un objet particulier, surgissant, inimaginable et en cela différent des objets qui l'incarnent au sens où il est le seul qui engage une jouissance et cause le désir. « La perte de la jouissance promise se marque comme la visée de la recouvrer entière⁴⁰⁰ », suivant le tempo de la répétition, au gré des coches de ces différents coups où elle n'est plus jamais rencontrée en tant que telle. Pourtant, selon une autre substance que la jouissance perdue,

³⁹⁷ BRUNO Pierre, *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, ERES 2010, p 37.

³⁹⁸ LACAN Jacques, *D'un Autre à l'autre*, Livre XVI, séance du 20/11/68, Ed du SEUIL, mars 2006, p 65.

³⁹⁹ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 101 à 117.

⁴⁰⁰ LEW René, intervention dans un cartel de travail sur La logique du fantasme (1966-67).

espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psych/psysem/marxlaca.html

effet de la castration, le plus de jouir réfugié dans les objets a, vient compenser là où ça a cloché et relance le désir.

Dans le discours capitaliste maintenant, comme nous l'avons dit, la persistance des deux pôles du capital et de la force de travail, arc-boutés sur la prise de la plus-value, en tant que capital financier, cause et relance le cours sans cesse renouvelé de la production dans la réalité du marché capitaliste. La perte de jouissance pour le capitaliste, occasionnée par l'investissement préalable c'est-à-dire une destruction de la valeur utilisée dans les éléments de la "consommation intermédiaire" (genre tissu, électricité etc.), les salaires et les outils machine, est la condition de récupération de la plus-value en tant qu'elle est ce sur-travail que Marx découvre n'être pas payé à l'ouvrier : ce qui insuffle à l'objet produit son plus de valeur à récupérer pour compenser la perte initiale, comme selon une nécessité interne, structurale. Dans l'un comme l'autre cas de discours, « c'est autour de ce qui n'a pas été acquitté que perdure le surenchérissement thésaurisant de la répétition⁴⁰¹ » : la perte préalable est non seulement nécessaire mais encore permet un placement qu'il faut éternellement prolonger.

À remettre les choses à plat, la plus-value est une partie de la marchandise. Celle dont le capitaliste ne s'acquitte pas sans le dire et qui, dans sa fonction, équivaut à son plus de jouir. Mais, à l'origine, la considération de cette plus-value, qui ne peut que découler de la force de travail, à un corps -et une esthétique- qui se fait le support d'une limite. D'une limite à l'exploitation du temps disponible dans une « fiction de l'explication globale du monde » (J. Rancière). Et puis, alors qu'elle est par essence l'excédent de la valeur de la marchandise sur le prix de revient (ou frais de production), cette force, devenue la mesure d'un temps, a pris la forme d'un chiffre.

C'est ainsi que lorsque le prix de revient, à dire vrai, se décompose en capital constant et en capital variable, soudain, la dépense pour la force de travail et celle pour les matières premières, capital constant donc, ne sont plus discernables. Une conséquence, et pas des moindres, est que « dans le prix de revient, le rôle particulier du capital variable en tant que source unique de la plus-value devient invisible⁴⁰² ». Et le dit salaire en rajoute sur l'entité

⁴⁰¹ SOUS Jean Louis, *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27), p 101 à 117.

⁴⁰² MEEUS Dominique, *La transformation de la plus-value en profit*, le 01/11/2016. www.d-meeus.be/marxisme/segal/sections/chap07sec02.html

fictive véhiculée puisque, de fait, il ne paie que le travail au lieu de la force de travail tout en se donnant l'air de tenir compte de tout.

Ce qu'il advient alors est que non seulement est caché le fait que la plus-value est créée par le travail non payé mais par surcroît, on nous laisse entendre qu'elle est produite par le capital en général, le capital sui generis : ce qu'on appelle communément, le profit. « Le capitaliste mesure le degré de rentabilité de son capital non par le rapport de la plus-value au capital variable, c'est-à-dire non par le taux de la plus-value qui exprime le degré d'exploitation mais par le rapport de la plus-value à l'ensemble du capital⁴⁰³ » : bref par le taux de profit.

C'est ainsi qu'on ne va plus chercher à déterminer ce qui donne de la valeur à quelque chose, pour s'intéresser uniquement « au mécanisme de fixation des prix⁴⁰⁴ ». À considérer que, désormais, la valeur d'usage relèvera du champ de la psychologie et non plus de l'économie. Sauf à ne considérer qu'elle mais dans une approche exclusivement mathématique.

Tout ceci mis en perspective car, à mon sens, on ne peut pas ne pas considérer la théorie économique et ses effets dans le lien social qui concerne le sujet, dans le monde du travail actuel. Et ce d'autant plus que nous savons que l'économie a fini par sortir de son champ pour tenter de coloniser toutes les parcelles temporelles de ce qui peut faire lien.

Selon les investigateurs et pour la plupart des économistes⁴⁰⁵, c'est à partir des années 30 que l'utilisation des mathématiques s'exhibe dans la définition de la discipline, « présentée comme un progrès radical, qui garantit la scientificité de l'économie⁴⁰⁶ ».

Walras et ses disciples ont eu le projet de construire un modèle mathématique général de l'économie. Ce qu'ils feront mais « ils l'érigent alors en normes de l'organisation sociale⁴⁰⁷ », ayant dans l'idée de contraindre la réalité à s'y conformer. À ce compte là, toute discordance entre le modèle et la réalité, impliquerait un changement de la réalité-même, le sens objectif finalement, étant qu'elle se prête à la formalisation mathématique. L'économiste s' imagine autorisé à préconiser des actes politiques comme « par exemple (quand) il recommande une

⁴⁰³ MEEUS Dominique, *La transformation de la plus-value en profit*, le 01/11/2016.

www.d-meeus.be/marxisme/segal/sections/chap07sec02.html

⁴⁰⁴ VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

⁴⁰⁵ DREAN Gérard, *Histoire de l'économie*, 21/08/2017, contrepoing.org

⁴⁰⁶ Ibid.

⁴⁰⁷ Ibid.

législation qui rende la concurrence réelle conforme à la mythique “concurrence pure et parfaite”⁴⁰⁸ ».

Encore une fois, je veux souligner que, contrairement aux apparences, la fiction de l'homo œconomicus des classiques n'utilise pas du même processus d'abstraction, dans le sens où, de même que le physicien, elle tient compte en partie du réel : c'est-à-dire que la formulation d'une loi reste vraie en présence des éléments ignorés lors de l'étude réalisée. C'est-à-dire que quelque chose du côté de l'insaisissable est préservé.

Même Hayek⁴⁰⁹ dans sa conférence à la société du Mont Pèlerin, le 3 mars 1934, qualifie de « vanité fatale, l'idée que la raison humaine est assez puissante pour réorganiser délibérément la société au service de buts connus et prévus à l'avance ». Il dépose en position de tiers « la propriété, l'honnêteté et la famille » comme « l'héritage moral » que « nous ne pouvions pas et n'avons jamais pu justifier intellectuellement ». Ce qu'il nomme par ailleurs les « vérités symboliques ».

Mais quand la valeur d'un bien ne dépend plus que de l'usage des consommateurs, qu'elle est fixée sur le marché, via les mécanismes de l'offre et de la demande, alors s'interroger sur la valeur d'un bien est sans intérêt. Pourquoi tel objet a-t-il de la valeur ? C'est sans intérêt. Comment prend-t-il une valeur ? Via la mécanique du marché qui lui donne un prix.

Pourtant, si le prix ne peut que provenir de la valeur, il n'en est pas l'ombre portée.

Mais qu'à cela ne tienne, contrairement aux économistes classiques, les néoclassiques, eux, « construisent ex nihilo des fictions totalisantes⁴¹⁰ ». Des modèles irréels, entités fictives à déconstruire, adossées par exemple au « mythe commissaire-priseur qui tient un rôle central dans l'équilibre économique⁴¹¹ ». C'est ainsi qu'en abandonnant l'épistémologie classique pour la formulation mathématique des phénomènes économiques, « Walras et à un degré moindre, Jevons, inaugurent un courant déviant qui deviendra hégémonique 60 ans plus tard⁴¹² » : le marginalisme, de plus en plus abstrait mais irréel.

⁴⁰⁸ Ibid.

⁴⁰⁹ HAYEK Friedrich, Discours de clôture, Conférence du Mont Pèlerin, Paris, le 3 mars 1934.
<http://www.institutcoppet.org>

⁴¹⁰ DREAN Gérard, *Histoire de l'économie*, 21/08/2017, contrepoing.org

⁴¹¹ Ibid.

⁴¹² Ibid.

Là où dans le discours du maître, la castration sans cesse est remise en scène en tant que le manque à être ne peut être comblé par l'objet cause du désir, ce qui se joue avec les marginalistes dans le discours capitaliste est tout autre : la production de l'objet qui prend valeur d'échange se fait dans la forclusion la plus aboutie de la valeur d'usage. Sa fonction de limite tend à être annulée. Ce que la psychanalyse repère dans le discours capitaliste comme une opération de forclusion annulant l'effet de la castration.

Et en effet, la formulation mathématique des phénomènes économiques n'est possible « qu'en évacuant tout ce qui fait leur substance⁴¹³ ». Focalisés sur les situations d'équilibre, les marginalistes éliminent le temps de leur raisonnement et « évacuent aussi la notion même de causalité, dont on sait depuis Aristote qu'elle impliquait la succession dans le temps⁴¹⁴ ».

Là où il n'y a pas de rapport pur x/y car ce rapport nécessite un tiers terme qui est le temps de travail socialement nécessaire à produire x_A et x_B , là où la valeur " tout court " vient faire point de capiton entre la valeur d'échange et la valeur d'usage, tout comme le phallus, lettre de l'inconscient, à la fois est porteur du moins de la castration et annonce « le tiers élément de la relation sexuelle⁴¹⁵ », là où il n'y a pas de rapport, avec le discours capitaliste tel qu'il se trame de la théorie économique troublée par le discours de la science, le plus de jouir vient comme ce qui convoque l'objet a pour parer l'épreuve de la perte par la répétition d'une plus-value capitalisée. Pour celui qui travaille, le décor métonymiquement glisse du travail à la production, de la production à la productivité et de la productivité à toujours plus de productivité.

Selon l'application du principe de l'utilité marginale, si le prix est fixé par le marché, c'est-à-dire par la rencontre de l'offre et de la demande, il n'y a pas de surproduction, pas de reste. Et même, quand le prix est fixé, il y a aussi ceux qui ne rentrent pas sur le marché.

Quand la dernière unité est consommée, le désir, ravalé par le processus à l'œuvre au rang de pulsion, se tourne vers un autre objet, un objet en toc au regard de l'énigme de l'objet cause du désir... jusqu'à la dernière unité consommée. Car plus le sujet consomme et plus l'écart avec ce qui serait la jouissance de cette consommation grandit, nous dit Pierre Bruno. Dès lors, la course au plus de jouir est ouverte, qui trompe son désir comme on trompe la faim. Et d'une

⁴¹³ Ibid.

⁴¹⁴ Ibid.

⁴¹⁵ BRUNO Pierre, *Phallus et fonction phallique chez Lacan*, ERES, Psychanalyse, 2008/1, n°11, p 87 à 101.

certaine façon, la valeur d'échange le dit bien : si une marchandise est amenée à changer de main, c'est bien qu'elle ne satisfait pas totalement, il y a du manque à jouir.

Excepté que « désormais, la récupération du plus de jouir, au lieu de permettre une pause dans la soumission à l'impératif du jouir, ne fait qu'augmenter le manque à jouir et qui plus est, la soif de ce manque⁴¹⁶ ». Alors le discours capitaliste nous gave d'autant plus facilement qu'aucun objet ne remplacera l'objet a, fatidique. Mais pire, il s'est doté d'outils puissants pour le faire.

Je précise. Dans *Lacan passeur de Marx*, Pierre Bruno fait référence au théorème de Pareto pour nous dire qu'il pose exactement le contraire de ce qui se passe quand l'économie capitaliste produit du manque à jouir. C'est-à-dire lorsqu'elle produit une situation qui est moins du côté de « l'ophélimité du verre d'eau⁴¹⁷ » – signifiant qui transporte une limite – que du côté d'une jouissance qui au fur et à mesure de la consommation est sans arrêt rappelée comme ce qui manque.

Si l'on s'arrête à ce résultat -car c'est le résultat d'un calcul-, au sens de la valeur, « de la valeur de la dernière unité consommée⁴¹⁸ », alors oui, sans doute le théorème de Pareto dit l'inverse de ce qui se passe dans l'économie capitaliste.

Pourtant, à bien y regarder, il ne s'agit plus d'une question de grandeur : comme par exemple la différence entre la quantité des plaisirs et des peines pour Bentham, ou encore l'augmentation de la richesse pour un Smith ou Ricardo -quand 2 est supérieur à 1, 2 c'est mieux. Non. Ce que l'on nomme la révolution marginaliste, c'est véritablement la tentative de penser toute l'économie de façon mathématisée. Et là, il ne s'agit plus de valeur, ni de grandeur, mais de maximisation.

Déjà, il est intéressant de voir que l'usage, qui était extérieur à la question de la valeur au départ, incommensurable, devient la fonction d'utilité, c'est-à-dire qu'elle se trouve prise dans la logique des calculs économiques.

D'une certaine manière, une fonction peut être appréhendée au un par un, c'est-à-dire qu'elle met en relation une quantité de travail et une quantité d'objets produits : par exemple 3h de travail produisent 4 voitures et puis 5h produisent 8 voitures. À dire vrai, l'employeur ne peut guère observer que des situations interrompues, donc discontinues.

⁴¹⁶ BRUNO Pierre, *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, ERES 2010.

⁴¹⁷ Qui dit que la dernière unité à moins de valeur que la première. Ibid. p 315.

⁴¹⁸ BRUNO Pierre, *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, ERES 2010, p 316.

C'est là que la pensée des marginalistes vient faire rupture : lorsqu'ils estiment, bien sûr d'un point de vue mathématique, que cette fonction est continue. C'est-à-dire que, désormais, tout est pris dans une seule et même fonction. C'est-à-dire que quelque soit le problème que rencontre par exemple l'employeur avec sa production, il peut toujours s'appuyer sur une théorie qui dit qu'il y a une relation continue entre les situations sociales⁴¹⁹.

On connaît l'ensemble des nombres ordinaux, la suite des entiers naturels dont Peano et Frège ont mis en évidence le fonctionnement dans « une propriété qui se transporte de 0 à 1, où le zéro compte pour Un et le 2 compte le 0 est le 1 etc. La possibilité d'axiomatiser cette suite reposant tout entière sur le 0. Grâce à lui, les entiers s'ordonnent. La propriété étant qu'un entier ne se nomme pas lui-même mais est nommé par son prédécesseur⁴²⁰ ».

On sait ce que Lacan en a fait pour appréhender la fonction paternelle dans l'équivalence logique entre la fonction du Père et celle du 0⁴²¹.

On peut aussi dire que le 0 est à la fois un antécédent nécessaire au 1 et n'est produit que dans l'après coup par le 1 « qui en supporte son existence contingente⁴²² ». D'où l'intérêt des travaux de Frège qui aborde le 0 par le concept « non-identique à soi-même »⁴²³.

Mais si l'on passe à un ensemble où l'on tient compte de l'infinité de points qui se déclinent entre le 1 et le 2, c'est-à-dire 1,01...1,1...1,12.....2, et ainsi de suite, en mathématiques, cet ensemble là s'appelle l'ensemble réel.

On le nomme comme cela car il permet de décrire un monde continu.

Ça veut dire qu'il n'y a plus de passage entre le 0 et le 1. L'infinité des points entre les deux fait ligne. Donc, plus de dialectique, ni d'après-coup.

En conséquence, là où la valeur représentait pour une autre valeur, il n'y a plus d'autre. Les situations sociales, toutes susceptibles d'être prises dans la fonction continue, ne se distinguent pour ainsi dire plus. Quantifiées, elles sont devenues interchangeables.

⁴¹⁹ Cf. La théorie des contrats

⁴²⁰ MALEVAL Jean-Claude, *La forclusion du Nom du Père*, Ed Seuil, septembre 2000, p 114.

⁴²¹ « À considérer les papes et les rois, chacun des Louis ou des Grégoire tient son pouvoir non du 1^{er} d'entre eux mais de Dieu, qui compte pour 0. Dans le n+1 qui régit la série des monarques, le n initial doit se réduire à 0, vérifiant l'intuition freudienne selon laquelle le Père symbolique n'est autre que le père mort ». Ibid, p 115.

⁴²² ALCOULOMBRE Catherine, De l'incidence du discours analytique en tant que lien social, sur les impasses et le malaise actuel, Séminaire 1998-99, Espaces Lacan.

⁴²³ Ibid.

Avec la révolution marginaliste, l'hypothèse d'entrée est massive : il s'agit de réduire le lien social économique aux mathématiques. Une réduction par la fonction continue qui produit toujours le même.

L'outil mathématique qui permet sa maximisation⁴²⁴ – de profit – s'appelle la dérivée⁴²⁵.

La dérivée, c'est l'autre nom de la marge.

Et si par cas les choses sont allées trop loin, il est toujours possible de revenir en arrière. Non seulement la fonction continue, par principe, se saisit de tout, mais tout est toujours réversible et la notion de temps, volatilisée.

En résumé, ces outils sont tellement puissants et flexibles qu'ils laissent à supposer que dès qu'il y a confrontation au réel, il existe un outil adéquat pour formaliser ce qui cloche.

Dans le discours du maître, c'est l'impossible d'un maître qui fasse travailler tout le monde qui repose sur une impuissance, celle qui a à voir avec la faille entre S1 et S2. Quand chaque discours articule l'impossible à l'impuissance de la vérité, le discours capitaliste, d'y loger l'argent, chiffre tout sans reste.

Au départ, la monnaie -ou l'argent- ne représente rien pour elle-même. Elle n'est recherchée que pour les objets utiles qu'elle peut acheter. Elle n'est que « le thermomètre des plaisirs et des peines » (Bentham). De tout temps « les institutions monétaires ont tenté de contenir la dimension destructrice de la monnaie » car « la thésaurisation est une forme de refus de produire et d'échanger, base de notre vie matérielle⁴²⁶ ». Et puis la fascination qu'elle opère par sa capacité à être une promesse de jouissance, a pris le dessus et sa dimension destructrice a pu se déployer avec les marchés financiers : « une politique de la liquidité » associée à « une dynamique économique de la mobilité du capital portée par les grandes entreprises⁴²⁷ » ont sustenté la dématérialisation à l'œuvre. Il a s'agit de maintenir à tout prix les logiques d'accumulation du capital pour maintenir en place « le mythe fondateur d'une croissance illimitée basée sur une amélioration continue de l'efficacité productive⁴²⁸ ». Le tout sur fond

⁴²⁴ Quand la dérivée = 0.

⁴²⁵ C'est à dire la pente d'une fonction continue en un point.

⁴²⁶ BRUYÈRE Mireille, *L'insoutenable productivité du travail*, Ed Le bord de l'eau, 2018, p 80.

⁴²⁷ Ibid. p 82.

⁴²⁸ Ibid. p 83.

d'un blâme, adressé par les élites politiques et économiques à la démocratie qui dit « qu'il y a une limite désirable à l'extension indéfinie de la démocratie politique⁴²⁹ ».

Le libéralisme a trouvé une solution à ses propres limites dans le néolibéralisme. Au travail, partout, l'injonction à la productivité est devenue la finalité dont le lien marchand qui fait le marché est un instrument. Le procédé par lequel la norme néolibérale se diffuse, voir s'infuse, dans le monde du travail en priorité, est « la liquidité du capital⁴³⁰ ».

Cette norme se confond dans une quête effrénée de la performance et de la rentabilité, comme but en soi, sans plus aucune considération pour la réalité sociale et productive. Désormais, toute parole doit se faire chiffre pour alimenter « la pratique plus-valuative⁴³¹ ». Sans compter que le savoir où savoir-faire qui assurait un statut aux travailleurs dans le lien social, se trouve par ailleurs balayé par les impératifs de flexibilité.

C'est ce que l'on nomme la financiarisation de la société, selon laquelle « les possibilités d'investissement doivent alors être mises en concurrence par une plus grande mobilité des capitaux⁴³² ». Or l'investissement productif nécessite la durée et l'incertitude, comme le poème a besoin du souvenir pour conserver sa durabilité en dehors de la page écrite ou imprimée. Mais la concurrence force le passage d'un investissement à un autre : il s'agit de vendre vite et à tout moment. Ce qui sous-entend de se retirer de l'investissement réel pour fuir vers la richesse liquide, beaucoup plus sûre, la monnaie.

À l'endroit du S1, l'argent, maître du mouvement répétitivement infini de sa circulation, sans rupture ni hiatus, ni coupure. « Le discours capitaliste chasse les nuages de l'impuissance » et « son vent en poussant le S1 en place de vérité l'impérialise⁴³³ ».

En S2, le calcul tient la substance de l'inconscient à distance et le savoir, contracté à la mesure de l'office du marché tend à l'homogénéité. La science a basculé du côté du maître. Elle le sert.

⁴²⁹ CROZIER Michel, HUGTINGTON Samuel, WATANUKI Joji (1975), *The Crisis of democracy : report on the governability of democracies to the Trilateral Commission*, NY University Press, p115, cité par DARDOT Pierre, LAVAL Christian dans *La nouvelle raison du monde* (2009), La Découverte, p 279.

⁴³⁰ BRUYÈRE Mireille, *L'insoutenable productivité du travail*, Ed Le bord de l'eau, 2018, p84.

⁴³¹ SOUS Jean Louis, *Lacan et la politique de la valeur*, Ed Erès 2019, p 98.

⁴³² Ibid. p 86.

⁴³³ BOUSSEYROUX Michel, *Gouverner, éduquer, analyser, faire désirer : le pouvoir des quatre impossible et l'impuissance de la vérité*, L'en-je lacanien, 2003/1 (n°1), p 151 à 162.

La substance jouissante de l'objet a, « l'être du a⁴³⁴ » est dissoute dans l'avoir. Et, comme l'explique Lacan⁴³⁵, l'impuissance de la jonction production/vérité est abolie.

Le \$, intéressé au jouir par le capitaliste, en position d'agent, se partage entre le consommateur de la dernière unité qui donne la mesure du prix sur le marché, et la plus-value qui alimente le capital qui le fait chiffrer.

À l'endroit de la vérité, sous les habits du capital, une institution qui ne dit pas son nom à voix haute. Elle est chargée de faire tenir ensemble l'investissement et la liquidité, nativement inconciliables : « les marchés financiers organisés⁴³⁶ ».

Je termine : dans le discours capitaliste, le pouvoir d'exploitation ne rencontre pas le réel, aucune impossibilité. Alors que valeur d'échange et valeur d'usage sont, au départ de l'histoire du capitalisme, des valeurs radicalement hétérogènes, de la même façon que S1 et S2 « ne peuvent coexister ensemble⁴³⁷ », à l'époque qui nous concerne, il me semble que la valeur d'échange a “bouffé” la valeur d'usage, il me semble qu'il y a un effondrement. En conséquence, qu'advient-il du (non) rapport entre S1 et S2 ?

Je fais l'hypothèse que la souffrance au travail pour les sujets qui le font s'accrochent là : ils sont sans logement -dans le discours dominant, capitaliste néolibéral, qui veut les soumettre.

Dans l'échange, circulait une « valeur symptomatique⁴³⁸ » qui a perdu de sa consistance, de son insistance.

Quand elle a l'impression de « ne plus faire le même boulot », quand il s'agit de travailler non seulement beaucoup plus mais à une vitesse qui défait son intégrité corporelle, Francine, sa solution, c'est la danse country, trois soirs par semaine. « Pour lâcher », « pour penser à autre chose ». Et puis, ce qu'elle m'annonce d'emblée quand je retourne la voir un mois et demi après, pour le second entretien et qui va faire pour elle toute la différence, c'est qu'elle a su dire à son patron qu'elle voulait moins travailler. Beaucoup moins travailler. Cette décision prise lui fait bord. Avec son mari, jeune retraité, tous les deux, ensemble, ils sont en train d'acheter « un petit pied-à-terre dans le Jura » et elle veut y aller.

⁴³⁴ LACAN Jacques, *D'un Autre à l'autre*, Livre XVI, séance du 20/11/68, Ed du SEUIL, mars 2006, p 22.

⁴³⁵ LACAN Jacques, *L'envers de la psychanalyse*, Livre XVII, Ed du SEUIL, mars 1991, p 87.

⁴³⁶ ORLEAN André, *L'empire de la valeur*, SEUIL, Collection la couleur des idées, 1999, p 32.

⁴³⁷ BRUNO Pierre, *Lacan passeur de Marx, l'invention du symptôme*, ERES 2010, p 192.

⁴³⁸ SOUS Jean Louis, *Lacan et la politique de la valeur*, Ed. Erès 2019 p 105.

Alors que c'est le lien à l'autre client ou « gars de son équipe » qui le fait vibrer, aux prises avec l'univers néo-kafkaïen de sa « grosse boîte multinationale », en guise de solution, Rémi, a finalement choisi de privilégier le télétravail où il a réussi à maintenir un semblant de relations à l'autre du travail justement. Afin de se préserver, il a choisi de réinvestir le lien familial, le temps pour le faire et puis le sport.

Pour Baptiste, alors qu'il est dépourvu de l'instance susceptible de pacifier son rapport aux autres, son travail est réglé sur les protocoles anonymes qu'il suit à la lettre. Pour supporter de faire partie d'une équipe de travail, il s'isole avec la musique dont le tempo vient cadrer sa partition toute singulière. Il décrit très bien la massification à l'œuvre et face au délitement du lien social, il se bricole des petites solutions : avec l'herbe et puis les rêves éveillés où il travestit l'insupportable de scènes vécues au boulot.

Christian, lui, face à la privatisation de la poste, face à « la société qui se sauvagise », sa solution, c'est son histoire, celle qu'il se raconte : il est resté amoureux d'une locomotive rencontrée quand il avait huit ans. Il va dans des meetings aériens parce qu'il aime aussi les avions depuis que son père l'a emmené les voir. Comme un héros, il se loge sous le signifiant « marginal » pour désigner ceux qui, comme lui, ont décidé de préserver « l'empathie et le respect envers les autres ». Et puis, il a des vues sur sa collègue sud-américaine, Sandra.

« J'ai employé, concernant le rapport à la clinique, les termes d'engagement, d'implication, de participation. Je vous accorde que ces termes sont un peu vieillots, délicieusement surannés, mais j'espère aussi que vous comprenez maintenant comment et pourquoi ils renvoient en fait à des problèmes, à des débats, à des enjeux plus actuels que jamais. (...) Il s'agit, grâce à la clinique, de faire reconnaître d'abord ce qui est décidément « inobjectivable » en chacun, mais qui n'en existe pas moins.

Cet « inobjectivable » ou cet inobservable, qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui ne peut être appréhendé que comme limite du témoignage du patient, ce qui n'est attesté qu'indirectement, par la protestation du sujet contre toutes les réductions possibles et imaginables auxquelles il est exposé et s'expose, ou bien qu'on veut lui imposer. Cet « inobjectivable » qu'il s'agit donc de produire, de mettre en avant, ce n'est rien d'autre que la singularité de l'expérience, de l'existence, de l'être de chacun au regard de la signification, du sens, de la valeur qu'on ne manque pas de leur accorder et qui recouvre partiellement cette singularité voire qui l'occultent complètement. C'est ce qui en chacun de nous est « insacrifiable », c'est ce qu'il ne peut sacrifier sans se renier et là, sans retour possible. Ça ne pardonne pas ! C'est ce dont le

sacrifice, d'où qu'il vienne et qui que ce soit qui le commettent ou l'exige, est toujours en soi un crime impardonnable et débouche souvent sur le meurtre voire l'extermination en masse. C'est hélas un débouché que notre siècle a connu et connaît encore : c'est l'issue logique d'un monde envahi par l'anonymat, dominée par la « société anonyme » que nous fabrique le discours du capitaliste. Je dis ceci pour que vous saisissiez bien l'enjeu de la clinique, qui n'est pas mince, qui est, pour tout dire, politique ».

(Michel Lapeyre⁴³⁹)

⁴³⁹ LAPEYRE Michel, La méthode clinique, suivi de Le savoir du psychanalyste, pas tant, pas tout, La petite librairie, 2019, p 23.

ANNEXE

ANNEXE DE LA TROISIÈME PARTIE : ANALYSE DES ENTRETIENS ET VIGNETTES CLINIQUES⁴⁴⁰

ENTRETIEN DE RECHERCHE N°1

Audrey

I. Résumé du protocole d'entretien

A. Présentation du sujet

- Femme.
- Aide-soignante en exercice depuis l'obtention de son diplôme en 1992 dans la même clinique privée.
- Travaille en soins intensifs de cardiologie, après avoir exercé en service de cardiologie classique.
- Une mère qui était elle-même aide-soignante mais auprès des personnes âgées. En début de démence, Audrey s'en occupe.
- Une grand-mère maternelle qui était « infirmière autorisée », soit faisant fonction d'infirmière, sans avoir le diplôme.
- Déléguée du personnel au début de sa pratique « par curiosité » et « pour apprendre »
- Dans une clinique en instance de déménagement.
- Un mari qui est agent de sécurité incendie.
- Deux garçons. L'un d'eux a 16 ans et une « copine » très présente depuis le décès de sa mère et des conflits avec son père.
- Un beau-père avec des soucis de santé et dont elle s'occupe.

⁴⁴⁰ Deux des vignettes cliniques ici présentes ont été réalisées par Dina Besson, pour la partie psychanalyse, dans le cadre de la recherche interdisciplinaire DARES, précitée, p 104.

B. Faits de souffrance au travail dont il/elle a été témoin

- Se plaît au travail
- Témoigne parfois de la souffrance au travail de certains collègues, qui est, selon elle, soit liée à des raisons personnelles, soit plus rarement à une inadéquation du travail à la personne

C. Rapport à l'idéal (du moi/collectif), rapport à l'Autre/l'autre

- Se sent « utile » et « valorisée » par la relation d'aide
- Se soigne et oublie ses problèmes personnels en s'occupant des autres
- Se sent reconnue et au sein d'une équipe soudée valorisant l'entraide
- Se sent guidée par des supérieurs hiérarchiques qu'elle légitime et auprès de qui elle se sent reconnue
- Soutient spontanément ses collègues lorsqu'ils rencontrent des difficultés personnelles
- Cherche à suivre au mieux les directives de la cadre de santé préconisant de s'occuper des patients « comme s'il s'agissait de membres de sa famille »

D. Lien social, position du sujet dans les discours

- S'est laissée guider par sa mère pour le choix de son métier mais pense aujourd'hui qu'il s'agit pour elle d'une vocation : « y'a pas d'erreur d'aiguillage »
- Aime le rôle que sa profession lui assigne en faisant un zèle qui la « valorise »
- Apprécie l'ambiance de travail, c'est-à-dire le « stress » lié à la prise en charge en urgence, car cela étaye son savoir-faire et lui donne un sentiment de contrôle
- Apprécie le travail d'équipe rendu possible par des « lignes de conduites » et de la souplesse
- Prend des initiatives et humanise les rapports avec les patients
- Se met activement à l'écoute de ses collègues
- Prend spontanément la position d'aidante, « à outrance » aussi bien dans son travail que dans sa vie privée, auprès de sa famille, de celle de son mari, et de celle de la petite amie de son fils

II. Vignette clinique

Audrey s'est montrée ouverte à l'entretien, même enjouée à l'idée de dire à quel point elle aime son travail. « Ça me plaît le boulot que je fais », dit-elle. Même les difficultés qui lui

sont inhérentes, n'en sont pas vraiment, tant elle valorise chaque tâche à accomplir et se nourrit de la relation de soin.

Auprès de qui est-elle valorisée ? Avant tout des patients dont elle s'occupe et éventuellement de ses supérieurs hiérarchiques auprès de qui elle se sent reconnue.

Audrey se présente actrice de sa vie professionnelle de soignante.

Audrey connaît son travail. Depuis sa sortie de l'école d'aide-soignante en 1992, elle l'exerce dans le même type de service, c'est-à-dire en cardiologie. C'est aux soins intensifs qu'elle se consacre après avoir travaillé dans un service plus classique. À sa sortie de l'école, elle a mesuré l'écart qu'il pouvait y avoir « entre ce qu'on apprend et ce qui se passe sur le terrain ». Comme elle était également gênée d'avoir fait peu d'études, elle a demandé directement à être déléguée du personnel. C'était au début de sa pratique « pour [s]e rattraper » et qu'elle était « curieuse de connaissances », puis elle y a mis un terme. Cette expérience lui a permis de se faire connaître du directeur général qui aujourd'hui encore la salue personnellement (« je le croise dans le couloir il me dira : bonjour Audrey »). Elle loue par ailleurs la disponibilité de ce directeur général : « si on veut voir le directeur, on peut parler au directeur ».

C'est important pour Audrey qui apprécie aussi chez sa supérieure hiérarchique directe, la cadre de santé, de savoir se mettre au niveau de ceux qu'elle dirige. Elle ne surinvestit pas son statut de chef : « on a une ligne de conduite, mais y a derrière une certaine souplesse ». Par exemple, Audrey rapporte qu'elle « disait : voilà, moi, je veux que vous traitiez les gens, comme si vous vouliez que votre famille euh... soit traité ». « C'est l'idéal » pour Audrey d'avoir une cadre de santé comme elle, « elle envoie du lourd, c'est nickel ça » dit-elle, se sentant soutenue dans sa démarche d'humanisation du soin.

Audrey a commencé à travailler dans « un service de cardiologie on va dire, simple », où « c'est du programmé » et où « les gens savent qu'ils doivent venir, ils savent la plupart du temps pourquoi ils arrivent ». Depuis qu'elle a changé de service pour travailler en soins intensifs de cardiologie, elle apprécie particulièrement de devoir répondre avec « rapidité » et dans un contexte stressant à « l'imprévu », « parce qu'on apprend quelque part, aussi, à se contrôler, on sait qu'on doit aller vite, on sait qu'on doit... on sait ce qu'on a à faire ». Cela demande d'être « actif », une maîtrise des techniques. Lorsqu'elle décrit son travail à l'arrivée d'un patient, elle introduit volontiers chaque étape du soin par des formules du type « on sait que l'on doit... » en fonction des cas des figures : faire passer ou non le patient « par la case soins intensifs » puis, selon le cas, le perfuser, le raser, etc. Audrey se réfère à un savoir

qu'elle a intériorisé et qu'elle met à l'épreuve avec satisfaction en s'adaptant à telle ou telle situation. Ceci lui donne l'impression de pouvoir contrôler une situation et d'étayer son savoir-faire. Elle explique : « intervenir, de pouvoir savoir intervenir, de pas me dire, ben là je sais pas, c'est énervant. C'est surtout ça [...] donc on peut remédier au truc ». Il ne s'agit pas seulement de mettre en œuvre une technique mais de mesurer sa pertinence en l'adaptant à la situation « il va y avoir une certaine réflexion quand-même pour le bien-être du patient ». Audrey « gère » et s'approprie la mise en œuvre de son travail.

Audrey ne tarit pas d'éloges au sujet d'un autre aspect de son travail qui est celui d'être à l'écoute de l'autre. Elle mentionne prendre plaisir à se rendre disponible auprès des patients et à tenir compte de leur singularité. En se présentant ainsi, elle assume la part relationnelle de son métier en donnant du jeu à sa façon d'appliquer tel ou tel protocole de soin. Il n'est pas possible de standardiser une réponse dès lors qu'on s'ouvre à l'inédit d'une demande. Le plus d'attention qu'elle accorde à chaque patient lui offre en retour de la reconnaissance et d'être confortée dans son travail : « quand ils nous disent : voilà, c'est ça fait du bien, vous êtes patiente, vous êtes gentille, vous êtes souriante ! On se dit : bon, on est bien là où on doit être ! » Audrey se sent valorisée par les patients qu'elle valorise également, qu'elle « chouchoute ». Cette reconnaissance intersubjective donne du sens à son travail. Elle le mesure en observant ses collègues trainant les pieds, en particulier « les médecins, je trouve que des fois ils perdent ça » pour n'être que dans le devoir du travail fonctionnel accompli (« ça les saoule » mais « ils continuent à venir parce que c'est ça qu'ils doivent faire »).

L'engagement personnel dans la relation au patient prend sens pour Audrey aussi car elle met ainsi de côté ses difficultés extraprofessionnelles : « y a des jours où effectivement, on touche pas terre parce que, on a vraiment pas le temps ». Elle précise : « le fait de parler à des personnes, fait qu'on se... on s'efface et... voilà... et du coup ça permet d'oublier nous ce qu'on a... enfin, non, on les oublie pas, on les met quelque part de côté » en donnant l'exemple de tous les problèmes médicaux dont elle s'occupe dans la famille : « ce sera moi qu'ils appelleront », « c'est moi qui gère ». Elle s'occupe même des problèmes familiaux de l'amie de son fils au point d'avoir organisé l'enterrement de la mère et signalé les relations incestueuses avec le père. Dans ce contexte, dit-elle, « j'avoue que... heureusement que j'ai mon travail », « je crois que si j'avais pas ça, je pense pas que je tendrais » « c'est justement parce qu'on est là pour ça que quelque part on s'oublie » par conséquent « je pense que j'aurai plus de patience au travail que je pourrai en avoir ici ». Audrey déplace ses problèmes familiaux au travail et professionnalise la réponse à y apporter par personne interposée. Depuis que Audrey travaille

en soins intensifs et qu'elle « s'éclate », elle n'a pas éprouvé de mal-être au travail. Elle se sent « utile » et suit sa « vocation » qui lui vient de sa mère et de sa grand-mère, elles-mêmes dans la profession : « on est quand même programmé, je pense, pour s'occuper des autres », dit-elle, en prenant appui sur le brevet de secourisme qu'elle a passé lorsqu'elle était plus jeune. « On a une prédisposition », renchérit-elle, « moi, c'est à outrance » mais « c'est valorisant ».

Audrey observe cependant la difficulté de certains : soit c'est qu'ils ne font pas ce qu'ils ont envie de faire, soit, et c'est selon elle le plus fréquent, c'est qu'ils ont des problèmes personnels qui prennent le pas sur le travail. Penser que l'individu est responsable de son mal-être au travail et qu'il ne subit pas d'organisation inadaptée du travail inadaptée lui permet de considérer que son institution est idéale. Le hiatus que l'on repère dans son discours qui identifie chez les collègues des problèmes personnels à l'origine d'une souffrance au travail (« parce que des fois on peut très bien reporter son mal-être sur son travail, alors que le problème [...] vient d'ailleurs ») et sa façon de se soigner au travail s'éclaire comme suit : Audrey valorise son travail pour se valoriser, par identification à sa fonction, et elle impute des problèmes personnels aux professionnels désinvestis dans leur travail, ce qui lui permet d'accorder une véritable valeur thérapeutique à son travail. Elle sublime, là où d'autres ont subi une « erreur d'aiguillage » ou souffrent pour des raisons personnelles.

Audrey adapte sa façon de faire au patient et aussi en fonction de ses collègues qui lui sont supérieurs hiérarchiquement. Par exemple, si une infirmière fait telle chose, elle complétera son action et si une autre infirmière n'a pas le temps de faire telle chose, elle le fera à sa place. Elle ne vit pas cela comme une adaptation passive aux initiatives de l'infirmière mais comme l'opportunité de faire quelque chose d'imprévu. Elle explique que ce n'est pas le rôle de telle ou telle personne qui préside à l'action, mais la situation globale faisant que chacun interagit de concert pour que la réponse adaptée soit apportée : « on a une chose à accomplir peu importe qu'on... qui l'a fait à partir du moment où elle est faite ». Il lui est alors permis de penser que la hiérarchie des rôles et des fonctions est souple et que personne n'a l'exclusivité de son savoir-faire. L'équipe fonctionne sur la base de « l'entraide », comme un « puzzle », puis la réponse à donner sera « complète ».

Bien qu'elle dise peu se référer à ses supérieurs hiérarchiques, Audrey les mentionne de temps en temps, essentiellement pour louer leur façon de se mettre au niveau de ceux placés plus bas dans l'organigramme. Lors d'une opération d'urgence, les médecins n'hésitent pas à enseigner les aides-soignants dont Audrey fait partie par exemple sur tel ou tel médicament :

« y aura pas de barrière en disant : ben, non, toi t'as pas à lui dire, parce que toi t'es pas infirmière t'es juste aide-soignante », « y a pas de frontières » « voilà ils savent pertinemment que c'est pas notre rôle, à la limite on en a rien à faire de ça, mais ils nous l'expliqueront ». Audrey en redemande, cherche à savoir et à faire valoir ses connaissances lorsque l'un d'eux pose des questions. Elle respecte le savoir médical qu'elle s'approprie dans une relation d'enseignement au médecin.

Audrey oscille entre une soumission au protocole qu'elle s'approprie, qui valorise son savoir-faire, et un esprit d'initiative dans la relation au patient qu'elle conseille, à qui elle « donne des lignes de conduite », « on a aussi un rôle d'éducation », dit-elle. Audrey prend une position d'autorité dans la relation au patient qu'elle conseille lorsqu'elle le soigne et même dans la relation aux visiteurs « y'a des horaires de visite, [ils] doivent sonner, ils doivent attendre qu'on leur réponde ». Elle apprécie que ce type de service soit « cadré » et de veiller elle-même au respect de ce cadre.

Le jeu que Audrey introduit entre appropriation des directives et initiative personnelle se voit aussi dans sa façon d'appréhender les changements institutionnels. Il en est ainsi du déménagement à venir du service, ce dont elle se réjouit pour « ses locaux tout neufs », ne minimisant par pour autant l'effort d'adaptation qui sera nécessaire. Comme pour les patients, où « rien n'est plus constant que le changement », adage qui fonctionne pour elle comme « l'arme infailible », elle est prête à s'organiser en fonction des données de la nouvelle situation. Elle est contente d'être présente le jour même où le déménagement aura lieu, pour suivre tout ce qui va se dérouler : « l'avantage, c'est que moi je serai là ce jour-là, donc euh... je verrai où se rangent les choses, c'est surtout ça. C'est comme quand on arrive dans une nouvelle maison ». Audrey ne subit pas un instant la situation qu'elle s'approprie. Et surtout, elle ne lui est pas plus imposée qu'à ses supérieurs hiérarchiques ayant eux aussi à s'adapter. Au sujet de la cadre de la santé, elle dit : « la surveillante elle a poussé des lits comme les autres ». Et elle ajoute « c'était marrant à voir », ce qui montre que ce n'est pas si anodin pour elle. Elle en tire profit : « elle se mouille, quoi, elle va pas nous regarder en disant : c'est moi la chef ! Enfin, ça, c'est pas sa mentalité. C'est bien, on a de la chance ». Et puis pour toute l'équipe « ça change ! » : « y aura des choses qui n'iront pas » « c'est comme toutes les choses nouvelles, forcément, il faudra qu'on s'y habitue ». Le groupe fonctionne comme un collectif, car il surmonte les mêmes épreuves en même temps.

Audrey cherche à faire son travail au mieux, surtout à l'égard des patients. Il lui est agréable de faire constater à ses supérieurs hiérarchiques qu'elle sait un certain nombre de choses, qu'elle s'intéresse à des choses qui excèdent le strict cadre de sa mission, mais c'est auprès des patients qu'elle mesure combien elle est « utile ». Un « questionnaire de satisfaction est d'ailleurs à disposition des patients « parce que du point de vue d'un patient, c'est vrai que c'est différent entre, alité, être tributaire des... du personnel soignant ». Les compliments, les remerciements la « valorisent », la narcissisent (« on apporte quelque chose mais on nous apporte aussi quelque chose », « c'est « limite une thérapie de travailler », « une thérapie de groupe ») et c'est là qu'elle satisfait la vocation qui lui vient de sa mère et de sa grand-mère. L'Autre auquel Audrey s'articule est plus familial que professionnel même si le directeur et la cadre de santé semblent timidement endosser les mêmes habits. Par exemple, la cadre de santé peut parfois aussi être identifiée comme une semblable.

Lorsque Audrey va vers ses collègues pour s'offrir en oreille attentive de leurs éventuels problèmes personnels, elle le fait au nom de ses valeurs, non pas au nom de ce qu'on attendrait d'elle au travail. Elle se nourrit de ses collègues aussi portés sur la relation à l'autre « ça fait partie aussi des revenus », « c'est le petit plus », « ça nous aide aussi dans notre vie à côté ». Elle repère même un lien de cause à effet : « parce que si le boulot ne nous plaît pas, bon, du coup, bon forcément on n'a pas forcément envie de parler à ses collègues ».

Audrey est davantage flattée par sa façon d'exercer son travail que par son travail lui-même : « on reflète forcément ce qu'on ressent », ajoute-elle. Elle se distingue.

Francine

I. Résumé du protocole d'entretien

A. Présentation du sujet

Francine est une femme d'une cinquantaine d'année.

Elle est mariée. Son mari est retraité.

Ils ont deux enfants, un garçon de 21 ans et une fille de 25 ans, adoptés tous les deux.

Elle « attend » d'avoir des petits-enfants.

Elle a cinq frères et sœurs. Elle est la dernière. Ils travaillent tous dans l'administratif ; à différents postes mais tous. « Quelque part », ils ont « suivi la fibre paternelle ».

Ses parents sont morts.

Sa mère était à la maison. Son père a été comptable dans une entreprise de toute sa vie.

Francine a arrêté l'école très tôt, « beaucoup trop tôt ». Elle a été obligée d'arrêter parce que son père est tombé malade et qu'il a été hospitalisé pendant plusieurs semaines. Pour cette raison, elle est restée près de sa mère au moins deux mois et reprendre l'école ensuite, c'était compliqué... Elle « avait tout perdu ».

Elle n'a pas pu faire ce qu'elle voulait : elle « était partie pour faire un bac comptabilité ».

Elle a arrêté l'école en seconde et puis elle s'est dit « je vais aller travailler ».

Elle a commencé à travailler dans le commerce et elle est « passée agent de commerce ». Et puis, elle travaille dans un supermarché où elle est « chef caissière ».

Elle arrête de travailler pendant un an et demi, au moment où son fils est arrivé. Elle a pris un congé parental.

Comme au supermarché « ça se passait pas bien », après son congé, elle ne veut pas y retourner et fait « des pieds et des mains » avec l'ANPE pour faire des formations et tenter de rejoindre son désir initial « faire dans le bureautique », « tout ce qui était administratif ».

Elle fait alors un bilan de compétences et « bien soutenue » par quelqu'un de l'ANPE, elle va effectivement faire une formation de comptable.

Pour boucler sa formation, il lui fallait faire un stage : c'est comme cela qu'elle entre à la fromagerie XX ; et puis elle y est restée.

Plus précisément, ils l'ont « embauché six mois après... Le temps que la mère s'en aille en retraite ».

La fromagerie XX est une entreprise familiale « créée par le père, il y a 40 ou 45 ans ».

Le fils a repris en 97 (ou 98, elle ne sait plus). Le père « est toujours là, il vient tous les jours encore, il a son petit bureau, et fait son petit boulot à côté ».

Francine est embauchée en 99.

Avant que l'entreprise ne commence à grossir, côté administratif, elle s'occupait plutôt de tout : du standard à la facturation, en passant par la prise de commande.

Aujourd'hui, elle ne s'occupe plus, théoriquement, que de la facturation, jusqu'au paiement. Mais dans les faits, elle « seconde » sa collègue -embauchée pour l'aider-, voire fait son travail les jours où elle n'est pas là dans la semaine lorsqu'elle est en congé.

Son « hobby en dehors » : danser sur de la musique country avec « une bonne bande de copines », les mercredi soir, jeudi soir et vendredi soir. Et puis y'a l'allure aussi : santiags à toutes les répétitions et chapeau en spectacle.

Si un jour, à cause de son arthrose au genou, elle ne pouvait plus danser, elle ferait du gospel. Quant elles font des bals ou des démonstrations de danse, « les maris viennent voir et gardent les sacs ».

Son mari à elle, il court. Il fait minimum un ou deux marathons par an.

Tous les deux, ensemble, ils sont en train d'acheter « un petit pied-à-terre dans le Jura ».

On ne sait rien de ses rapports aux médias.

Quand elle travaille au supermarché c'est là qu'elle a découvert qu'elle aimait bien « tout ce qui est chiffre » : parce qu'elle est « quelqu'un de juste et de carré ». « Il y a des règles, il y a des lois » ; « c'est le tracé quoi ».

B. Faits de souffrance au travail dont il/elle a été témoin

« Non, non, le boulot pas le même ! Le stress n'est pas le même »

« Faut toujours faire plus, enfin, faire beaucoup et puis euh... et puis vite par ce que bin, ça attend pas ».

« ...Normalement je suis embauchée en 35 heures, mais j'en fais entre 40 et 45 toutes les... par semaine ».

« Je voudrais bien avoir un petit peu moins de travail ».

« Donc après je voudrais voir pour essayer d'faire moins d'heures et lui demander de travailler moins ».

« Des fois j'aimerais bien quand même. Profiter que mon mari est en retraite, j'aimerais profiter un petit peu avec lui. Donc si j'avais un ou deux jours en plus dans la semaine ça serait bien ».

À propos du patron : « Faut qu'il rouspète, quoi. C'est... donc voilà. C'est lourd des fois. Y a des jours c'est lourd. Donc, on se dit : qu'est-ce qui va nous tomber dessus aujourd'hui ? Donc c'est pas évident. Mais bon on comprend. Mais des fois on aime bien un petit... un petit merci, un petit c'est bien, ça ferait pas de mal, quoi ».

« Il est bien (le patron), mais bon. Elle est bien (l'entreprise)... mais je voudrais faire un peu moins d'heures c'est c'est qui a... ça m'fera mal de la quitter, si j'dois partir parce que j'aime bien mon boulot. J'aime bien mon boulot. J'aime bien c'est une ambiance euh... une bonne ambiance, ça va. Et puis, mais bon. J'continuerais pas encore comme ça dix ans, dans ce rythme-là. Parce que c'est vrai que... »

« ... C'est pour ça que je voudrais quand même souffler un peu, profiter un petit peu et puis... alors je sais pas... »

« Faut encore... dans pas longtemps... je pourrai tenir, mais... s'il faut rajouter jusqu'à 65, ha là non ! Quoi qui nous disent... »

À propos de son travail : « Il ne m'empêche jamais de m'endormir, mais il me réveille dans la nuit, oui. Puis là après j'en dors plus, oui. Parce que ça fait boule de neige. Parce que vraiment, avec c'est qui y a à faire, on n'a pas fait ça, on n'a pas fait ça ».

« Et puis il faut le faire, faut se dépêcher et puis on le sent derrière, on le sent derrière (le patron). On se dit il va... on va se faire engueuler parce qu'on l'a pas fait et puis, ainsi de suite, quoi, donc. Forcement. Enfin, après j'en dors plus. C'est vrai que... »

« Donc là, j'ai fait autour des 45 heures par semaine ».

« ... J'ai des chiffres à donner, j'ai beaucoup de travail (dit le patron). Il faut que les choses soient faites avant le 10, il voulait des choses impératives avant le 10 ; donc il a fallu que je fasse des journées doubles. Je faisais des, euh... minimum 12 h de travail par jour. Donc je faisais des semaines à plus de 50 heures. Et ça, ça a été pendant deux semaines, trois semaines même. Le temps que je rattrape la troisième semaine... donc là c'est assez fatigant quand même. Bon c'est-à-dire, c'est pas... c'est quand même court ! C'est trois semaines. On va dire que c'est, trois semaines... c'est... c'est... c'est fatigant quand même. Des moments comme ça, j'en voudrais plus, quoi. Parce que c'est éreintant. J'ai un peu l'impression, j'ai l'impression d'être au boulot sans arrêt, quoi. On ne voit plus le dehors, quoi. Et résultat, quand je rentre chez moi, bin, j'vais me coucher, parce que j'en peux plus. Je me relève, je

vais bosser il est 7 h du matin des fois il est 5/6 heures, ça dépend des jours. Donc, c'est vrai que voilà, j'ai pas l'impression de vivre, là. J'ai l'impression de vivre que pour le boulot. C'est vrai que je ne ferai pas ça pendant des mois et des mois ».

Entretien n°2

« J'avais parlé que je voulais un peu lever le pied ».

Si elle obtenait une réduction du temps de travail :

« Mais, bon après, il va falloir que je cadre tout, que je case tout dedans. Je vais être... ça me fait un peu de souci... enfin, on va voir ça ».

« C'est speed au possible. Il est très speed, encore bien plus qu'avant ».

« Le patron, oui. Alors là c'est... Oh la, la... on ose rien dire, on ose pas lui demander. Qu'est ce qui va nous tomber dessus ».

Au sujet du rendement :

« Ha oui, oui, si ça... ça... ça nous, ça nous, ça nous booste. Ça nous pousse à toujours... à pas rester dans son... mais... c'est vrai qu'y a des fois, on aimerait souffler un peu ».

« J'lui dis, vous allez pas nous en remettre une quatrième (fromagerie). Il dit, je sais pas peut-être. Ha, bon, voilà c'est sans arrêt ».

« Alors on peut... euh... au bout d'un moment que... voilà... ess... essayer de reprendre des marques avant de réentamer autre chose... euh... mais bon des fois on a pas le temps ».

« Dans l'angoisse, oui ! »

Au sujet de fromages partis chez le client, alors qu'ils étaient encore chaud :

« J'ai renvoyé un mail au client en disant, bin, votre commande est quand même partie. Bah... c'est tout des... vous voyez, quoi. Donc c'est... c'est continuel ça. On en voit plusieurs fois dans la semaine ce genre de situations là. C'est oui, c'est non... d'un seul coup derrière euh... bon, des fois, on dit rien parce que on est euh... de meilleure humeur. Bon, bin des fois ça a du mal de passer quoi. Silence. En ce moment, c'est continuel ça ».

« Je sais pas. Je sais pas. Comme tous les jours c'est différent et puis, qu'il y a... comme il y a toujours quelque chose qui tourne pas rond dessus. J'me dis aujourd'hui j'vais faire ça et puis faire ça, si j'arrive à faire mes factures euh... tout mon boulot dans les trois jours comme euh... comme j'devrai travailler sur trois jours, euh... j'veux dire... euh.... Il suffit qu'y ait... euh... qu'y ait un grain de sable au milieu et puis... et voilà, tout est... »

« Je peux plus continuer, sur une course effrénée comme ça, toute la journée tout le temps euh... cinq jours par semaine, enfin tout ça quoi ».

Ce qui met Francine en difficulté dans son travail, s'articule autour d'une plainte qui se fait entendre très vite dans l'entretien : « je voudrais lever un petit peu le pied mais je sais pas comment faire », qui vient jalonner les entretiens et en particulier le premier, comme un refrain qui se décline en « je voudrais moins de travail », « moins d'heures », « souffler », « lever le pied » ... On pourrait presque ajouter qu'elle ne sait plus comment le dire, le signifier. Et d'ailleurs, son analyse s'accroche là : l'Autre, et l'autre, le patron, n'entend pas. Sauf à « rouspéter » afin que de toutes les façons le travail se fasse, parce que « ça n'attend pas ».

Sa théorie pour expliquer les causes de son malaise est sans doute avant tout celle qui s'enroule autour de son impression de ne plus « vivre que pour le boulot », vu le temps considérable qu'elle y passe et ce contrairement à ce que stipule son contrat de travail de 35 heures hebdomadaires. Et puis malgré tout, malgré les heures supplémentaires, le manque de temps pour « toujours faire plus et vite ».

Ce qui dans ses propos semble alors se dire entre les lignes mais qu'elle ne formule jamais explicitement, c'est que les conditions de travail dans lesquelles elle se trouve comme aspirée, mettent en péril non seulement la qualité du travail rendu, lui-même, mais son éprouvé à elle quant à sa façon de le réaliser ; au point qu'elle n'en dorme parfois plus. À la satisfaction du travail bien fait semble surtout s'être substitué celle d'y arriver ; d'arriver à le faire. D'honorer la performance requise.

C. Rapport à l'idéal (du moi/collectif), rapport à l'Autre/l'autre

La façon dont Francine conçoit son travail s'appuie sur la « conscience professionnelle » transmise par son père ; à elle comme à toute la famille. Et d'ailleurs, dans l'idéal, elle aurait aimé, comme lui, « être comptable à temps plein ».

Sa mission : elle sait ce qu'elle a à faire et veut mener à bien le travail qui lui est confié à la fromagerie, « parce qu'il faut le faire ». Elle revendique les multiples tâches qui lui incombent et s'avance comme une employée autonome et responsable : et ce jusqu'à inventer, trouver des solutions en cas de difficultés. Francine aime le travail bien fait. Elle en est fière même.

Elle se sent concernée et elle pense que c'est le cas des autres salariés qui travaillent dans l'entreprise : « ça permet que l'entreprise aille bien ». C'est son idéal de travail collectif, lequel s'incarne dans la figure du patron. Il s'adresse à ses employés et ces derniers, si besoin, peuvent lui répondre ou s'adresser à lui.

Son univers, « le bureautique » -comme elle dit- et ses valeurs, se logent sous les habits du volontarisme, de la franchise, de la justesse et ce dans un monde où elle revendique d'être récompensée pour ce qu'elle fait.

Mais à la fromagerie, dans son quotidien de travail aujourd'hui, même s'il y a -encore- « une bonne ambiance », même si « le patron il est bien hein », même si ses heures lui sont « toutes payées », Francine a l'impression de ne plus faire le même boulot et le stress associé n'est pas le même non plus : déjà, avec l'achat de deux fromageries supplémentaires, l'effectif est passé de 15 à 50 salariés, depuis qu'elle est arrivée en 99. Et puis surtout, il s'agit désormais de travailler non seulement beaucoup, mais toujours plus et de plus en plus vite. La qualité du travail effectué est alors mise en balance : pour ce qui la concerne elle, et ce malgré le nombre d'heures supplémentaires assumées dans l'angoisse, mais encore au niveau du collectif de travail, quand la pression « bouscule tous les postes de la chaîne, tout le boulot quoi ». Sa responsabilité -et sans doute celle de chacun au travail dans l'entreprise- s'en trouve accrue et la fierté du travail bien fait, mise en péril. Sans compter que la présence-pression du patron menace aussi son autonomie de travail.

Ses solutions pour suppléer au hiatus :

« C'est la solution Country », nous dit-elle texto. « Ça aide pour la tête oui », « pour le lâcher, pour penser à autre chose ». Elle y va trois fois par semaine et « heureusement qu'il y a ça ». C'est donc d'abord la danse Country qui lui permet de supporter sa charge de travail. Et sans doute aussi de trouver encore à s'appuyer sur ses valeurs et notamment de loyauté envers l'entreprise, pour se faire ultra performante. Bref, d'y trouver un sens.

Mais ce qui va faire la différence est qu'elle nous annonce d'emblée lors du second entretien, c'est de s'être avancée face à son patron pour lui dire que « ça l'intéressait de travailler encore moins et puis moins que 35 heures ». Parce qu'elle l'a énoncé, voire annoncé, et même si ce n'est pas encore mis en place, ça l'aide « dans la tête ». Parce que « sa décision est prise » et lui fait bord pour se soutenir, Francine, elle « va aller voir ailleurs ».

D. Lien social, position du sujet dans les discours

Sa position dans l'entreprise : elle est cadre administrative. Elle s'occupait de tout avant que la boîte grossisse.

Aujourd'hui, elle est secondée par une collègue dont elle est solidaire pour mener à bien la charge croissante de travail. À vrai dire, si la collègue la seconde effectivement, Francine la remplace lorsqu'elle est en congé, en plus de son activité de travail propre.

Une troisième collègue s'occupe de la comptabilité.

En revanche Francine déplore le comportement de la dernière arrivée (une quatrième donc) qu'elle et sa collègue « subissent », tant elle ne s'investit pas du tout dans sa formation : « elle ne se met pas du tout dedans » ; pas selon ses valeurs à elle, ni celles qui opèrent dans l'entreprise. Et Francine ne manque pas de dénoncer ce qu'elle appelle « un emploi protégé » ; car il s'agit de « la belle-sœur du patron ». Ce qui semble pour l'instant la laisser encombrée et démunie : « qu'est-ce qu'il faut dire, qu'est-ce qu'il faut faire, on sait pas trop ».

Concernant son rapport à la hiérarchie : Au sujet du patron, elle dit qu'il est « très bien en tant que directeur parce qu'il se remet sans arrêt en question... Parce qu'il ne va pas faire que l'entreprise s'endorme ».

L'organisation du travail va être transformée par l'arrivée d'un logiciel informatique : une partie des factures (moitié des clients) vont être « dématérialisées ». Le patron défend ce changement comme un apport qui permettra un gain de temps dans travail. Francine « veut bien y croire » mais « elle attend de voir ». Finalement, dans ses dires, Francine a une tendance à protéger son patron, quand bien même il semble qu'elle se questionne sur la pertinence de ses choix : la multiplication des fromageries, deux, puis trois et peut-être bientôt quatre. Elle trouve que « c'est trop », c'est « sans arrêt ». Et ce d'autant plus que son travail à elle, en est fortement impacté puisque que les tâches administratives afférentes aux nouvelles fromageries viennent s'ajouter dans son planning de travail. Pour autant elle n'a pas d'analyse ni politique ni économique des objectifs de l'entreprise.

II. Vignette clinique

Francine est une femme d'une cinquantaine d'années. Au cours des entretiens, elle n'y va pas par quatre chemins, il n'y aura pas de fioritures. C'est quand elle était « chef caissière » qu'elle a découvert qu'elle aimait les chiffres. Elle se présente comme étant « carrée » et les chiffres « c'est comme on fait de la compta : y a des règles, il y a des lois, ça reste ; c'est le tracé ». « Le tracé », celui qui sans doute qui l'invite à pister la « fibre paternelle » 20 ans plus tôt.

À suivre Freud « l'enfant se passe de la famille à condition de s'en servir ». On l'a vu notamment avec Totem et Tabou, du fait de la jouissance perdue à parler, le sujet se définit par son inscription généalogique, par " les complexes familiaux " ; sans pour autant s'y réduire. De plus, d'adopter la figure d'autorité qu'il a sous la main, le père, il se dote de la castration qui le met en position de bricoler une solution, le symptôme, qui lui rappelle qu'il n'est réductible à aucun savoir. Le sujet ainsi muni, tient « une raison à son existence » (Sauret

2017), sur laquelle il prendra appui pour s'avancer dans le monde, sortir de la famille. Et Francine, elle, elle a dû partir travailler à 15 ans. C'est dans un élan volontaire qu'elle part alors à la conquête du monde et le sens qui anime son désir c'est déjà qu'il faut travailler, « parce qu'on va pas rester non plus... » les deux pieds dans le même sabot sans doute. Transmission réussie à l'œuvre du tissage symbolique parental (surmoi), comme un viatique dont Francine se sépare mais auquel à la fois d'abord elle s'adosse, avant de choisir de s'en rapprocher : « le bureautique » comme le phare idéal qui l'oriente, « parce que c'est vrai, c'était sa qu'elle voulait faire ». « Le bureautique » comme un autre Nom du Père, du père dont toute la carrière de comptable se déroule dans la même entreprise. Le seul au foyer à travailler au sens professionnel du terme, et qui vient par-là même en position de la figure autour de laquelle le collectif familial s'organise. « Le bureautique » comme le signifiant générique qu'elle détourne pour y loger la compta, « ses lois », « ses règles » comme « ce qui reste ». La comptabilité comme un trait d'identification pris sur le père et réinventé selon son style à partir de sa formation, « puisque c'était trop tard pour avoir le diplôme et puis trouver ce boulot de comptable à plein temps ». Mais si en arrivant à la fromagerie XX, elle retrouve sans doute quelque chose de l'organisation familiale autour de la figure du fils patron, successeur de son père, au moment où nous la rencontrons, son viatique symbolique se fissure. Les choix de gestion de l'entreprise se sont orientés vers le grossissement de la boîte dans la multiplication des fromageries : le patron a consenti au chant des sirènes de l'injonction à produire toujours plus. Il faut que « l'argent rentre », « que l'entreprise soit toujours positive » et « il y a des chiffres à donner ». Mais côté administratif, le personnel reste à minima. Et « voilà, c'est sans arrêt ». Jusqu'à l'impression « de ne plus voir le dehors », « l'impression de ne plus vivre » ou « de ne vivre que pour le boulot ». Elle en appelle à l'autre, au patron, pour être soulagée, remplacée pour une partie de son activité mais s'il est encore présent dans les locaux, l'Autre ne répond plus...ou à peine et c'est pour maintenir la situation en l'état. L'impératif de jouissance du discours capitaliste s'immisce à sa place de boss sous les habits du discours de l'aspiration à la productivité comme une maximisation de la valeur économique conduite avec une minimisation des moyens engagés. L'autorité de celui -le patron- censé assumer les choix et les objectifs de son entreprise, bref l'autorité qui l'engage, lui, se trouve menacée d'être totalement déboutée au profit de la gestion anonyme dictée par l'argent, lequel, comme équivalent général, défait les valeurs et laisse place à la pression exercée sur le salarié. C'est ainsi que la position éthique de Francine s'en trouve écartelée : d'un côté, malgré les conditions de travail qui se dégradent, « le boulot est fait » ; et

« personnellement », le sien, elle n'a « pas le choix, il faut qu'il soit bien fait ». Et d'un autre côté, elle « ne peut plus continuer sur une course effrénée comme ça, toute la journée, tout le temps ». Elle est déchirée entre son attachement pour l'entreprise et son patron, pour l'instant encore, dans ses mots à elle, en position du maître d'exception qui sustente l'idéal collectif, et son désir de « faire un peu moins d'heures ». « Ça me fera mal de la quitter -l'entreprise-, si je dois partir parce que... » Parce qu'elle « aime son boulot » mais elle « ne continuera pas dans ce rythme-là ». Et c'est pour cette raison qu'elle finira par s'avancer pour exprimer sa demande, non seulement de moins travailler mais de faire encore moins que ce que lui dicte officiellement son contrat de travail. En santiags et chapeau, c'est avec de l'allure qu'elle est partie à la conquête du « bureautique » mais le cheval s'est emballé. La trempe du cow-boy chevillée au corps, autonome et professionnelle, elle a incorporé l'idéal de l'entreprise ses objectifs mais la course à la productivité a eu raison d'elle. Une limite se fait entendre : celle de l'exploitation du travailleur. Le corps de Francine sonne l'alarme. Elle est « éreintée ». Et ni les heures supplémentaires « payées », ni la prime de fin d'année ne tiennent plus pour compenser. Elle ne peut plus s'appuyer sur ce qui fait sens pour elle au travail : sa conscience professionnelle transmise par le père.

Baptiste

I. Résumé du protocole de l'entretien

A. Présentation du sujet

- Homme adulte, 30 ans, célibataire, sans enfants
- Sa mère travaille dans la même entreprise que la sienne
- Fils unique, père remarié, 20 ans d'écart avec sa demi-sœur
- Enfance isolée, parents stricts
- Métier : agent de stérilisation « prendre en charge le matériel chirurgical », travaille en partenariat avec un centre hospitalier, temps plein en CDI depuis trois ans
- Précédemment, il a exercé plusieurs métiers, CDD et CDI temps partiel : accueil, ambulatoire, urgences, facturation
- Depuis quinze ans, il est suivi plus ou moins pour dépression
- Père médecin gastroentérologue (c'est lui « qui l'a mis sous lithium »)
- Pas de loisir en dehors du boulot

B. Faits de souffrance au travail dont il a été témoin

- Hôpital transformé en grande entreprise, « on n'entend plus parler d'hôpital »
- « Ennui quand il n'y a plus de place à l'amélioration »
- Frustration car « sous-exploité »
- « Quand on soulève des problèmes, ça agace », « il faut toujours dire tout va bien, même si c'est faux », « Les postes de travail ne sont pas adaptés à ce qu'on fait [...]. C'est pour ça qu'à court, moyen terme, on sera tous remplacés. Remplacés par des robots. Les dirigeants veulent des agents qui ne font pas de vague ».
- S'est défoulé sur Facebook, en insultant l'entreprise, et s'est fait prendre par la direction
- « J'ai toujours avancé avec cette étiquette de pistonnée »
- « Le non-respect du protocole fait gagner du temps, quand on est partisan du moindre effort c'est exaspérant ».
- Absence de perspective en tant qu'agent de société

C. Rapport de l'idéal (du moi/collectif), rapport à l'Autre, l'autre

- « Je suis suivi sans être suivi »
- Il se considère comme enfant unique, même s'il a une demi-sœur
- « Ma mère n'est pas une maman, c'est une femme, c'est une amie, c'est une professionnelle, mais ce n'est pas une maman, elle ne peut pas être compétente partout »
- « Je suis anti-religion », « du mal avec l'idée du communautaire de la religion »
- « L'homme se prend pour une superpuissance alors qu'il est d'une bêtise à pleurer »
- « On est passé de la barbarie à la décadence »
- Dénonciation de l'imposture du monde
- « Pourquoi c'est important pour moi qu'il y ait du sens dans le boulot, parce que ça donne du sens dans la vie. Moi, c'est mon boulot qui fait que je sors du lit quand je bosse, je peux rester dans mon lit jusqu'à 14h ».
- « Si tu aides l'un, tu aides tout le monde ou personne »
- « Apprendre à rester à ma place »
- « Le commerce c'est de la vente, donc non, moi je ne suis pas vendeur, je ne supporte pas négocier les prix, les souks et les marchands de tapis, c'est presque rédhitoire. J'ai fait médecine alors que moi je ne suis pas du tout esprit de compétition »
- Solutions trouvées : La consommation « très personnelle » est devenue « une béquille »/ « le rêve éveillé : « travestir la réalité, en revivant et transformant une scène au boulot c'est la deuxième béquille »/Intéressé par les mots « outrecoisant », « zézétique »/ « c'est important pour moi qu'il y ait du sens dans le boulot, parce que ça donne du sens dans la vie. Moi, c'est mon boulot qui fait que je sors du lit ».

D. Lien social, position du sujet dans le discours

- « A partir du moment où j'ai un contact avec le public, ça demande trop d'effort personnel, ça me coûte trop ».
- « En équipe, le travail de l'un impacte le travail de l'autre [...] j'ai du mal avec ce genre de poste, ce que je préfère : isolé avec la musique, ça me permet de travailler en rythme »
- « le copinage nuit dans une entreprise »
- « Je voulais changer les choses, j'étais bercé d'illusions ».

II. Vignette clinique

Cette vignette décrit la position d'un sujet psychotique dans le monde du travail. La personne interrogée est un homme trentenaire, célibataire. Enfant unique, il évoque une enfance particulièrement solitaire, avec des parents carriéristes davantage intéressés par leur métier que par leur rôle de parents.

C'est surtout le recours aux néologismes qui éclaire le rapport de ce sujet au langage. Ils témoignent d'un défaut de la métaphore qui signe la structure psychotique. Ainsi, l'expression « aheuré », signifiant « j'ai des heures car socialement je suis en décalage », offre la possibilité de capitonner le sujet au sens, le protégeant de la déshérence et d'une marginalisation radicale. Quant au mot « zézétique », qui signifie « gober tout ce qu'on dit et être dans une démarche de ragots », il lui confère la possibilité de se défendre de l'imposture qui contamine non seulement le monde du travail et la vie sociale, mais aussi l'ensemble de la communauté humaine : « ce qui me tue dans le monde moderne, c'est la petitesse des individus », « l'homme se prend pour une superpuissance, alors qu'il est d'une bêtise à pleurer ». Ces néologismes constituent donc une suppléance à la métaphore défaillante.

D'autre part, pour le psychotique, conçue comme imposture, la place du père, celle de l'exception, qui fonde l'ensemble organisé par la fonction phallique, est rejetée. Ainsi au lieu de maintenir le père au-dessus de la castration, il désenfle l'enflure du père idéal. En effet, le portrait du père n'est guère élogieux puisque son discours est subi « comme une agression » (quand le sujet était enfant). Quant à la mère, figure de l'imposture elle aussi (puisqu'elle a réussi à jouer plusieurs rôles, sauf celui de « maman »), elle n'est pas digne de porter son nom, incarnant le soupçon. Sans doute la nature symbolique du nom du père lui est-elle insupportable.

Ce sujet est hors discours, hors sociabilité, puisqu'il n'arrive pas à établir de lien avec l'autre. Il se sent, en effet, confronté directement à l'objet de la jouissance, livré au réel le plus menaçant : « l'égoïsme est le seul moyen de survivre, parce que sinon on est paillason et les gens passent leur temps à s'essuyer sur vous », « en équipe, le travail de l'un impacte le travail de l'autre [...], j'ai du mal avec ce genre de poste ». Il est alors exclu du semblant qui règle les échanges sociaux. D'autre part, le travail occupe une « place centrale » dans la vie de ce sujet qui n'a pas d'autres « passions », d'autres intérêts. Sa vie privée, dit-il, est « pauvre » et « ennuyeuse ».

Dans le monde du travail, ce qui est déploré est la chosification de l'être humain, réduit à une métonymie : « pour trouver un boulot, il faut que j'aie un diplôme, parce que

malheureusement en France on ne fait pas confiance aux gens, on embauche des diplômés ». Il donne à voir un univers où les individus sont massifiés, ce qui empêche toute insurrection : « les dirigeants veulent des agents qui ne fassent pas de vague ». En effet, la résistance du sujet risque d'objecter à ce discours qui doit continuer sa course ou profit, marchant trop vite, comme sur des roulettes. Rien ne doit alors constituer d'obstacle, puisque toute transgression risque de le mettre à mal. Cette massification – abrasion des différences – empêche non seulement toute expression de la singularité, mais encore la reconnaissance du mérite : « quand on est ouvrier, qu'on le fasse bien ou mal, ça ne change rien ». Dans cet univers, où la fin justifie les moyens : « on enfreint les protocoles pour respecter l'engagement [...], le résultat final », le sujet se fait impitoyablement abuser. Cette idée ressort nettement de la réponse de la DRH, porte-parole d'un discours si astucieux qu'il n'ait pas besoin de mentir pour tromper : « une fois je suis allé la voir, j'ai essayé de lui expliquer ma frustration, et elle m'a scié en deux. Elle m'a fait : tu crois quoi, le monde de l'entreprise c'est monde de requins [...], elle a eu un regard implacable sur le monde dans lequel on vit, et moi en fait, tout le reste de mes illusions, elle les a fracassées à la massue ».

Mais, face au délitement du lien social, il s'accroche à de petites solutions. Il recourt à des suppléances qui lui permettent de faire tenir la réalité psychique, rafistolant le langage, le corps et la jouissance: l'herbe sa « première béquille » et « les rêves éveillés », deuxième béquille, qui sont chargés « de travestir la réalité en revivant et transformant une scène au boulot ». D'autre part, ne pouvant œuvrer en équipe, il préfère « s'isoler avec la musique », pour « travailler en rythme ». Le rythme de la musique semble assurer un cadre rassurant, réparer cette « vision fracturée de l'existence », dont il souffre depuis l'âge de douze ans, dit-il. Enfin, s'il décrit une humanité lâche et sans vergogne, la visée de la thérapie consiste alors en « la réconciliation avec le genre humain ».

Mais, malgré la critique acerbe qui se dégage de cet entretien – institution dominée par une sorte de *Big Brother*, c'est-à-dire une société totalitaire de la surveillance (l'exemple des réseaux sociaux est significatif : il « s'est fait prendre par la direction » car il a insulté l'entreprise sur Facebook) – il semble, contre toute attente, convenir à ce sujet, le renforçant dans sa vision paranoïaque : l'idée selon laquelle on est tous épié, inventant une façon de maintenir l'Autre en fonction. Sans doute est-ce le cas des autres positions subjectives où chacun semble en tirer profit : si ce discours offre le prétexte à l'hystérique de se conforter dans sa plainte, il fournit également à l'obsessionnel une grande palette de calcul (la culture du chiffre et de l'évaluation). Chacun est alors « acteur » à son insu, entretenant les vices de

l'idéologie dominante, sans remarquer qu'il en est partie prenante, raison pour laquelle il est très difficile de sortir de ce discours. Cela est d'autant plus difficile qu'on *le renforce* en le dénonçant.

Christian

I. Résumé du protocole d'entretien

A. Présentation du sujet

C'est un homme de 45 ans. Il vit seul au moment où nous le rencontrons mais peut, à l'occasion, fréquenter une femme ; au moment de l'entretien, il a des vues sur une de ses collègues d'origine sud-américaine, Sandra.

Il n'a pas d'enfants.

Après une année d'anglais à l'université, il passe le concours d'entrée à la poste en février 1990 et obtient un poste en 94. Il fait toute sa carrière au tri.

Pour autant, en 2013, il est détaché, à sa demande, pendant 18 mois, dans un état-major de Strasbourg (une caserne) où il est magasinier. Il aurait aimé y rester.

De retour à la poste depuis un an et demi il travaille dans une "U.P", unité de préparation : c'est-à-dire qu'il travaille avec ceux qui partent sur le terrain distribuer le courrier, les facteurs. Ceci étant dit, il a changé de service le 1er mars, le précédent ayant été fermé.

Contrairement au facteur, lui ne sort pas car il a une « inaptitude partielle » : il est né avec une malformation cardiaque découverte quand il a quatre ans, qui l'oblige à prendre une batterie de médicaments : il suit un traitement plutôt lourd mais stable depuis une dizaine d'années. À 25 ans, il aurait pu mourir.

Ce souci de santé l'a empêché de faire le métier de ses rêves : conducteur de train. À huit-neuf ans, il est « tombé amoureux » d'une locomotive, nous dit-il. Il lorgnait les trains miniatures derrière les vitrines et restait fasciné devant un train qui passait. Il lisait déjà des articles dans la revue La vie du rail (donnée par des amis de son frère) et découpait les photos qu'il trouvait à l'intérieur.

Il fallait qu'il soit fonctionnaire. C'est son tempérament. Il est fonctionnaire. Et c'est grâce à Mitterrand.

Il loge parfois dans ses dires un commentaire politique qui laisse à penser qu'il s'informe : sans doute au moyen de la télévision ; peut-être la radio. Il lit aussi le journal, sûrement le quotidien régional.

Son frère aîné était manipulateur radiologue. Il voulait prendre Christian « sous son aile » : il lui a fait une chambre chez lui pour qu'il puisse étudier. Christian l'admire et en parle avec beaucoup d'affection.

Mais il meurt d'un cancer quand Christian à 18 ans : l'année où il passe le bac, qu'il aura, parce que son frère aurait été fier de lui.

Il a un autre frère, au chômage.

Sa mère est plutôt dépressive.

Ses parents ont divorcé quand il a huit ans.

Son autre passion : les avions. Transmise par le père qui le récupère le week-end.

Il va régulièrement dans des meetings aériens. D'abord avec son père et puis plus tard avec des copains de la poste.

Il dit être « un pur produit des années 70 ».

Il dit aussi qu'il « fait parti de ces gens qui ne rentrent pas forcément dans le moule ».

B. Faits de souffrance au travail dont il/elle a été témoin

« Le métier de facteur est devenu quelque chose d'extrêmement stressant. Un métier extrêmement stressant ».

« La société se sauvagise : par le travail, par le comportement au volant... Ça devient une jungle ».

« Je suis quelqu'un qui respecte l'autre (...) Et je ne comprends pas qu'on me rende pas la pareille ».

« Les gens comme moi, qui ont de l'empathie envers les autres, ils deviennent marginaux ».

« Si vous montrez que vous avez un minimum d'agressivité envers les autres pour soi-disant se battre et se défendre, vous allez passer pour une merde quoi. Pour un faible ».

« J'ai vraiment l'impression que c'est chacun pour soi ».

« Le problème c'est que j'encaisse, j'encaisse... »

« Maintenant, j'y vais avec la peur au ventre ». Un jour sur deux, c'est la boule au ventre ».

« Ils ne savent pas de quoi ils parlent ».

« Y'a plus beaucoup de fonctionnaires et de plus en plus d'intérimaires. La plupart sont partis en retraite et ne sont pas remplacés ».

« Y'en a qui sont morts de maladie. La plupart du temps alcoolisme, dépression, suicide, il y a eu de tout ».

« Il ne se passe pas deux ans sans qu'il y ait des restructurations, des réorganisations de services à la poste. C'est... Tous les ans y' a autre chose ».

« Depuis 10 ans, c'est quasiment incessant. Il y a eu une pause depuis trois ans parce qu'il y a eu pas mal de suicides. Il a commencé à y avoir des suicides comme à France Telecom. Des gens qui pétaient les plombs... »

« On a tellement supprimé d'emplois que le courrier lui est resté euh...sensiblement le même, sauf que les gens se retrouvent avec des sacoches bien plus importantes à sortir ».

« Il y en a deux qui m'ont laissé tomber parce que la poste leur a tourné la tête. Ils m'ont fait des crasses - au travail ».

« Ça fait partie de ce qu'ils mettent en place la poste : diviser pour mieux régner ».

« Je calcule jamais les gens... Mais les gens ils calculent beaucoup en retour. Ils sont pas franchement dans la sincérité ».

À propos de son ami Sylvain :

« Il s'est suicidé il y a 10 ans. Il a eu des problèmes économiques, il a perdu son travail en 2005... C'est un garde forestier qui l'a retrouvé dans sa voiture... Il avait mis le pot d'échappement dans le... »

« En fait, il avait peur de parler à ses parents de ses difficultés économiques. Il avait tellement honte qu'il a préféré se suicider. Parce qu'il n'arrivait plus à payer... L'engrenage des huissiers et tout ça. Donc il a préféré mettre fin à ses jours ».

« La poste c'est devenu... Comment dire ? Banalement triste... Donc il n'y a pas grand-chose à rajouter... Si ce n'est dans les faits qu'ils ont... Au fil des ans ils ont... »

2^{ème} entretien :

« Le travail, c'est de pire en pire ».

Au sujet des attentats du Bataclan qui ont eu lieu entre les deux entretiens :

« ça va installer la peur au quotidien chez les gens et notamment sur le lieu de travail. Moi je pense que quand les gens ils ont peur, ils sont soumis vous voyez ».

« Il y a un risque que les supérieurs profitent de ça pour soumettre encore plus les gens avec lesquels ils travaillent ».

>> Avec la référence au « sauvage », le ton est donnée d'emblée. Ses dires relatifs à sa souffrance au travail ou celle d'un autre sont articulés autour de la déploration de l'isolement, du délitement des liens entre ceux qui travaillent, concomitants d'une agressivité nécessaire pour s'en sortir et qui va à l'encontre de sa façon d'être respectueux.

Du point de vue de son analyse de la situation, il observe qu'au départ à la retraite des fonctionnaires succèdent les intérimaires : ce qui d'un côté vient nourrir les insécurités

subjectives et défait les temporalités installées, personnelles comme relationnelles, et de l'autre, signe selon lui, ce qu'il nomme en empruntant le terme au syndicat, « privatisation rampante ». Il dénonce la déstructuration répétée des services et la surcharge de travail par salarié qu'il ne manque pas de mettre en lien avec les « pétages de plombs » et la survenue de suicides, soulignant l'analogie avec France Telecom : l'application des règles du privé au service public a transformé le métier de facteur devenu « extrêmement stressant ». Et ce notamment de par le volume des sacoches de courrier à distribuer devenu beaucoup plus important quand le temps pour le faire, lui, est resté le même.

À noter que s'il met en avant le stress des facteurs, il ne dit rien des difficultés qu'il pourrait lui avoir à son poste de travail, au tri.

Il accuse les politiques d'incompétence et pointe le décalage, voir l'incompatibilité entre la pratique du métier de postier et les mots de ceux qui désormais en dictent le cadre et la méthode pour l'exercer.

Alors qu'il se réfère à la déchéance et au suicide d'un ami à lui, un autre argument de la souffrance apparaît dans ce qu'il nous dit : la peur. La peur associée à la honte de ne pas y arriver. Laquelle achève de peaufiner le processus d'isolement dans lequel le salarié se trouve pris. Il y insistera tout particulièrement lors du second entretien qui aura lieu après les attentats du Bataclan. Sa théorie est que les patrons pourraient bien instrumentaliser la peur ambiante pour soumettre encore davantage les salariés à des conditions de travail et des objectifs intenable.

Finalement, d'une certaine façon, sans le dire, il fait de la terreur diffuse dans la société aux prises avec les actes terroristes, la raison des salariés pour ne pas se révolter contre les changements imposés dans l'organisation de travail. À moins que les transformations opérées par le néo-management dans l'organisation du travail, à la poste, n'aient pas davantage de sens pour lui que les attentats perpétrés.

Dans tous les cas, il ne se fait « pas d'illusions » sur ce que « la nature humaine est capable de faire faire aux hommes ».

C. Rapport à l'idéal (du moi/collectif), rapport à l'Autre/l'autre

Il est profondément du côté du service public, « d'un service de qualité ». La mission associée à son travail donc, c'est le service rendu à un autre, adossé à « l'attachement du travail bien fait ». Et ce même s'il est dans « les services arrières ». La conception qu'il a de son travail lui vient de ce qui lui a été transmis quand il est entré à la poste 21 ans plus tôt : d'abord à l'école de tri et puis dans un service où, à cette époque-là, ils n'étaient que quinze, tous

fonctionnaires, où la confiance et le bavardage étaient de rigueur et les chefs, « des crèmes ». La poste c'était « une famille », où les collègues de travail se saluent le matin en se serrant la main ou en s'embrassant « sur la joue ».

Pour ce qui est de ses positions politiques :

S'il fait référence aux syndicats à deux reprises, il ne précise pas s'il est syndiqué. En revanche, il ne manque pas de nous faire part de sa déception et même de son incompréhension quant au vote Sarkozy d'un grand nombre de ses collègues au centre de tri, qui contrairement à lui, ce seraient laissés suggestionnés par le discours sur l'argent. Il s'est d'ailleurs posé comme « anti sarkozyste » : ce qui lui a valu que certains à la poste « lui tournent le dos », dont un de ceux qui allait dans les meetings aériens avec lui.

Son univers de valeurs :

Le respect de l'autre, là encore c'est ce qu'on lui a transmis ; déjà dans son éducation. Le respect de ses voisins de palier ou encore « le respect de la vie humaine ». Il se dit dans « le partage de l'amitié », à la recherche de la « chaleur humaine ». D'une « esthétique » de vie même (comme celle des locomotives).

Finalement des valeurs qui sont dans le droit fil de la façon qu'il a de concevoir son travail. À moins que ce ne soit l'inverse. Pour lui, le travail bien fait se sustente du service à rendre « comme une question de dignité ».

Mais entre le moment où il est arrivé à la poste il y a 21 ans et aujourd'hui, « la famille » comme il l'appelle, s'est quelque peu disloquée : les collègues se saluent mais ne s'embrassent plus. Ils sont moins dans la « sincérité » que dans « le calcul ». Le respect de l'autre tend à se dissoudre dans l'agressivité, laquelle est même de rigueur pour se sentir exister dans le rapport à l'autre. Et des chefs n'hésitent pas « à vous presser pour vous mettre au travail dès que vous arrivez le matin ».

Christian travaille maintenant dans un service où ils sont trois fois plus nombreux mais où la charge de travail par salarié, pour les facteurs en particulier, a considérablement augmenté du fait de la suppression des emplois.

Même les écoles de formation « pour apprendre le métier » ont été supprimées, pour faire des économies. « Tout ce qui n'était plus rentable à leurs yeux, on l'a supprimé ». L'idéal de participation à une œuvre commune du côté du service public s'en trouve très amoché. Et il en va de même pour « le service de qualité » qui sustente le désir de travailler de Christian.

Ses solutions pour pallier au hiatus.

Il a d'abord tenté un « détachement » (partir travailler dans une autre administration) : ce qu'autorise son statut de fonctionnaire. C'est ainsi qu'il sera magasinier dans une caserne où il renoue par certains aspects avec le "travailler ensemble" qu'il aime - notamment la possibilité d'échanger avec les collègues. Au bout de 18 mois il demandera à rester mais sa demande est refusée et il retourne à la poste.

Alors pour tenir, à sa façon, il fait le funambule : face à l'individualisation, il s'appuie malgré tout sur son ancienneté, « le recul nécessaire ». Il « se met une carapace ». Ou encore il essaie de « doser l'empathie et l'égoïsme extrême » ; il tente d'être « au milieu ».

D. Lien social, position du sujet dans les discours

Dans l'entreprise, Christian est un employé, non-cadre. Il travaille au plus près des facteurs qui partent sur le terrain, dans une unité de préparation du courrier, dans une activité de tri.

S'il nous fait part de ce qui le touche dans les changements qui ont affecté ses conditions de travail (ce dont nous avons parlé dans le reste de notre analyse), il ne dit rien des solidarités éventuelles entre les salariés. Ce qui nous laisse à penser qu'elles sont pauvres : « ça devient le chacun pour soi ». Certains même lui ont fait des crasses car « la poste leur a tourné la tête ». De son service, il dit que « c'est le moins pire parmi le pire ».

Il nous faut d'ailleurs relever ce qu'il nous rapporte lors du deuxième entretien, surpris des dires de sa chef de service qui, au lendemain des attentats du Bataclan, soudain dans une pente à l'énonciation, favorise à haute voix la possibilité d'un lien entre collègues qui soit autre que la querelle. Initiative à laquelle Christian spontanément souscrit, y voyant sans doute la possibilité d'une ambiance de travail moins délétère.

Concernant les objectifs de l'entreprise, il les regroupe sous le terme de privatisation, la liquidation des fonctionnaires et la compensation du « manque à gagner », à propos duquel il ironise, de le mettre en regard du chiffre d'affaire. C'est ainsi qu'il critique et même qualifie d'absurde le projet de l'entreprise d'une diversification des activités dans la possibilité donnée aux facteurs de devenir moniteurs d'auto-école.

En bref, il ne soutient ni le mode de management, ni les objectifs de l'entreprise. Il est dans une position plutôt critique et refuse de se laisser suggestionner par le discours capitaliste qu'il identifie dans la bouche des différents présidents français. Pour autant, il semble qu'au quotidien il subisse les effets du néo-management, sûrement pour préserver temps qu'il tiendra ce qui le protège : son statut de fonctionnaire.

II. Vignette clinique.

Christian est un homme de 45 ans qui vit seul. Très vite il se présente comme faisant parti de ceux qui aujourd'hui « deviennent marginaux », c'est-à-dire ceux qui « ont de l'empathie » envers les autres et le « respect de la vie humaine ». Il ajoute que c'est « profondément sa personnalité ».

Sans doute ce trait particulier, mis en avant d'entrée, trouve-t-il son point d'accroche dans une identification précoce à son frère, de 16 ans son aîné, radiologue et mort d'un cancer quand Christian à 18 ans. À son sujet, il ne tarit pas d'éloges : « un mec bien », « adorable », « gentil », « beau » et qui a voulu « le prendre sous son aile ». Une figure d'identification idéale, un tiers à qui, alors qu'il est récemment disparu, Christian adresse sa réussite au bac et même plus tard encore, tout ce qu'il a réussi dans sa vie. Et Christian, ce qu'il a réussi dans sa vie pourrait se loger sous un seul signifiant : fonctionnaire. Ce qui lui a permis d'entrer à la poste plein d'espoir, de se projeter et d'acheter son appartement qui d'un signe circulaire de la main se dépose autour de nous lors de l'entretien, comme « sa raison de vivre ».

Se projeter et avoir un « petit chez-soi » comme deux éléments fondamentaux pour le protéger. Car de par sa malformation cardiaque, sa santé est des plus fragiles et se loger sous un signifiant qui implique la durée et la stabilité, l'autorise à s'avancer dans le monde.

Mais peut-être trouve-t-il aussi à se soutenir dans la vie au moyen d'une autre identification. Son père lui a transmis « le gout des avions ». Et tout particulièrement des vieux avions, des « avions de légende » : comme le Mustang - dont une très belle photo prise par ses soins figure sur son mur. Parce qu'on entend la mécanique et qu'il crache des flammes au moment de se mettre en route. « Super machine ! »... Pas comme sa mécanique à lui, son corps, son organisme mal réglé au rythme de pulsations fébriles.

Ainsi, la mécanique, « la puissance » de la machine et l'idée de la « maîtriser », le transporte littéralement et vient sans doute suppléer à sa propre fragilité. Mais s'il nous parle longuement des avions et des nombreux meetings aériens où il s'est rendu, sa « grande passion » depuis qu'il est enfant, ce sont les trains. Il s'est « toujours identifié au conducteur qui était amoureux de sa locomotive ». Et puis c'était aussi des mécaniciens et chacun d'entre eux avait une relation intime, privilégiée avec sa locomotive : elle l'attendait même quand il partait en congé. Il y avait une « osmose entre le conducteur et sa machine » : Christian l'appelle « le métier-passion ». La mission et la responsabilité associée : « transporter des gens d'un point A à un point B », comme un service rendu. Ce service, c'est ce qui lui reste, son rêve avorté, et qu'il retrouve à la poste. Il vient se loger à l'endroit de la mécanique.

Chez Christian, et c'est flagrant dans la façon dont les entretiens se déroulent, tout fait récit, histoire : il raconte (et ce sans doute d'autant plus que son corps est fragilisé). Et dans ce qu'il nous dit, nous pouvons repérer au moins trois signifiants maître autour desquels s'enroulent ou se déroulent ses propos : fonctionnaire, empathie et service public. Le sens pour lui, qu'il soit au travail ou ailleurs, s'articule autour de ça. Quant à la mécanique, puissante ou défaillante, elle opère en coulisse (inconscient).

Fonctionnaire, même son positionnement politique s'y adosse. Voter pour un président qui veut supprimer les fonctionnaires est l'argument pour se faire "anti-" et en causer. Christian, son statut, au-delà de la sécurité nécessaire qu'il lui procure, est aussi intimement liée à sa fonction dans un ensemble, une "mécanique" à l'œuvre qui participe du jeu de la société dans ce qu'elle présente de plus solidaire : le service public. Où chacun, comme à la poste, cède sur sa jouissance personnelle pour participer à tisser l'œuvre collective du service en question, lequel dans la visée de sa réalisation, se trouve en place d'Idéal au sens d'un référent commun vers quoi les actes de travail tendent. Le service public se fait l'instance tierce chargée de soutenir les identifications des salariés. À cet endroit du tissage peut se loger l'empathie si chère à Christian, qui fait alliance entre les membres du collectif de travail.

Mais quand cet Idéal se dissout dans l'imaginaire collectif infligé du projet d'expansion illimitée de la maîtrise rationnelle alors l'institution ne protège plus de la pulsion d'agression. Et Christian l'a bien repéré : la poste se désinstitutionnalise progressivement au profit de sa marchandisation. La valeur d'usage du travail, c'est-à-dire la façon dont le sujet fait son travail, le sens qu'il y met, à travers quoi il se réalise en transformant le monde qu'il habite, cette valeur d'usage est écrasée dans la valeur d'échange qui fait la plus-value. Les sujets, désarrimés de leur histoire, de leur expérience de travail, se voient alors dépossédés des outils symboliques qui permettent de pallier au renoncement pulsionnel.

Les restructurations et la réorganisation incessante des services que dénonce Christian défont les liens au travail et associées à l'injonction à fournir de la plus-value, finalement lui volent son plus-de-jouir du service rendu à l'autre. Pas de récupération de jouissance dans le travail effectué, pas de temps de pause non plus. Dit autrement, là où les discours autorisent la récupération du plus-de-jouir qui relance le désir, le discours capitaliste semble jouir de la répétition sans bornes.

Quant à l'agressivité entre collègues de travail, devenue la norme, et qui fait souffrir Christian, elle relate la mise en concurrence nécessaire à la réalisation de l'imaginaire social déposé

comme objectif, c'est-à-dire la production illimitée pour l'enrichissement personnel. Bref, le narcissisme plutôt que la castration.

Sauf qu'à l'occasion c'est l'objet *a* que le moi sert; c'est-à-dire que sans doute le moi lui-même ne sera pas sauvé mais plutôt bon pour la casse, selon la conjoncture du marché.

À vrai dire, là où valeur d'usage du travail et valeur d'échange sont collabées, il s'agit de mieux adapter les hommes au système productif. Désormais, le rationnel l'emporte sur l'ontologique. Le maître (S1) en est conforté et le savoir (S2) passe à son service. Ainsi, à la poste où travaille Christian, seul l'informatif pur à du crédit, de la valeur -au sens du produit financier.

L'informatif diffusé par la voix de « ceux qui ne savent pas de quoi ils parlent » comme nous le dit Christian. « Ils », « les gens », « eux », « la société actuelle », « la nature humaine » sont les signifiants qu'il utilise pour désigner le discours de l'Autre, anonyme et impersonnel. Faute de l'énonciation du cadre ou du chef qui se réduit à faire appliquer la régulation sociale en marche (!) et à laquelle Christian se cogne dans celui qui le presse pour travailler dès qu'il arrive ; faute, en conséquence, d'énonciation collective, les énoncés (codes, procédures, textes législatifs, réglementaires etc.) prolifèrent. En place du pacte qui viendrait fonder le rapport entre les salariés, au sens où il suppose la confiance, vient l'inverse : le contrat. « Le travail c'est devenu...enfin ça devient...là...j'ai vraiment l'impression que ça devient le chacun pour soi » : il peine à trouver les mots pour dire ce qui fait son malaise, celui qui reflète toute la difficulté désormais d'un rapport pacifié à son semblable (celui que la loi symbolique "d'habitude" assure, tant bien que mal, au sujet de la castration). L'engluement imaginaire bouche le lieu d'un "balancement" possible entre S1 et S2, point d'indétermination où se loge le sujet et son symptôme. Car aucune détermination n'a de sens : aucune ne dit au sujet ce qu'il doit en faire. Mais justement, d'avoir à faire avec le discours gelé de l'information, le sujet peut-il encore faire valoir ce qu'il est comme indétermination ?

Christian, sa « boule au ventre » nous parle de la disparition du tiers et de l'amour qui lui fait cortège : celui qu'il adresse à la locomotive de son enfance.

Rémy

I. Résumé du protocole de l'entretien

A. Présentation du sujet :

- Homme adulte
- Marié, beau-père de deux garçons
- Informaticien : programmeur/développeur/ chef de projet

B. Faits de souffrance au travail dont il a été témoin :

- Il a l'impression d'être loué dans l'entreprise
- L'ennui : « on ne s'amuse pas, on ne fait pas du théâtre »
- Système bureaucratique qui déshumanise
- Le Babel des langues : jargon des entreprises qui rend toute communication incompréhensible.
- Complexité du système : « les règles changent tout le temps », absence d'homogénéité dans les durées des missions, « de nouvelles versions qui sortent sans cesse »

C. Rapport à l'idéal (du moi/collectif), rapport à l'Autre/ l'autre

- Désir d'établir une relation avec l'autre et, ensuite, l'entretenir
- Dénonciation implicite de l'univers de l'entreprise : démantèlement, dématérialisation, jargonage, sujet interchangeable, déplacements incessants, « absence de contact concret »
- Compromis trouvé : sacrifier le lien réel en choisissant le télétravail, pour s'investir davantage dans sa vie personnelle.

D. Lien social, position du sujet dans le discours

- Le sujet ne soutient pas le mode de management de l'entreprise (complexité, démantèlement, bureaucratisation, déshumanisation etc.).
- Il ne dénonce pas directement le système
- Il essaye de trouver un compromis, de loger sa singularité dans cet univers Kafkaïen

- (Petit) acte : démissionner durant quelques jours pour exprimer son mécontentement

II. Vignette clinique

Le discours du sujet participe davantage de la déconstruction du monde du travail que de la dénonciation. La critique n'est pas directe, la posture n'est pas militante. D'emblée les réponses de l'interviewé se présentent comme juxtaposées, sans lien causal. Ce sont les interventions de l'intervieweur qui autorisent l'établissement du lien. Ces interventions, qui participent de l'interprétation, ont permis à la mise en ordre syntaxique (c'est-à-dire rapport de causalité entre les idées) du discours de la personne interrogée. Lorsque l'intervention de l'intervieweur semble participer de la suggestion, il se rattrape aussi vite pour lui tordre le coup, en appelant les choses par leur nom : « du coup, je suis dans la suggestion à fond », subvertissant tout effet « hypnotique ». Ainsi, si cet entretien s'avère riche d'enseignement, c'est parce que d'une part, l'intervieweur s'est laissé enseigner et, d'autre part, l'interviewé s'est laissé aller au jeu des questions.

Nous pouvons aisément déceler la position du sujet par rapport à son travail. Quelques éléments biographiques peuvent être relevés : marié, beau-père de deux garçons, informaticien, bac + 5. Durant l'entretien, il montre systématiquement qu'il est intéressé par le lien. Ce qui l'importe est la relation établie avec l'autre, « les discussions avec les clients », « travailler avec les gens ». Ce lien est, en revanche, difficile à établir à cause du langage jargonnant : « ils ont chacun leur jargon, ce n'est pas facile. Il faut des années pour comprendre. C'est tellement complexe », « je ne comprends rien parce que chaque boîte a son vocabulaire ». Ce langage entrepreneurial détruit le lien social qui est un lien langagier. Pour se tisser, il doit accueillir l'énigme, la singularité. Or, ce jargon est réduit à une chamarrure de signes (« que ça match [...] on emploie pas mal de terme anglais »), à des sigles (« je travaille dans une entreprise. Ça s'appelle une SS2I [...] je ne sais plus ce que ça veut dire », « RATP, INRA, RTE, EDF »), qui contaminent progressivement le langage de l'entreprise. Celui-ci devient total et uniforme, ne laissant aucune place à l'énonciation. Afin de restituer la complétude - une société de contrôle comme le dirait Deleuze - le langage, qui se réduit à un code empêchant les malentendus, vise à éliminer le *reste*, l'inconnu, qui fait la spécificité du langage humain.

Cet effondrement de la langue, ce technicisme qui attaque « le fait humain », va de pair avec la détérioration du lien. Le lien social de l'entreprise est à l'image de la façon dont la langue

est conçue : son morcellement et son appauvrissement entraînent le démantèlement du lien social (« les équipes sont constitués et démantelés à tout bout de champ »).

La description de l'univers entrepreneurial laisse esquisser un univers kafkaïen, c'est-à-dire un monde démantelé, bureaucratique, où les individus, réduits à une marchandise (« ces sociétés vendent le personnel »), à des objets (« les entreprises ont des fonctionnaires, des contractuels, des apprentis, des stagiaires, des CDD [...] des gens qui tombent malades [...] il faut tout traiter, des codifications »), à des mots qui ne donnent plus accès à aucune réalité, où les hommes ne sont que des illusions, « les ombres de leurs fiches », pour le dire avec Kundera, deviennent interchangeable. Ces êtres chosifiés sont pris dans un éternel retour : « tous les trimestres, on revoit ce qu'ils attendent sur le trimestre prochain. C'est comme si on avait des missions de trois mois qui se succèdent [...] on appelle ça des versions dans notre jargon ». Ils sont comme égarés dans le dédale des lois, « des règles et des procédures qui changent tout le temps », une immense institution labyrinthique, impersonnelle (« grosses boîtes multinationale »), sans fil conducteur, à laquelle ils ne peuvent échapper. En effet, tout au long de l'entretien, on voit ce que le sujet devient dans un tel univers qui fait promouvoir l'univocité, empêchant, par conséquent, tout développement de discours, toute nouveauté qui échappe à la rigidité et à la stagnation. Que devient donc le sujet ? Il n'est plus mu par un désir de savoir, déplorant l'absence de toute dimension fantaisiste (contrairement aux études dit-il), mais soumis à la règle de répétition à l'identique, obéissant pour ainsi dire à un système asservissant. C'est alors le discours servile qui l'emporte : un esclave (travailleur moderne) qui va jusqu'au sacrifice de sa personne, laissant libre cours à la machine (au savoir), qui va alors cheminer toute seule, s'autonomisant. N'est-ce pas l'avènement de la machine totalitaire, que l'on voit presque zoomorphisé au fil du discours, celle décrite par Kafka dans *La colonie pénitentiaire* qui, sous un masque impitoyablement neutre, dissimule un engin de mort ?

Mais, malgré la description désolante, le sujet a réussi à trouver un compromis, à résoudre les conflits où le mènent les exigences contradictoires. En effet, afin de loger sa singularité, il a privilégié le rapprochement familial, le sport, réhabilitant le lien, « s'investissant dans [sa] vie personnelle », mais non sans perte, puisqu'il l'a fait aux dépens des rencontres véritables, en privilégiant le « télétravail » qui lui a permis de réduire les déplacements. Il trouve, dit-il, son compte puisqu'il a réussi à établir un semblant de relation à l'autre à travers les mails et le téléphone.

Enfin, cette interview fait réfléchir à un monde, où s'active non pas une grande solution radicale (révolutionner l'entreprise par exemple), vouée probablement à l'échec, mais de petits désirs particuliers, singuliers. Loin d'un grand acte (d'ailleurs après avoir démissionné, il est revenu au bout de trois jours), il convoque de petites échappatoires désirantes qui se gardent de marcher *trop* bien. Cet entretien met en scène la conception d'un sujet « désenchanté » qui a fini par admettre que le monde était devenu résolument postmoderne, sans capituler cependant.

BIBLIOGRAPHIE

ALCOULOUMBRE C., *De l'incidence du discours analytique sur les impasses du monde actuel*, séminaire 1998-1999, Espaces Lacan.

ARENDT H., *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983.

ARENDT H., *La crise dans la culture*, Éditions Gallimard, 1972.

ASKOFARE S., *D'un discours l'Autre*, La science à l'épreuve de la psychanalyse, Presse universitaire du Mirail 2013.

BERNAT H., *Le néant et le politique, critique de l'événement Macron*, L'échappée, 2017.

BOHY BUNEL B., *Forme de la valeur –Synthèse du Capital de Karl Marx (Livre I, chap. I, partie 2/3) ; mis en ligne le 13/12/2017.* <http://lepoing.net>.

BOLTANSKI L., CHIAPPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.

BOUSSEYROUX M., *Gouverner, éduquer, analyser, faire désirer : le pouvoir des quatre impossible et l'impuissance de la vérité*, L'en-je lacanien, 2003/1 (n°1), p151 à 162.

BOURBOULON I., *Le livre noir du management*, Paris, Bayard, 2011.

BRAUSTEIN N., *Malaise dans la culture technologique, l'inconscient, la technique et le discours capitaliste*, éd Le bord de l'eau, 2014.

BRUNO P., *Lacan passeur de Marx*, Éditions Eres, 2010.

BRUNO P., *Phallus et fonction phallique chez Lacan*, ERES, Psychanalyse, 2008/1, n°11, p 87à 101.

BRUNO P., LEON P., *Cours et décours d'une psychanalyse*, Association de psychanalyse Jacques Lacan, Imprimerie Trèfle communication, Paris, 2004, p 10.

BRUYÈRE M., *L'insoutenable productivité du travail*, Ed Le bord de l'eau, 2018.

BRUYÈRE M., Cours d'économie en Master2R Clinique du sujet, à l'université Toulouse2 Jean Jaurès.

CASTEL R., La montée des incertitudes, travail, protection, statut de l'individu, Edition du Seuil, 2009, p411.

, *Carrefours du labyrinthe -4*, Points 2017.

CASTORIADIS C., *Carrefours du labyrinthe,6. Figures du pensable*, Seuil, Points, 2009.

CASTORIADIS C., *L'institution imaginaire de la société*, Points, 1999.

CATH TATE, Carte humoristique.

http://www.cathtatecards.com/ranges/postcards/french_postcards/le_travail/#.XQdpRXvgreQ.

CHAMOISEAU P., *Césaire, Perse, Glissant, Les liaisons magnétiques*, Essai, Ed. Phil Rey, 2013.

CHATENAY. G., *Symptôme nous tient*, Éditions Cécile Defaut, 2011, p 52.

CLÔT Y. *Psychopathologie du travail et clinique de l'activité*

http://www.comprendreagir.org/images/fichierdyn/doc/2007/psychopathologie_travail_clinique_activite_yves_clot_chsct.pdf.

CLÔT Y. *Clinique du travail et clinique de l'activité*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

CLÔT Y., LHUILIER D., *Agir en clinique du travail*, édition Erès, 2012.

CLÔT Y., *Le travail à cœur, pour en finir avec les risques psychosociaux*, éditions La Découverte, Paris, 2010.

CROZIER Michel, HUGTINGTON Samuel, WATANUKI Joji (1975), *The Crisis of democracy: report on the governability of democracies to the Trilateral Commission*, NY University Press, p115, cité par DARDOT Pierre, LAVAL Christian dans *La nouvelle raison du monde* (2009), La Découverte, p 279.

DEJOURS C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

DEJOURS C. *Subjectivité, travail et action*, revue La pensée, 2001, n°328.

DEJOURS C., GERNET I. (2012), *Psychopathologie du travail*, Elsevier Masson, 2012.

DEJOURS C., *Travail vivant*, Tome 1 : *Sexualité et travail*, Payot, 2009, et coll. "Petite Bibliothèque Payot", Éditions Payot et Rivages, 2009.

DEJOURS C. *Pour une clinique de la médiation entre psychanalyse et politique : la psychodynamique du travail*, exposé présenté à la Société psychanalytique de Montréal le 13 février 1992.

DARDOT P., LAVAL C., *La nouvelle raison du monde, essai sur la société néolibérale*, Editions La découverte, Paris, 2009, 2010.

DE SAUSSURE F., *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1974.

DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 1, Librairie Armand Colin, 1948.

DOLLEANS E., *Histoire du mouvement ouvrier*, volume 2, Librairie Armand Colin, 1948.

DREAN G., *Histoire de l'économie*, 21/08/2017, contrepoing.org.

EYGUESIER P., *Psychanalyse négative*, Edition La lenteur, 2015.

FAURE A., RANCIERE J., *La parole ouvrière*, La Fabrique éditions, 2007.

FOUCAULT M., *Les mots et les choses*, Gallimard, 1990.

FREUD S., *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Idées/Gallimard, 1978, p. 75.

FREUD S., *Totem et tabou*, Ed Payot et Rivages, 2001.

GAUCHET M., *La crise du libéralisme*, vol II, *L'avènement de la démocratie*, Gallimard, Paris, 2007.

GOLLAIN F., *Une critique du travail, entre écologie et socialisme*, Ed. La découverte, Paris, 2000.

GORI R., *La fabrique des imposteurs*, Les liens qui libèrent, 2013.

HARRIBEY J.M., *La richesse, la valeur et l'inestimable, Fondement d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste*, Les Liens qui Libèrent, 2013.

HAYEK F., Discours de clôture, Conférence du Mont Pèlerin, Paris, le 3 mars 1984.
<http://www.institutcoppet.org>.

HELVETIUS Cl.A. “*De l'homme*”, tome II, section IX, chap2, Fayard 1989.

LACAN J., *L'insu*, Paris, L'Unebévée, séance du 14 décembre 1976.

LACAN J., *La logique du fantasme*, leçon du 12 avril 1967.

LACAN J., *D'un Autre à l'autre*, Livre XVI, séance du 20/11/68, Ed du SEUIL, mars 2006.

LACAN J., *Les formations de l'inconscient*, Livre V (1957-1958), Paris, Le Seuil, 1998.

LACAN J., *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire livre XVII, Edition du Seuil, mars 1991.

LACAN J., *Le stade du miroir*, in *Écrits 1*, Edition poche, Paris, Seuil, 1999.

LACAN J., *L'éthique de la psychanalyse*, Séminaire livre VII, Edition du Seuil, septembre 1986.

LACAN J., *Encore*, Séminaire livre XX, Edition du Seuil, janvier 1975.

LACAN J., « *La science et la vérité* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

LACAN J., ...*Ou pire*, Le Séminaire livre 19, Éditions du Seuil, 2011.

LAMOTE T., *L'envers obscène de la modernité*, Hermann Éditeurs.

LAPEYRE M., *séminaire d'Albi*, 2008-2009.

LAPEYRE M., *La méthode clinique*, suivi de *Le savoir du psychanalyste, pas tant, pas tout*, La petite librairie, 2019.

LAVAL C., *L'homme économique, essai sur les racines du néolibéralisme*, Éditions Gallimard, 2007, p121.

LAVAL C., *Démocratie et néolibéralisme*, <http://institut.fsu.fr/Democratie-et-neoliberalisme-par.html>.

LAVAL C., *Jeremy Bentham, Le pouvoir des fictions*, Presses universitaires de France, avril 1994.

LAVAL C., *Un réel pour le XXI^e siècle*, IX^e congrès de l'AMP, 14-18 avril 2014. Paris. Palais des congrès. www.wapol-org.

LEW René, "De Marx à Lacan", in *Marx et Lénine, Freud et Lacan...*, Colloque de la Découverte freudienne (1989), Presses Universitaires du Mirail, 1992.

LEW René, intervention dans un cartel de travail sur La logique du fantasme (1966-67). espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psych/psysem/marxlaca.html.

LHUILIER D., *Cliniques du travail*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2006/1 (n° 1).

LINHART D., *Ce travail qui fait mal*, conférence donnée le 19 septembre 2012 à Lausanne, www.sud-vd.ch.

LORDON F., *Capitalisme, désir et servitude, Marx et Spinoza*, La Fabrique Editions, 2010.

LORDON F., *Situation*, lundi matin, 13/06/2017. <https://lundi.am/Situation>.

LOUANGVANNASY A., *Marx, les concepts fondamentaux du capital*, publié dans le séminaire Marx aujourd'hui, le 06/02/2013. www.aline-louangvannasy.org/article.

LUTHER M., *Les grands récits réformateurs*, Paris Flammarion, 1999.

MACARY-GARIPUY P., *La structure et son au-delà*, PY047, Clinique et champs connexes.

MALEVAL J.C., *La forclusion du Nom du Père*, Ed Seuil, septembre 2000.

MARX K., *Critique des droits de l'homme. La question juive*. 1843.

MARX K., *Le Capital Livre 1*, Editions Sociale, 1977, Tome I.

MEEUS Dominique, *La transformation de la plus-value en profit*, le 01/11/2016. www.d-meeus.be/marxisme/segal/sections/chap07sec02.html.

MILNER J.C., *Clartés de tout*, de Lacan à Marx, d'Aristote à Mao, Editions Verdier, 2011

MOLINIER P., FLOTTES A., *Les approches en cliniques du travail*, <http://www.college-risquespsychosociaux-travail.fr/site/Revue-Psychologie-clinique-francaise.pdf>.

MOLINIER P., *Maux du travail: dégradation, recomposition ou illusion ?* avec LALLEMENT M., MARRY C., LORIOLE M., GOLLAC M., MARICHALAR P., MARTIN E., Sociologie du travail, Elsevier Masson, 2010.

MOREL G., *Lacan et l'oubli du rire de Marx*, dans *Savoirs et clinique* 2013/1 (n°16), p 17 à 26.

ORLEAN A., *L'empire de la valeur*, SEUIL, Collection la couleur des idées, 1999.

RAGOUCY C., *Bentham et Marx, références économiques dans l'enseignement de Lacan : repérages*, Mémoire de DEA « Concepts et clinique », Université Paris 8, département de psychanalyse, 1997-98, p64.

RICARD H., *Le fétiche et la valeur de jouissance*, ERES, Journal français de psychiatrie, 2007/2, n°29.

ROUGIER L., *La mystique démocratique, ses origines, ses illusions*, 1927, Réédition éd Albatros, 1983.

SAURET M.J., *La psychologie clinique, histoire et discours ; De l'intérêt de la psychanalyse*, Presse universitaire du Mirail, 2002.

SAURET M.J., *Psychanalyse et politique, Huit questions de la psychanalyse au politique*, Presse universitaire du Mirail, 2000.

SAURET M.J., *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Erès 2008.

SAURET M.J., COMBRES L., ROSSI-NEVES P., ZAPATA-REINERT L., AKOFARE S., MACARY-GARIPUY P., *La contribution e la psychanalyse à l'analyse du monde contemporain*, Nouvelle revue de psychosociologie, Erès, 2015/2 n°20.

SAURET M.J., *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaire du Mirail, 2009.

SIDOIT V., *La foule à l'heure du discours capitaliste*, revue Psychanalyse, Erès, 2009/15.

SMITH A., *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations*, Paris, Flammarion, 1991, vol1.

SOUS J.L., *Vous avez dit escroquerie ? De la plus-value au plus de jouir*, dans *Essaim* 2011/2 (n°27).

SOUS J.L., *Lacan et la politique de la valeur*, Ed Erès 2019.

VICTORIA B., *L'époque, les discours, l'amour, approche structurale et historique de l'indifférence aux choses de l'amour*, thèse de doctorat, juillet 2015,

VIANNEY, *Les théories de la valeur en économie*, le 5/01/2011. <http://deshautsetdebats.blog>.

VINCIGUERRA R.P., *Marx pas sans Lacan*.
<http://www.wapol.org/ornicar/articles/238vin.htm>

INDEX THEMATIQUE

A

Anonyme, 24, 118, 136, 144, 147, 160, 191, 209, 223

Autre, 48, 66, 71, 72, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 88, 90, 92, 96, 97, 104, 117, 118, 119, 122, 123, 145, 154, 157, 158, 159, 179, 194, 205, 209, 211, 214, 219, 223, 225, 229

B

Bureaucratie, 4, 24, 86, 131, 134, 146

Bureaucratique, 16, 86, 124, 132, 133, 134, 136, 139, 146, 149, 225, 227

C

Capital, 3, 21, 24, 35, 39, 44, 94, 107, 124, 125, 126, 127, 128, 157, 163, 164, 166, 171, 174, 176, 180, 181, 188, 189, 233

Capitalisme, 3, 14, 16, 35, 36, 40, 49, 59, 70, 83, 86, 87, 88, 89, 93, 94, 100, 106, 107, 108, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 129, 131, 134, 144, 158, 159, 160, 173, 190, 229, 235

Capitaliste, 4, 14, 36, 48, 49, 92, 93, 94, 105, 122, 124, 125, 126, 129, 140, 141, 154, 159, 162, 168, 171, 172, 174, 176, 180, 181, 183, 184, 185, 187, 189, 190, 191, 209, 221, 223, 229, 232, 235

Castration, 79, 83, 84, 88, 93, 126, 168, 169, 180, 183, 184, 208, 212, 223, 224

Centralité, 4, 14, 22, 51, 53, 59, 67, 68, 69, 72, 158

Clinique du travail, 13, 51

Collectif, 15, 38, 40, 48, 61, 64, 95, 109, 117, 118, 120, 132, 134, 135, 142, 143, 147, 150, 151, 155, 194, 199, 205, 206, 208, 211, 219, 222, 225

D

Discours, 3, 4, 14, 15, 23, 31, 35, 45, 48, 49, 71, 73, 74, 76, 79, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 98, 106, 111, 115, 118, 122, 123, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 134, 135, 138, 139, 141, 144, 145, 146, 151, 152, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 173, 176, 179, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 190, 191, 194, 197, 207, 209, 211, 212, 213, 214, 219, 220, 221, 223, 225, 226, 227, 229, 235

Discours capitaliste, 93, 94, 142, 183

Discours de la science, 4, 49, 90, 96, 125, 184

Discours du maître, 85, 90, 91, 179

E

Economie, 13, 27, 28, 46, 81, 106, 109, 110, 120, 121, 122, 125, 127, 159, 160, 162, 163, 168, 170, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 185, 230, 231, 232, 235

Efficacité, 39, 45, 126, 127, 130, 131, 146, 159, 188

Enonciation, 91, 95, 129, 131, 135, 146, 149, 154, 220, 223, 227

Entité fictive, 23, 111, 115, 124, 171, 181

Entreprise, 24, 38, 39, 52, 63, 67, 101, 106, 116, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 137, 138, 139, 140, 142, 145, 146, 147, 148, 153, 154, 155, 156, 159, 160, 177, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 210, 212, 213, 214, 220, 221, 225, 226, 227, 228

Equation de la valeur, 164, 165, 167, 168, 169, 174, 179

Esprit du capitalisme, 126, 129, 134, 158

F

Fiction, 15, 74, 111, 116, 119, 120, 121, 122, 171, 172, 177, 181, 182

Financiarisation, 24, 188

H

Homo oeconomicus, 13, 28, 48

I

Imaginaire social, 15, 117, 120, 121, 125, 223

Institution, 16, 34, 37, 63, 77, 85, 117, 118, 119, 138, 140, 141, 144, 148, 153, 154, 155, 158, 160, 189, 197, 214, 222, 227, 230

Intérêt, 13, 14, 21, 26, 31, 36, 42, 46, 47, 48, 52, 74, 76, 107, 108, 109, 110, 115, 118, 120, 122, 140, 144, 147, 176, 177, 183, 186, 235

intérêts, 26, 33, 39, 44, 47, 106, 109, 110, 114, 116, 117, 120, 140, 146, 153, 179, 213

J

Jouissance, 23, 54, 66, 71, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 82, 83, 85, 88, 89, 92, 93, 102, 103, 104, 105, 123, 125, 126, 143, 152, 153, 158, 159, 165, 168, 169, 172, 173, 175, 179, 180, 184, 185, 188, 208, 212, 213, 222, 223, 234

L

Libéralisme, 35, 40, 41, 42, 44, 110, 188, 232

Lien social, 3, 4, 13, 14, 15, 16, 23, 28, 38, 46, 51, 67, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 85, 90, 92, 93, 100, 101, 103, 104, 109, 111, 122, 124, 129, 131, 142, 146, 147, 151, 153, 154, 155, 158, 159, 162, 169, 174, 176, 182, 186, 187, 188, 190, 213, 226, 227

M

Malaise, 3, 4, 14, 21, 23, 72, 73, 77, 78, 93, 94, 96, 102, 104, 133, 158, 160, 186, 205, 224

Management, 3, 73, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 136, 138, 147, 151, 221, 226, 229

Marchandise, 155, 164, 165, 166, 169, 170, 171, 175, 176, 180, 185, 227

Marché, 24, 28, 35, 41, 42, 43, 45, 46, 92, 93, 96, 110, 123, 124, 140, 162, 164, 177, 180, 183, 184, 188, 189, 223

Mathématique, 83, 95, 177, 181, 182, 183, 184, 186, 187

Maximisation, 112, 116, 117, 120, 179, 185, 187, 209

Modernité, 13, 26, 29, 30, 35, 40, 41, 43, 44, 45, 48, 69, 70, 71, 104, 232

N

Néo-classique, 28

Néolibéralisme, 42, 43

Néo-management, 4, 90, 101, 127, 129, 160, 218, 221

Nom du Père, 75, 76, 77, 79, 95, 186, 208, 234

O

Objet *a*, 66, 83, 89, 93, 158, 172, 174, 176, 179, 183, 184, 185, 189, 223

Ouvrier, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 39, 44, 128, 153, 157, 172, 180, 213, 231

P

Plus-de-jour, 93, 94, 126, 223

Plus-value, 23, 93, 156, 164, 171, 172, 174, 176, 179, 180, 181, 184, 189, 223, 234, 235

Productivité, 4, 22, 24, 35, 38, 49, 52, 124, 125, 126, 127, 128, 158, 160, 170, 184, 188, 209, 229

Prolétaire, 30, 38, 40, 43, 45, 168, 171

Protocole, 4, 86, 91, 193, 196, 198, 201, 210, 211, 215, 225

Psychanalyse, 4, 14, 16, 21, 46, 48, 53, 55, 56, 59, 61, 65, 66, 67, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 83, 85, 86, 88, 90, 92, 94, 95, 96, 102, 107, 109, 114, 115, 117, 118, 120, 121, 124, 157, 158, 168, 169, 170, 179, 183, 189, 193, 229, 231, 232, 234, 235

Psychodynamique, 13, 21, 52, 53, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 69, 70, 157, 231

R

Rationalité, 4, 24, 47, 71, 73, 90, 109, 123, 125, 159

Réel, 21, 45, 54, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 76, 77, 79, 80, 81, 88, 89, 91, 93, 94, 95, 97, 101, 102, 104, 106, 110, 112, 117, 118, 121, 122, 124, 128, 158, 167, 171, 174, 177, 182, 186, 187, 189, 212, 225, 233

Rhizomorphe, 132, 133, 151

S

Science, 13, 14, 20, 24, 29, 35, 36, 38, 39, 48, 49, 79, 83, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 102, 110, 112, 113, 115, 118, 119, 121, 123, 124, 126, 157, 159, 169, 177, 178, 179, 189, 229, 232

Signifiant, 18, 23, 53, 72, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 83, 85, 89, 90, 106, 107, 112, 115, 121, 122, 123, 142, 152, 158, 159, 161, 170, 174, 175, 179, 191, 208, 221, 222, 223

Souffrance, 3, 4, 14, 23, 31, 53, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 68, 72, 73, 102, 105, 132, 190, 194, 197, 202, 210, 216, 217, 218, 225, 231

Structure, 14, 23, 30, 45, 52, 72, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 92, 93, 95, 101, 104, 115, 118, 121, 122, 129, 131, 146, 152, 159, 160, 168, 169, 174, 175, 179, 212, 234

Subjectivité, 53, 231

Sujet, 3, 14, 15, 16, 19, 23, 24, 28, 36, 46, 51, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 72, 73, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 101, 102, 103, 105, 108, 118, 119, 121, 124, 126, 129, 130, 131, 132, 133, 137, 142, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 169, 176, 182, 184, 191, 193, 194, 196, 199, 201, 204, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 230

Symptôme, 14, 23, 71, 72, 81, 82, 87, 92, 95, 100, 102, 103, 105, 121, 123, 132, 151, 160, 179, 185, 190, 208, 224, 235

T

Techno-science, 92, 124

Tiers, 15, 44, 66, 104, 129, 132, 134, 142, 144, 145, 146, 148, 151, 153, 159, 165, 166, 167, 168, 173, 174, 179, 182, 184, 221, 224

Travail, 3, 4, 13, 14, 15, 19, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 44, 45, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 79, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 93, 100, 101, 102, 105, 107, 108, 110, 114, 115, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 136, 138, 140, 141, 143, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 179, 180, 181, 182, 184, 186, 188, 190, 194, 195, 196, 197, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 212, 213, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 231, 232, 233, 234

Travail abstrait, 40, 70, 166, 170

U

Utilitarisme, 4, 109, 110, 115, 117, 125, 159

Utilité, 14, 26, 27, 28, 40, 42, 61, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 121, 122, 123, 155, 176, 177, 178, 179, 184, 185

Utilité marginale, 177, 178, 179

V

Valeur, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 34, 47, 70, 91, 106, 107, 109, 111, 112, 115, 122, 123, 125, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 191, 197, 209, 223, 229, 232, 234, 235

Valeur d'échange, 70, 107, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 183, 184, 189, 223

Valeur d'usage, 111, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 169, 174, 175, 176, 177, 181, 183, 184, 189, 223

W

Witz, mot d'esprit, 172, 173, 174, 175, 179

INDEX ONOMASTIQUE

A

Arendt Hannah., 10, 18, 19, 20, 22, 67, 96, 148, 159

Askofaré Sidi, 47, 85

B

Boltanski Luc., 94

Bourboulon Isabelle, 214

Bruno Pierre, 78, 79, 80, 88, 116, 117, 118, 167, 171, 172, 176, 214

Bruyère Mireille, 23, 115, 116, 117, 118, 174, 175, 214, 215

C

Castel Robert, 29, 31, 35, 36, 37, 39, 43, 44, 215

Castoriadis Cornelius, 16, 110, 111, 112, 116, 215

Chiapello Eve, 94

Clôt Yves, 60, 61, 62, 63, 215

D

Dardot Pierre, 40, 44, 120, 175, 215, 216

Dejours Christophe, 21, 51, 52, 58, 59, 60, 64, 215, 216

Dolleans Edouard, 31, 32, 33, 34, 36, 147, 216

F

Faure Alain, 31, 32, 33, 216

Flottes Anne, 51, 60, 61, 219

Freud Sigmund, 3, 21, 22, 52, 53, 54, 59, 63, 64, 69, 71, 73, 74, 75, 78, 79, 81, 82, 83, 89, 91, 97, 98,
99, 101, 120, 147, 148, 157, 161, 193, 218

G

Gollain Françoise, 66, 67, 216

H

Harribey Jean-Marie, 152, 217

Hayek Friedrich, 170, 217

Helvetius Claude Adrien, 102, 217

L

Lacan Jacques, 79, 81, 82, 84, 86, 89, 92, 101, 102, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 116, 151, 154, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 167, 176, 217

Lapeyre Michel, 91, 178, 217

Laval Christian, 27, 40, 44, 45, 46, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 114, 117, 120, 175, 215, 216, 217, 218

Lhuillier Dominique, 52, 61, 62, 215, 218

Linhart Danièle, 121

Lordon Frédéric, 16, 218

Louangvannasy Aline, 154, 155, 218

M

Maleval Jean-claude, 173, 218

Marx Karl, 29, 30, 37, 152, 154, 160, 218

Milner Jean-claude, 150, 158, 163, 164, 218

Molinier Pascale, 51, 52, 60, 61, 63, 65, 219

Morel Geneviève, 161, 162, 163, 219

R

Ragoucy Christine, 103, 158, 219

Rancière Jacques, 31, 168

S

Sauret Marie-Jean, 77, 85, 86, 88, 193

Smith Adam, 27, 28, 35, 102, 103, 107, 112, 152, 153, 156, 164, 172

Sous Jean-Louis, 100, 101, 104, 105, 108, 220

V

Victoria Bernard, 85